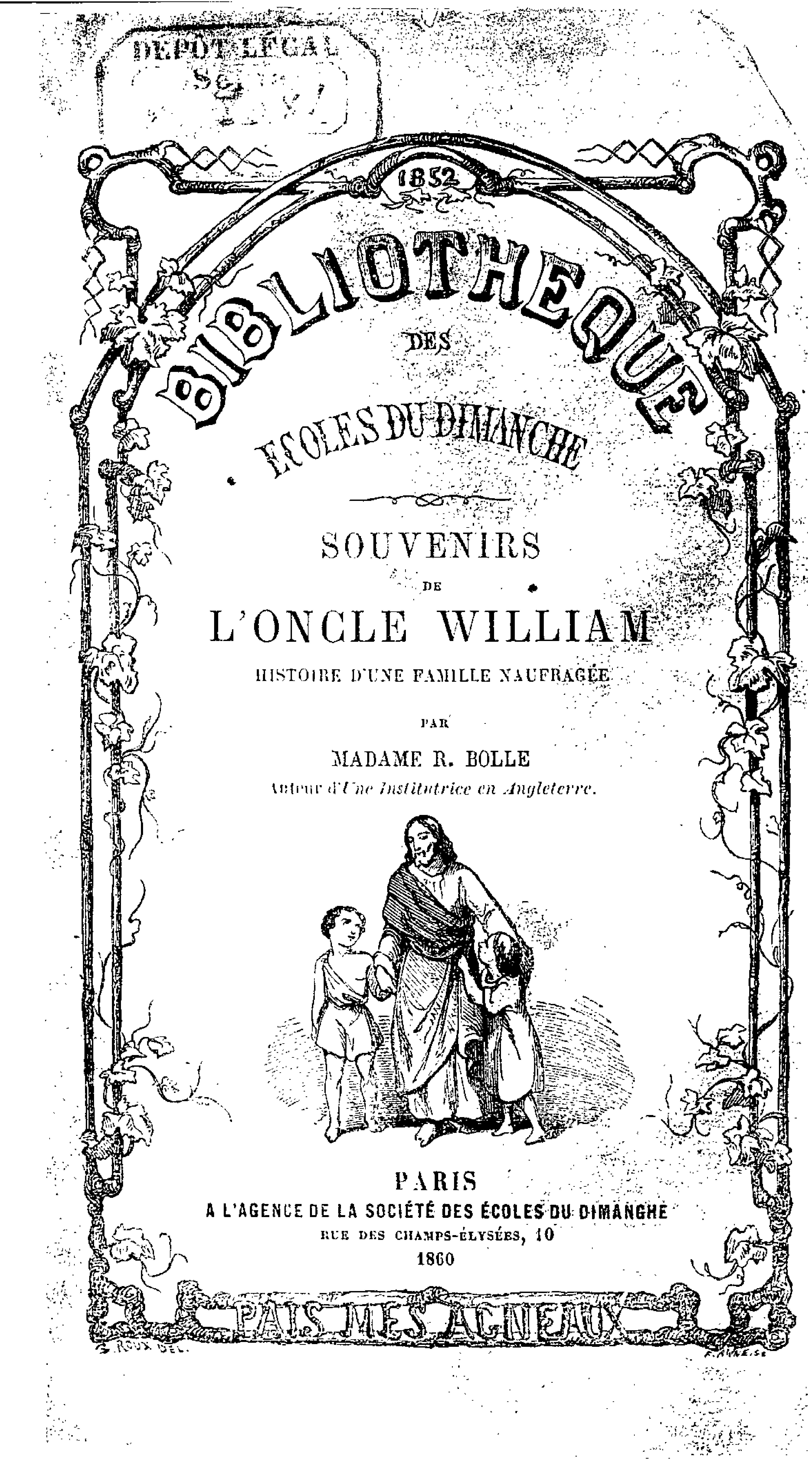


Souvenirs de l'oncle William, histoire d'une famille naufragée, par Mme R. Bolle







1852

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES DU DIMANCHE

SOUVENIRS DE L'ONCLE WILLIAM

HISTOIRE D'UNE FAMILLE NAUFRAGÉE

PAR

MADAME R. BOLLE

Auteur d'*Une Institutrice en Angleterre*.

PARIS

A L'AGENCE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉCOLES DU DIMANCHE

RUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 10

1860

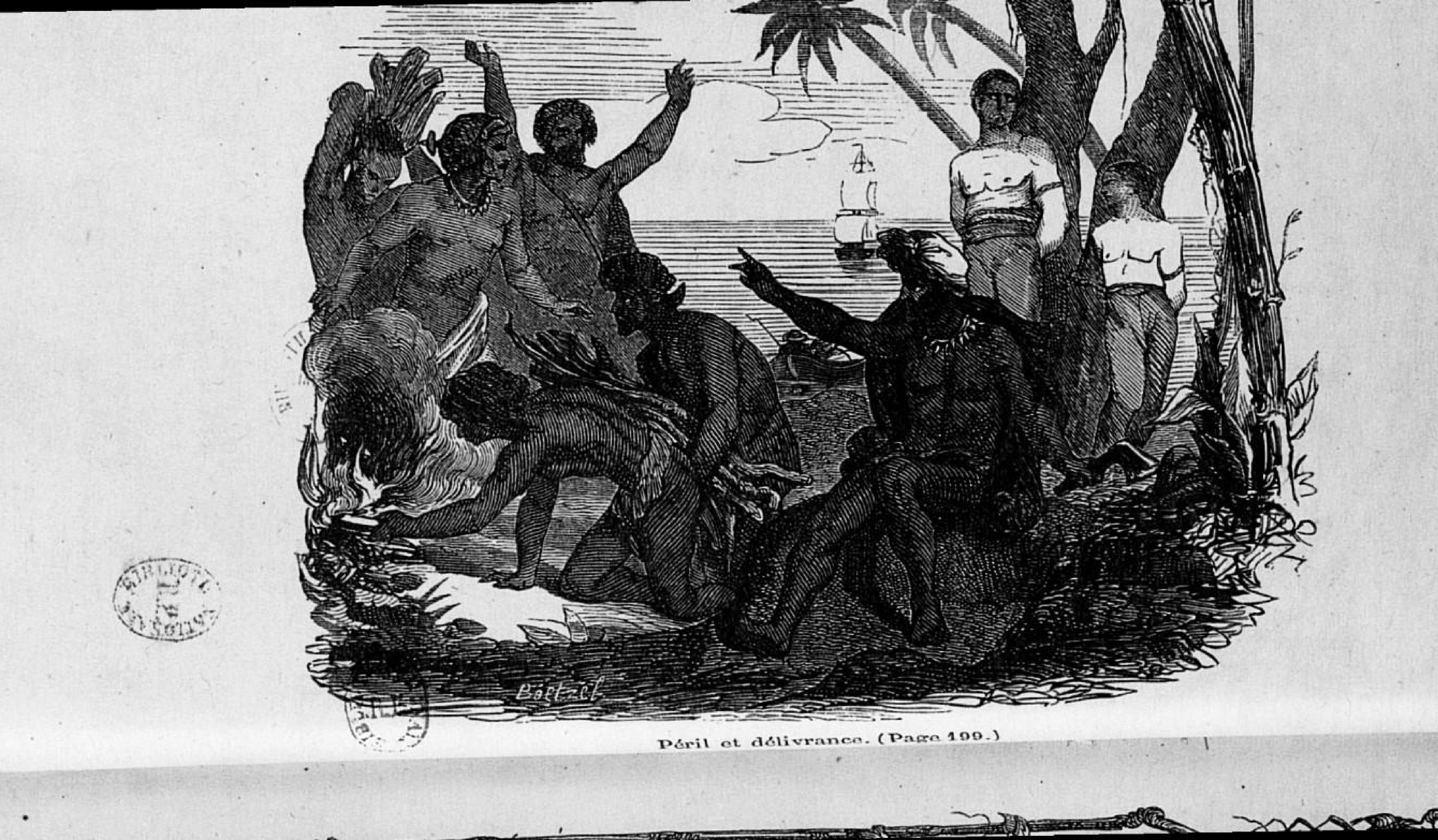
PAIS MES AGNEAUX

SOUVENIRS


DE

L'ONCLE WILLIAM

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS ET Cie
RUE DES GRÈS, 11



Péril et délivrance. (Page 199.)



1852

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES DU DIMANCHE

SOUVENIRS DE L'ONCLE WILLIAM

HISTOIRE D'UNE FAMILLE NAUFRAGÉE

PAR

MADAME R. BOLLE

Auteur d'*Une Institutrice en Angleterre.*

PARIS
A L'AGENCE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉCOLES DU DIMANCHE
RUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 10
1860

PAIS MES AGNEAUX

G. ROUX DEL. F. ANNE, SC.

TABLE DES MATIÈRES

SOUVENIRS

DE

L'ONCLE WILLIAM

I

L'oncle William et la famille Daumont.

— Mon cher oncle, mon bon petit oncle, disait un soir la petite Emilie Daumont en sautillant sur les genoux de son oncle William et en lui passant, d'un air caressant, les mains autour du cou, voyez comme il fait noir, comme le temps est sombre aujourd'hui; je suis restée pendant toute la journée dans la chambre, parce que maman ne m'a pas permis de sortir, et je me suis ennuyée, oui, beaucoup ennuyée, je vous assure, mon oncle.

La petite Emilie disait vrai, elle s'était beaucoup ennuyée. On était à la fin d'une journée

pluvieuse du mois d'octobre, et tout annonçait les approches de l'hiver. La pluie battait contre les vitres, et les dernières fleurs du parterre, penchées sur leurs tiges, semblaient porter le deuil de la belle saison, tandis que les feuilles jaunies des arbres du bosquet, agitées par le vent du nord, se détachaient une à une et allaient couvrir les allées du jardin.

Il était cinq heures; la nuit arrivait rapidement, et c'était le moment où la petite Emilie aimait à être sur les genoux de son oncle, auquel elle demandait chaque jour une nouvelle histoire. Ce soir-là, l'oncle William restait silencieux, bien qu'Emilie continuât à le caresser et employât les plus jolies phrases de son dictionnaire enfantin pour obtenir ce qu'elle désirait avec tant d'ardeur. L'oncle William avait-il épuisé son répertoire?

Dans ce moment la porte de la chambre s'ouvrit avec fracas pour livrer passage à un jeune garçon d'une douzaine d'années, portant l'uniforme du collége et dont la mine éveillée, le regard vif, les mouvements turbulents annonçaient un esprit plus mutin que studieux. Il jeta bruyamment sur la table son carton d'écolier contenant quelques livres et des cahiers bar-

bouillés d'encre : le tout tomba pêle-mêle sur le plancher.

— Ran, plan, plan; — ran, plan, plan, dit Eugène en chantant, voilà tout mon attirail par terre; Emilie, viens donc m'aider à ramasser toute cette maudite provision. Ah! si tous ces livres pouvaient être au fond de la rivière, continua le jeune garçon en poussant un profond soupir et en ramassant les cahiers. Voyez donc, oncle William, la tâche que M. Rébaud m'a donnée pour demain. Jamais je n'apprendrai tout cela, continua-t-il en frappant sur la table; je ne veux pas être un savant, moi! je n'en ai nulle envie! N'est-ce pas, oncle William, que les savants sont bien ennuyeux avec leur air pédant et leurs livres sous le bras? Emilie, regarde-moi donc; voici comment marche M. Rébaud quand il entre dans une salle d'étude du collége.—Et le petit garçon, plaçant quelques livres sous son bras, se mit à marcher à pas lents et mesurés, le corps roide et la tête haute. Emilie fit un bruyant éclat de rire.

L'oncle William était demeuré comme étranger à cette scène; mais dans ce moment, se tournant rapidement du côté de son neveu, il lui dit d'un ton ferme et sérieux :

— Eugène, taisez-vous et commencez vos tâches. Mais auparavant venez vers moi, j'ai à vous parler.

L'enfant, les yeux baissés, s'approcha de son oncle.

— Si vous étiez M. Rébaud, continua l'oncle William, aimeriez-vous qu'un petit garçon de votre âge se permît de contrefaire votre démarche pour vous rendre ridicule? — surtout quand vous auriez eu toutes sortes de bontés pour ce petit garçon, que vous lui auriez fait cadeau d'une jolie boîte de couleurs, d'une toupie et d'un beau cheval de bois? — quand vous auriez supporté l'étourderie de cet enfant qui aurait un jour renversé sur votre plus bel habit noir toute l'huile de la grande lampe du salon? quand enfin, chaque jour, vous auriez travaillé à développer l'intelligence et le cœur de ce garçon? Que penseriez-vous de cet enfant?

Eugène garda le silence.

— Eugène, vous savez que j'aime la franchise, dites-moi nettement ce que vous penseriez d'un semblable garçon?

— Qu'il serait un méchant sujet, répondit après une pause le coupable enfant, les yeux baissés et le visage couvert de honte.

— Vous avez raison, Eugène. Et qui donc par sa conduite se trouve être ce méchant sujet?

— C'est moi, mon oncle, répondit Eugène à demi-voix ; mais je ne le ferai plus, je vous assure.

— Je l'espère, mon enfant; car rien ne révèle plus clairement un mauvais cœur qu'un esprit porté à la moquerie. Lorsqu'on tourne en ridicule ceux qui ne nous sont qu'étrangers, cela est déjà fort mal; qu'est-ce donc lorsque nos moqueries attaquent nos bienfaiteurs. Croyez-vous, Eugène, que Dieu aime les enfants moqueurs ?

— Non, mon oncle.

— Et pourriez-vous me citer un fait raconté dans la Parole de Dieu où nous voyons des moqueurs punis très sévèrement?

Eugène rappela ses souvenirs, puis répondit à son oncle :

— Celui de ces enfants qui suivaient le prophète Elisée en lui disant : Monte, chauve, monte, chauve, et que des ourses dévorèrent. (2 Rois II, 23-25.)

— Très bien, mon enfant; Dieu veuille lui-même graver cet exemple dans votre cœur, afin qu'à l'avenir vous ne soyez plus tenté de vous

laisser aller à la moquerie. Je sais bien que le bon Dieu n'enverra pas toujours des ourses pour punir les moqueurs, mais il a mille moyens de les punir. L'important est de savoir qu'il hait les moqueurs, et je pense que vous vous en souviendrez, mon enfant.

— Serez-vous encore fâché contre moi, mon oncle? dit timidement Eugène en levant les yeux.

— Non, mon enfant, dit M. Desnoyers; je désire même oublier ce qui vient de se passer.

— Alors vous nous raconterez une histoire, n'est-ce pas? dit la petite Emilie en cherchant à grimper de nouveau sur les genoux de M. Desnoyers.

— Eh bien! dit l'oncle, quand Eugène aura terminé ses devoirs pour demain, que nous aurons goûté et que votre chère maman sera bien installée auprès de nous avec son ouvrage, je songerai à vous satisfaire; mais pour cela il faut que je consulte d'anciens cahiers, ainsi que mes souvenirs de jeunesse. Je monterai dans mon cabinet pendant qu'Eugène fera son verbe latin; si, à mon retour, je suis satisfait de son travail, nous prendrons notre repas du soir, et sitôt après, je commencerai ma narration.

— Mais, oncle William, dit la petite Emilie en jouant avec les boucles grises de M. Desnoyers, vous dites que vous voulez consulter vos souvenirs de jeunesse ; vous avez donc été jeune aussi ?

Eugène fit un bruyant éclat de rire, et comme il venait de tremper sa plume dans l'encrier sans trop de précaution, il fit un énorme pâté au beau milieu de sa page.

— Tu vois, Emilie, ce dont tu es cause, dit-il en versant le contenu de son sablier sur l'encre ; en vérité on dirait que tu sors de quelque île déserte !

— Mais qu'ai-je donc dit de si drôle ? dit la petite fille d'un air presque piqué.

— Quel âge as-tu maintenant, Emilie ? dit Eugène.

— Quelle singulière question ! Ne te rappelles-tu donc pas que j'ai eu sept ans vendredi dernier, et que maman m'a fait cadeau pour le jour de mon anniversaire d'un grand gâteau aux amandes dont tu as mangé à toi seul presque la moitié.

— C'est vrai, dit Eugène, je le confesse ; j'aime beaucoup les gâteaux d'amandes et je voudrais qu'il y eût un anniversaire chaque jour

de l'année. Eh bien! puisque tu as eu sept ans la semaine dernière, penses-tu avoir encore sept ans quand nous fêterons de nouveau ton anniversaire?

— Quelle folie, dit Emilie en secouant sa jolie petite tête blonde, j'en aurai huit accomplis.

— Et dans dix ans? continua Eugène.

— Oh! dans dix ans je serai une grande, grande demoiselle; je ferai tout ce que je voudrai et je mangerai de tout ce qu'il y aura sur la table; et puis maman ne m'enverra plus au lit à huit heures comme maintenant.

L'oncle William sourit.

— En effet tu seras une grande fille, tu auras dix-huit ans et tu ne joueras plus avec ta poupée.

— Pauvre Nina, dit Emilie en jetant un regard de regret et en s'élançant vers un petit berceau entouré de rideaux verts, serait-il possible que je pusse un jour l'oublier! Quand même je serais une grande demoiselle, continua la petite fille en serrant sa poupée dans ses bras, je t'aimerais toujours.

— Maintenant comprends-tu, Emilie, dit Eugène, pourquoi l'oncle William a été jeune?

— Oui, dit la petite fille; l'oncle William a eu

sept ans comme moi, ensuite huit, ensuite dix-huit; ensuite...

— Il est devenu vieux, dit M. Desnoyers.

— Mais serai-je aussi vieille une fois, mon oncle? Aurai-je les cheveux gris comme vous?

L'oncle William sourit de nouveau.

— Peut-être, mon enfant, dit-il, si Dieu le permet.

Au même instant on entendit du bruit dans l'escalier.

— C'est maman, dit Emilie en courant vers la porte. Elle revient de la ville; elle m'aura acheté quelque chose, elle me l'a promis ce matin.

Puis la petite fille se jeta dans les bras de sa mère, qui venait de passer le seuil de la porte.

— Oh! maman, comme vous êtes mouillée, dit Emilie; vous avez froid, ma petite maman; voulez-vous que je vous donne vos pantoufles?

Et elle courut dans la chambre voisine pour chercher les pantoufles de sa mère.

— Merci, mon petit cœur, dit Madame Daumont en se débarrassant de son châle et de son chapeau. Je vais sonner Nanette pour qu'on allume du feu, car il fait froid ce soir et je suis toute transie, continua-t-elle en se tournant du côté de M. Desnoyers.

— En effet rien n'est agréable comme un bon feu, dit l'oncle William d'un air gai. Je pensais tout à l'heure, ma sœur, que ce serait là le meilleur moyen d'égayer notre soirée, car nous aurons une soirée aujourd'hui, ajouta-t-il.

— L'oncle William nous a promis une histoire, maman, dit Eugène en posant sa plume et en serrant son cahier. Puis il frappa des mains en s'écriant : Du feu à la cheminée et une histoire ! Emilie, dépêche-toi de mettre ta chère Nina au lit et tiens-toi tranquille, car l'oncle William va bientôt commencer.

— Doucement, mon ami, dit M. Desnoyers; avant tout, voyons le verbe latin.

En disant ces mots, il prit une grosse paire de lunettes d'or qu'il portait toujours dans sa poche, puis il examina le travail de son neveu avec le plus grand soin. — Ce n'est pas trop mal, ajouta-t-il au bout de quelques minutes d'examen.

— Maintenant, dit Eugène, le plus difficile est terminé ; je n'ai plus que ma traduction allemande, mes verbes français et mes problèmes d'arithmétique; ce sera fait en un clin d'œil; vous allez voir, mon oncle.

Il se remit à écrire rapidement en consultant

de temps en temps une grosse grammaire, sur la tranche de laquelle, au milieu de nombreux barbouillages, le nom d'Eugène Daumont était tracé en grosses lettres gothiques.

Pendant ce temps, la servante apportait une brassée de bois, et, grâce à un fagot de sarments, un feu brillant petilla bientôt dans la cheminée. L'oncle William approcha son grand fauteuil, s'y assit commodément et mit ses deux pieds sur les chenets, tandis qu'Emilie s'approchait aussi pour réchauffer les « membres engourdis » de sa petite Nina.

Madame Daumont sortit de la chambre pour aller faire les apprêts du thé, et Eugène se remit avec courage à son travail.

Pendant que la plume du jeune garçon continue à courir sur le papier, qu'Emilie joue avec sa poupée et que l'oncle William étendu dans son fauteuil ferme à demi les yeux et rappelle ses souvenirs de jeunesse, nous allons donner au lecteur quelques détails sur la famille Daumont.

Madame Daumont, la mère d'Eugène et d'Emilie, était veuve depuis quelques mois seulement, quand sur les demandes réitérées de son frère aîné, M. William Desnoyers, pasteur du

village de C..., elle s'était décidée à quitter la jolie maison qu'elle occupait dans la ville pour venir habiter le presbytère.

M. Desnoyers, veuf depuis plusieurs années, n'avait jamais eu d'enfants et considérait ceux de sa sœur comme s'ils eussent été siens. Le presbytère avait été remis entièrement à neuf pour l'arrivée de Madame Daumont, et le bon pasteur n'avait rien négligé de ce qui pouvait rendre sa demeure agréable pour les hôtes qui devaient s'y fixer. Le presbytère de C... était situé sur les bords d'un beau lac, dont les ondes limpides et bleuâtres reflétaient aux beaux jours d'été tout le paysage d'alentour. Des groupes de maisons blanches se voyaient çà et là au milieu des prairies, et le temple avec son clocher élancé, ses fenêtres en ogive et sa porte d'entrée garnies de quelques vieilles sculptures, rappelait un peu les édifices du moyen âge et figurait agréablement au milieu du paysage environnant. Une longue avenue de marronniers conduisait au temple, et c'était sous leur frais ombrage qu'Eugène et sa sœur venaient souvent jouer pendant les belles soirées d'été, tandis que Madame Daumont, assise sur le banc de pierre qu'on voyait devant l'é-

glise, s'occupait à quelque ouvrage de tricot ou de broderie. C'est ainsi que la vie des enfants Daumont s'écoulait douce et paisible au presbytère de C..., sous les yeux de parents chrétiens qui désiraient sincèrement les élever dans la crainte de Dieu, et qui ne laissaient pas passer un seul jour sans présenter au Seigneur d'ardentes prières pour le bien des chères petites créatures qu'il leur avait confiées.

Eugène et sa sœur avaient sans doute des défauts : quel enfant et même quel homme en est exempt? Eugène était tapageur, paresseux et volontaire ; Emilie était curieuse, quelquefois causeuse à l'excès et très friande. Leurs parents connaissaient leurs défauts et cherchaient sans cesse à détruire ces mauvaises dispositions, soit par une vigilance continuelle, soit par des exhortations faites toujours à propos. Mais ils savaient, comme nous l'avons dit plus haut, que la prière est le meilleur auxiliaire de la vigilance ; aussi ne cessaient-ils d'employer ce puissant moyen pour combattre le mal chez leurs enfants et tourner leurs jeunes cœurs vers le bien. Nous disons leurs enfants, car M. Desnoyers aimait à se considérer comme leur père et à leur prodiguer tous les soins d'une tendresse vrai-

ment paternelle, en même temps qu'éclairée.

Eugène venait de terminer ses devoirs du lendemain, lorsqu'on vint l'appeler pour le goûter ; ce repas était ordinairement suivi du culte du soir, parce que l'oncle William pensait qu'il n'est pas bon pour les enfants d'attendre à la dernière heure de la journée pour lire et méditer la Parole de Dieu.

Le culte terminé, et la grosse Bible de famille remise sur la commode, M. Desnoyers monta dans son cabinet en promettant aux enfants de revenir bientôt. La lampe fut placée au milieu de la table; Madame Daumont prit son ouvrage, Eugène étala deux grandes feuilles de soldats qu'il voulait colorier, tandis qu'Emilie armée d'une paire de petits ciseaux s'apprêtait à faire des découpures sur un morceau de papier blanc.

— Maman, savez-vous quelle histoire l'oncle William veut nous raconter? dit Eugène tout en délayant ses couleurs.

—Non, mon ami, je ne l'ai pas interrogé à ce sujet; cependant j'avoue que j'ai quelques doutes sur ses projets.

— Oh! ma petite maman, je vous en prie, dites-nous ce que vous savez, s'écria vivement Emilie en jetant ses ciseaux sur la table et en

s'approchant de sa mère d'un air caressant.

— A coup sûr, mon enfant, répondit Madame Daumont en souriant, ce ne sera ni une histoire de revenant ni un conte de fée, car vous savèz que l'oncle William ne les aime pas ; mais c'est tout ce que je puis vous dire.

— Pourquoi l'oncle William n'aime-t-il pas les histoires de revenants et les contes de fées ? demanda Emilie ; Suzanne Bertrand m'a pourtant dit que ces sortes d'histoires sont fort jolies. Sa tante lui a fait cadeau d'un beau livre dans lequel il y a de magnifiques images ; oh ! je voudrais que vous les vissiez, maman ; c'est le *Petit-Poucet ;* c'est le *Chat-Botté*, la *Barbe-Bleue ;* la Barbe-Bleue a une horrible figure, maman, une longue, longue barbe, et puis un air si terrible, que cela fait peur ; j'en ai rêvé pendant une nuit tout entière. Vous me permettrez de lire ces contes, n'est-ce pas, maman ? Suzanne m'a promis de me les prêter aussitôt que son cousin Louis aura fini de les lire.

— Non, ma fille, répondit tranquillement Madame Daumont.

— Et pourquoi pas, s'il vous plaît, petite maman ? la maman de Suzanne lui a bien permis de les lire.

— Je n'ai pas à m'occuper, ma chère petite, de ce que Madame Bertrand permet à sa fille; mais je pense qu'il n'est pas bon de mettre entre les mains des enfants des histoires invraisemblables.

— Qu'est-ce que des histoires invraisemblables, maman?

— Une histoire invraisemblable, ma fille, est une histoire qui ne renferme que des récits de choses impossibles, c'est-à-dire qui ne peuvent pas arriver, et qui remplissent par conséquent l'imagination d'idées fausses. Dans les contes dont tu parles, ma chère petite, il est question, par exemple, d'un homme qui avait des bottes si merveilleuses qu'il pouvait faire sept lieues à chaque pas. Penses-tu que cela soit possible, Emilie?

La petite fille fit un bruyant éclat de rire.

— Oh! non, maman, certainement pas, dit-elle; c'est donc là ce que vous appelez une chose invraisemblable?

— Précisément, ma fille.

— Et vous pensez, maman, que l'oncle William veut nous raconter ce soir une histoire vraie, et que tout ce qu'il dira sera arrivé?

Madame Daumont se préparait à répondre,

lorsque la porte s'ouvrit. C'était M. Desnoyers qui entrait; il avait mis sa robe de chambre à grands carreaux, et tenait sous le bras un énorme cahier. Les enfants sautèrent de joie en l'apercevant; Eugène s'empressa de rouler le grand fauteuil à la meilleure place et le plus près possible de la lampe; pendant ce temps Emilie remettait une grosse bûche au feu qui menaçait de s'éteindre. Les enfants regardaient le cahier avec une curiosité bien facile à comprendre, et ils allaient adresser de nouvelles questions à l'oncle William, lorsque celui-ci leur dit en souriant :

— Mes petits amis, je me propose de commencer ce soir à vous raconter quelques-unes des aventures de ma jeunesse et c'est là, je crois, un récit qui vous intéressera. Au premier moment il pourra vous paraître extraordinaire, parce qu'il est fort rare que des hommes aient à traverser des circonstances aussi exceptionnelles que celles par lesquelles j'ai eu à passer; rien de plus exact cependant que tout ce que je vous raconterai. Il arrive quelquefois que Dieu trouve bon de nous faire traverser de terribles épreuves; mais il le fait toujours en vue du bien de notre âme. Me comprenez-vous bien, mes chers

amis? dit l'oncle William en essuyant ses lunettes.

— Oh! très bien, mon oncle, dit Eugène.

— Et moi aussi, ajouta Emilie. Oh! que ce sera intéressant! Des choses extraordinaires et qui sont arrivées. Ce ne sera donc pas un conte de fée?

— Non, assurément, mon enfant, répondit gracieusement M. Desnoyers. Dieu seul, mes petits amis, m'a constamment gardé pendant le temps de ma vie dont je veux vous faire le récit; et il n'y a eu là ni intervention de fée ni bon génie comme on se plaît à en faire paraître dans les contes de fées. Dieu seul, par sa providence, dirige tous les événements, et lui seul a cette puissance.

—Oh ! mon cher petit oncle, nous allons écouter de toutes nos oreilles, dit Emilie en reprenant ses ciseaux.

— Un instant, mes amis, dit M. Desnoyers; avant de commencer mon récit, je dois vous faire connaître mes conditions.

Les enfants se regardèrent avec surprise.

— Je commencerai, dit l'oncle William, par demander à ma sœur de permettre à Emilie de veiller jusqu'à neuf heures, si du moins elle

peut tenir ses petits yeux ouverts jusqu'à une heure aussi avancée.

— Oh! mon cher oncle, dit Emilie avec vivacité, vous savez bien que lorsqu'il s'agit d'une histoire je reste éveillée comme une petite souris.

— Mais cette histoire sera-t-elle bien longue? pourrons-nous en entendre la fin ce soir? dit Eugène.

— Non, mon garçon, mon récit sera au contraire fort long ; je compte le diviser en veillées et nous en aurons, je pense, pour une partie de l'hiver, en consacrant à cette narration deux soirées par semaine.

Les enfants battirent des mains, et, quittant bruyamment leur place, vinrent se jeter au cou de l'oncle William.

— Oh! mon cher oncle, mon bon oncle, comme nous allons être heureux, s'écrièrent-ils tous les deux à la fois.

— Chut! mes amis, dit M. Desnoyers en mettant un doigt sur sa bouche pour leur imposer silence. Je ne vous ai pas encore parlé de mes conditions.

Les enfants demeurèrent silencieux.

— Voici ce dont il s'agit : lorsque vous don-

nerez à votre maman quelque sujet de mécontentement ou qu'Eugène aura un mauvais bulletin au collége, nous n'aurons pas de veillée.

Les enfants baissèrent les yeux.

— Mais serons-nous privés de la veillée pendant plusieurs semaines? dit tristement Emilie.

— Cela dépendra de la gravité de la faute, répondit M. Desnoyers; mais n'anticipons pas sur une chose aussi triste et à laquelle je n'aime pas à penser.

— Oh! que je vais m'appliquer, dit Eugène.

— Et moi, dit Emilie, je tâcherai de n'être plus ni curieuse, ni causeuse pendant tout le temps que les veillées dureront. Mais comment pourrai-je faire, maman, pour me corriger pendant si longtemps?

M. Desnoyers et Madame Daumont ne purent s'empêcher de sourire à la réflexion naïve d'Emilie.

— Ma chère enfant, répondit la mère, fais des efforts pour te corriger et demande à Dieu de t'aider; il le fera certainement si tu le lui demandes chaque jour de tout ton petit cœur. Veux-tu essayer?

— Oui, mère, avec toi.

— Maintenant, mes petits amis, dit l'oncle William, êtes-vous prêts à m'écouter?

— Oui, oui, mon oncle, répétèrent les enfants.

— Je devrai, dit-il en posant sur la table le cahier qu'il avait apporté, consulter de temps en temps ces pages afin de ne rien omettre de ce qui pourrait vous intéresser.

Chacun étant bien établi à sa place, l'oncle William commença sa narration.

II

La jeunesse de l'oncle William.

Je ne vous entretiendrai point, mes chers amis, des premières années de mon enfance, qui n'offrent rien de remarquable; je dois vous dire cependant que j'étais un petit garçon fort étourdi, préférant infiniment le jeu à l'étude, en sorte que je causais souvent beaucoup de chagrins à mes bons parents. Mon père était médecin dans la ville de B..., qu'il habitait, et où il était généralement aimé. Il était très pieux ainsi que ma mère; tous deux désiraient sincèrement élever leurs enfants dans la crainte du Seigneur. Ma sœur Clémentine, plus jeune que moi de trois années, était une bonne petite fille d'un caractère doux, affectueux et caressant. Elle aimait tout particulièrement à être auprès de sa mère; je la vois toujours assise sur un petit tabouret à côté de sa maman, jouant tranquillement avec sa poupée. La paix qui régnait dans notre inté-

rieur n'était guère troublée que par ma turbulence et mes étourderies continuelles. J'étais sans cesse en querelle avec mes camarades de collége, aussi rentrais-je souvent à la maison avec des égratignures ou quelques contusions. Comme mon père était absent pendant toute la journée, ma mère s'était chargée de surveiller mes devoirs; je me rappelle avec douleur combien de larmes elle a versées à cause de ma mutinerie et de ma paresse.

Le dimanche après midi nous avions une instruction biblique particulièrement destinée aux enfants et donnée par l'un des meilleurs pasteurs de la ville. Ce pasteur cherchait à nous intéresser par tous les moyens possibles, tout en nous expliquant fidèlement la Parole de Dieu; aussi les parents se faisaient-ils un devoir et un plaisir d'accompagner leurs enfants à cette instruction. Vous le voyez, cette instruction biblique était toute semblable à ce que nous faisons aujourd'hui sous le nom d'école du dimanche. Le nom a été changé, mais l'œuvre est la même.

Comme on connaissait mon étourderie, on m'avait assigné une place spéciale sur l'un des bancs les plus rapprochés de la chaire; malgré

cela, je cherchais sans cesse à faire toute espèce d'espiégleries à mes compagnons pour détourner leur attention et les faire rire. Malheureusement pour eux et pour moi, je n'y réussissais que trop bien. Mais ce mauvais exemple cessa bientôt; voici dans quelles circonstances. Un dimanche, je me rendis à l'instruction biblique ayant un petit chat caché sous mon habit, et, au moment où chacun était très attentif, je le lançai tout à coup sous un banc. Le pauvre petit animal fut tellement effrayé qu'il se mit à miauler d'une manière pitoyable; inutile de vous dire que tout l'auditoire fut troublé. Le pasteur lui-même fut obligé de s'arrêter court; alors, me lançant un regard dans lequel je lisais tout son mécontentement : « William Desnoyers, me dit-il, sortez à l'instant et ne revenez ici que lorsque je vous en aurai donné la permission. »

Ma pauvre mère tout émue vint me prendre par la main tandis que tous les enfants et même les parents chuchotaient entre eux, et les paroles suivantes frappèrent mes oreilles : « Ah quel méchant petit garçon ! — quel mauvais sujet! — quel polisson! — oh! que Madame Desnoyers est à plaindre d'avoir un tel enfant ! »

Pour la première fois peut-être je me sentis

rougir jusqu'au blanc des yeux, et ce fut le regard baissé vers la terre que je sortis de la chapelle, pendant que ma mère, toujours silencieuse, tremblait en me donnant la main.

Quand nous arrivâmes à la maison, mon père était seul, occupé dans son cabinet d'étude, et ma mère, me laissant dans la salle à manger, alla lui raconter tout ce qui venait de se passer. Mon père me fit venir près de lui, ouvrit sa Bible et me lut lentement ces paroles : « *N'écarte point du jeune enfant la correction; quand tu l'auras frappé de la verge il n'en mourra point; mais tu délivreras son âme du sépulcre* (Proverbes XXIII, 10 et 14 ;) puis prenant une verge, il m'administra une correction que je n'oublierai jamais; ensuite il m'ordonna d'aller me mettre au lit.

L'amour-propre et la colère m'avaient empêché de crier; mais quand je me trouvai seul dans ma petite chambre, couché dans mon lit, je versai des larmes de rage. Peu à peu cependant, je me calmai et je m'endormis profondément jusqu'au soir. Une main très douce que je sentis toucher mon front et des larmes brûlantes qui tombaient sur mon visage me réveillèrent. C'était ma pauvre mère qui n'avait pu se ré-

soudre à se mettre au lit sans venir me parler :

— William, me dit-elle, d'une voix pleine de tendresse et d'émotion, ne vous repentez-vous pas d'avoir été si méchant, d'avoir causé tant de peine à votre père?

Je ne pus répondre, car je ne voulais pas dire un mensonge et je ne me sentais pas encore réellement fâché de ce qui s'était passé. Ma mère, ne recevant point de réponse, s'éloigna; je ne la vis point, car elle était venue sans lumière, mais au bruit qu'elle fit, quelque léger qu'il fût, je devinai qu'elle s'était agenouillée à l'autre extrémité de la chambre. Bientôt je compris qu'elle pleurait, car des sanglots étouffés s'échappaient de sa poitrine. Au bout de quelques minutes, elle se releva sans bruit et quitta l'appartement. Ce qui venait de se passer fit une vive impression sur moi, bien que je cherchasse à ne pas arrêter mon esprit sur le trouble de ma conscience; et ce ne fut que longtemps après que je me rendormis profondément.

Une année environ après la scène que je viens de vous raconter, ma mère mit au monde un second petit garçon qu'on nomma Paul. Clémentine et moi nous fûmes charmés de son ar-

rivée au milieu de notre famille, et à peine mon petit frère commençait-il à rire et à remuer ses petites jambes que j'aurais voulu lui enseigner à grimper sur les arbres et à faire des sauts périlleux. Ma mère craignait de me confier « son cher petit trésor, » comme elle l'appelait ; et ce n'était qu'avec peine que j'obtenais la permission de le porter de temps en temps dans mes bras pendant quelques minutes. Pour compenser toutes les contrariétés que j'éprouvais à cet égard, je passais tous mes moments de loisir dans un grand verger situé derrière notre maison. Là je montais sur les arbres avec une grande agilité, tant j'étais accoutumé à ce dangereux exercice ; et plus d'une fois notre grand cerisier conserva des lambeaux de mes vêtements. Ma pauvre mère avait de la peine à exécuter tout le travail que je lui occasionnais, car il me fallait, presque chaque semaine, une paire de souliers et un pantalon neufs. J'avais un goût prononcé pour tous les exercices du corps et je profitai si bien des leçons de natation et de gymnastique que je recevais, qu'en peu de temps on me cita comme le meilleur nageur et le plus habile gymnaste du collége.

Mon père approuvait ces exercices, parce qu'il

disait qu'un homme doit être habitué de bonne heure à savoir faire usage de tous ses membres; néanmoins il aurait voulu modérer mon ardeur, me voir déchirer moins de vêtements et consacrer plus de temps aux études scientifiques. Bien des fois même, je fus grondé; mes exercices favoris me furent défendus momentanément, de sorte que bientôt, j'en vins à ne plus mettre mes vêtements en lambeaux.

Parmi les leçons qui m'étaient le plus particulièrement antipathiques, celle d'anglais tenait la première place. Mon père avait passé dix années de sa vie en Angleterre et il possédait cette langue aussi bien que la sienne; en sorte que chaque soir, lorsque mes devoirs du lendemain étaient terminés, il me donnait lui-même une leçon d'anglais, que je prenais ordinairement avec le plus grand ennui. Néanmoins, en dépit de moi-même et grâce à la persévérance de mon père, j'étais parvenu à apprendre cette langue assez bien pour la parler avec facilité, car chaque fois que votre grand-père m'interrogeait en anglais, je devais lui adresser mes réponses dans cette même langue.

Je n'étais pas méchant, et malgré mes étourderies j'avais, ce qu'on appelle dans le monde,

un bon cœur. Mon père savait sans doute cela ; mais ce ne fut pas pour lui une raison capable de l'empêcher de travailler à me corriger de mes défauts. Sa juste sévérité, au besoin même son inflexibilité, finirent par amener certaines modifications dans mon caractère, et lorsque j'eus atteint l'âge de treize ans, j'étais plus studieux, plus obéissant et en général plus attentif à mes devoirs. Mais, hélas ! mes chers enfants, aucune pensée vraiment sérieuse n'avait encore atteint mon cœur, qui était demeuré le même, bien qu'à l'extérieur, je fusse un peu changé. Je bâillais pendant notre culte du matin et bien plus encore pendant celui du soir ; jamais, si l'on ne m'y eût excité, je n'eusse ouvert la Bible de mon propre mouvement pour y chercher les exhortations et les instructions dont j'avais un si grand besoin. Chaque jour j'entendais parler de Jésus-Christ comme du Sauveur et de l'ami des pécheurs ; mais je n'avais jamais songé un seul instant à examiner mon cœur, et si parfois j'avais éprouvé du repentir quand j'avais causé quelque chagrin à mes parents, ce sentiment était si vague, si peu profond, que je n'éprouvais nullement le besoin d'un Sauveur. Cependant, comme je l'ai dit, il y a un

instant, ma conduite extérieure s'était améliorée ; j'avais de meilleurs bulletins au collége, et depuis la correction qui avait suivi l'aventure du petit chat, je n'avais plus essayé, à l'instruction du dimanche, d'exciter mes camarades à la distraction.

Ce fut vers cette époque qu'un jour, au dîner, je remarquai que mon père était beaucoup plus silencieux qu'à l'ordinaire; il avait l'air préoccupé, inquiet; après le repas, au lieu de jouer un moment avec nous, comme il en avait l'habitude, il monta dans son cabinet, s'y enferma le reste de la journée et nous ne le revîmes qu'au culte du soir. Huit jours se passèrent de la même manière, et ma mère elle-même paraissait tout aussi préoccupée que mon père ; si je me permettais de lui adresser quelques questions à ce sujet, elle me répondait simplement : — Plus tard, mon ami, tu sauras ce dont il s'agit.

Le 1er février nous célébrâmes l'anniversaire de naissance de Clémentine, qui venait d'atteindre sa dixième année. Après le dîner, comme nous étions assis autour d'un bon feu, tandis que ma mère tenait le petit Paul sur ses genoux, mon père nous dit tout à coup d'une voix émue :

— Mes chers amis, j'ai aujourd'hui une grande nouvelle à vous apprendre, mais je ne sais si elle vous sera agréable ou désagréable.

Clémentine et moi nous nous regardâmes avec une surprise mêlée de joie, car vous le savez, mes petits amis, fit observer l'oncle William, rien ne réjouit autant les enfants que la perspective d'apprendre une nouvelle. Mon père continua :

— Vous savez que l'aîné de mes frères, dont Paul porte le nom, est établi depuis plusieurs années à Canton, l'une des principales villes de la Chine, cette vaste contrée dont je vous ai si souvent parlé en vous faisant remarquer, sur des paquets de thé, quelques échantillons de l'écriture chinoise. Eh bien! au commencement de la semaine dernière, j'ai reçu une lettre de votre oncle Paul, dans laquelle il me propose d'aller m'établir avec vous tous auprès de lui.

Clémentine et moi, en entendant ces paroles, nous poussâmes des exclamations de joie, nous battîmes des mains et nous sautâmes de plaisir. C'était un vacarme capable d'étourdir tout le monde.

— Taisez-vous, enfants, nous dit mon père, et laissez-moi finir.

Nous fîmes le plus grand silence.

— Votre oncle me propose d'aller remplir, à Canton, les fonctions de missionnaire-médecin. Un comité américain, qui s'est formé dans cette ville pour l'évangélisation des Chinois, est fort embarrassé pour trouver un évangéliste parlant bien l'anglais et possédant les connaissances médicales nécessaires pour essayer de pénétrer dans l'intérieur du pays. Un Anglais qui remplissait ces fonctions est mort il y a six mois, et votre oncle, par suite de différentes considérations qu'il serait trop long de vous expliquer, a cru devoir me proposer au comité. Il m'assure que je serai immédiatement accepté si je consens à partir. Il ajoute que je dois être sans inquiétude à l'égard de votre éducation, parce que les Anglais et les Américains ont fondé, à Canton même, un établissement qui répond à tous les besoins pour l'instruction de leurs enfants. Cette proposition, mes chers amis, exigeait, comme vous devez bien le penser, de sérieuses réflexions, ainsi que beaucoup de prières pour demander au Seigneur de m'éclairer, dans une circonstance aussi importante pour mon avenir et le vôtre. Après plusieurs jours passés d'une manière difficile, je dois le dire, j'ai pris enfin la

résolution de partir, parce que je crois fermement que c'est là le chemin que Dieu me trace, et que, par conséquent, je ne dois pas reculer devant les difficultés qu'il me prépare peut-être.

La voix de mon père tremblait en prononçant ces derniers mots, tandis que ma mère, prenant son mouchoir, se mit à fondre en larmes, ce qui ôta à ma sœur et à moi toute envie de renouveler nos premières démonstrations de joie. Nous nous jetâmes au cou de nos parents, en leur faisant, en vue de l'avenir, les plus belles promesses, et en leur donnant l'assurance que nous les aiderions de tout notre pouvoir dans les préparatifs de ce long voyage. Le petit Paul seul ne comprenait pas trop de quoi il s'agissait; mais, voyant notre bonne mère pleurer, il se mit aussi à fondre en larmes, tout en essuyant celles de sa maman avec le coin de son petit tablier blanc.

Nous demandâmes à notre père à quelle époque nous partirions.

— S'il plaît à Dieu, notre départ aura lieu à la fin d'avril ou au commencement de mai, nous dit-il; puis il nous quitta pour aller visiter ses malades.

Pendant tout le reste de la journée, il ne fut plus question, entre Clémentine et moi, que du sujet qui nous préoccupait. Clémentine me pria de lui faire une caisse pour emballer ses poupées, et, dès le même jour, je montai au grenier afin d'y chercher les planches nécessaires. Cette occupation me fit penser que, moi aussi, j'aurais à mettre en ordre mes toupies et mes autres jouets ; mais je résolus de commencer, dès le lendemain de grand matin, à travailler à la boîte de Clémentine ; le tour de la mienne viendrait ensuite. Le lendemain, à peine le jour commençait-il à poindre, que j'étais déjà au grenier avec ma petite scie et mon rabot, prenant mes mesures sur la grande poupée de ma sœur avec autant d'aplomb, en apparence du moins, qu'aurait pu le faire le plus habile maître menuisier.

Je ne vous raconterai pas en détail, mes petits amis, tout ce qui s'est passé pendant le temps qui s'écoula jusqu'au moment de notre départ. Pendant le mois d'avril, tout dans notre maison présenta le spectacle d'un désordre complet. Les corridors étaient encombrés de meubles, de malles, de paquets, et notre salon voyait sans cesse de nouveaux visiteurs, qui venaient nous faire leurs adieux. On ne faisait, pendant toute

la journée, que pleurer, s'embrasser, se serrer la main ; les enfants seuls étaient joyeux et couraient çà et là dans la maison, nous dirons la bride sur le cou; plus de collége, plus de leçons ; aussi, ressemblions-nous à de véritables chevaux échappés.

J'ai oublié de vous dire, mes chers amis, que nous avions depuis plusieurs années un énorme chien de Terre-Neuve nommé Médor. Médor avait été le fidèle ami de notre enfance ; il avait partagé tous nos jeux, et même, lorsque nous étions plus jeunes, il nous avait souvent portés sur son dos. Pendant la nuit, il faisait la ronde autour de notre maison, et jamais peut-être on ne vit de chien plus fidèle et plus dévoué à ses maîtres. Aussi, quand il fut question de partir, Clémentine et moi nous suppliâmes tellement notre père de le prendre avec nous, qu'il ne put s'y refuser, malgré le surcroît d'embarras que nécessiterait le transport du brave animal. Dans ce temps-là, mes enfants, on commençait à peine à parler des bateaux à vapeur ; les plus longs voyages se faisaient au moyen des navires à voiles, et l'on comptait ordinairement six mois pour se rendre de l'Angleterre en Chine. Mon père, craignant la longueur du voyage, se décida,

bien que plusieurs personnes essayassent de l'en détourner, à prendre passage sur le navire à vapeur *le Dauphin*, construit tout nouvellement à Londres, et qui devait se mettre en mer le 10 mai. Les machines, n'étant point alors perfectionnées comme elles le sont aujourd'hui, notre voyage devait durer encore près de quatre mois, et nous ne pouvions espérer d'arriver à Canton avant la fin d'août.

Ici l'oncle William s'arrêta pour aller chercher une grande carte de géographie, une mappemonde. Après l'avoir posée sur la table, il fit suivre du doigt aux enfants la route que le *Dauphin* devait parcourir en doublant le cap de Bonne-Espérance, au sud de l'Afrique. Maintenant, ajouta-t-il, les voyages aux Indes et en Chine se font ordinairement par l'isthme de Suez.

— Mais, mon oncle, dit la petite Emilie en posant son doigt à l'extrémité de la mer Méditerrannée, un isthme est une langue de terre, et les vaisseaux ne peuvent traverser l'isthme pour entrer dans la mer Rouge, qui se trouve de l'autre côté de l'isthme de Suez.

— Très bien, ma chère petite, répondit l'oncle William, ceci me prouve que tu réfléchis à

ce qu'on t'a enseigné. Eh bien, je te dirai le secret : on a établi un chemin de fer qui va de la Méditerranée à la mer Rouge, par l'isthme de Suez. Les passagers qui sont à bord d'un bâtiment le quittent lorsqu'ils sont arrivés à l'isthme; le chemin de fer les mène jusqu'au bord de la mer Rouge, où ils reprennent place sur un nouveau bâtiment. Comprends-tu, maintenant ?

— Parfaitement, mon oncle.

— C'est pour cela, dit Eugène, que les voyages sont aujourd'hui si courts, lors même qu'on va aux Indes ou en Chine.

— Sans doute, répondit l'oncle William; mais continuons. Nous partîmes, en effet, le 10 mai, et nous arrivâmes près des côtes de l'Australie après la plus heureuse traversée; mais aussi, après avoir beaucoup souffert du mal de mer. Nous côtoyâmes plusieurs groupes d'îles de l'océan Pacifique, et notre capitaine pensait qu'au bout de quinze jours au plus nous aborderions à Canton, lorsque tout à coup, un soir, c'était le 25 août.....

Dans cet instant, la pendule sonna neuf heures, et l'oncle William s'arrêta court.

— C'est maintenant le moment d'aller au lit, mes enfants, dit-il.

— Oh ! mon oncle, mon cher oncle, je vous assure que la pendule avance, dit la petite Emilie. Nanette l'a dit à maman ce matin, quand maman lui a demandé pourquoi le dîner n'était pas prêt.

— Non, mon petit cœur, répondit l'oncle William en tirant sa montre ; la pendule marque exactement l'heure ; il faut nous séparer.

— C'est dommage, dit Eugène en rangeant ses couleurs. Je vous assure que je suis encore très éveillé.

— Et moi aussi, dit Emilie ; mais voulez-vous me permettre de vous demander quelque chose, mon oncle ? ajouta-t-elle. Qui donc est cette petite fille que vous appelez Clémentine ? Ce n'est pas maman, puisqu'elle s'appelle Pauline. Madame Daumont sourit.

— Non, mon enfant ; nous avons eu le malheur de perdre votre tante Clémentine il y a cinq ans, et votre maman est née seulement un an après notre retour en Europe.

Les enfants auraient ardemment souhaité qu'on leur accordât un moment de plus. L'histoire de l'oncle William les intéressait vivement et le sommeil semblait, ce soir-là, vouloir fuir leurs paupières. Néanmoins, comme ils savaient

qu'avec leurs parents il était inutile de revenir à la charge lorsque ceux-ci s'étaient prononcés, Eugène et Emilie allèrent se mettre au lit, dans l'attente d'une nouvelle veillée, et en complétant, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, la phrase commencée par l'oncle William.

III

Catastrophe.

Le 25 août, continua M. Desnoyers, était le jour anniversaire de la naissance du capitaine Stewart : c'était le nom de l'officier qui commandait notre bâtiment. Chaque année, il avait la coutume de faire distribuer, ce jour-là, une double ration d'eau-de-vie au pilote, au maître d'équipage et aux matelots. Deux de ces derniers, étant malades, cédèrent leur part au pilote, qui bientôt, échauffé par cette liqueur, se trouva incapable de commander convenablement la manœuvre du gouvernail. Le navire commença donc, dans l'après-midi de ce même jour, à faire fausse route. Malheureusement, vers le soir, de nouvelles difficultés nous assaillirent. Au moment où le second timonier remplaça son camarade, le ciel, qui avait été jusqu'alors d'un bleu irréprochable, se couvrit tout à coup d'épais nuages. La mer devint houleuse, c'est-à-dire

que de fortes vagues commencèrent à s'élever et à faire balancer le vaisseau d'une manière si horrible, que presque tous les passagers se sentirent fort incommodés. Ma mère fut obligée de se coucher, ainsi que Clémentine et le petit Paul; mon père et moi, nous résolûmes de rester sur le pont aussi longtemps que le vent ne serait pas assez fort pour nous en chasser.

Le premier officier de quart, M. Mac-Donald, ne s'était aperçu que trop tard de l'ivresse du pilote, et, tandis qu'il l'avait fait mettre aux arrêts, il s'était concerté avec le capitaine sur les manœuvres qu'il y aurait à exécuter pour faire changer la direction du navire et rentrer dans la bonne route. Le capitaine, trouvant la position fort grave, fit appeler les autres officiers, et ces messieurs tinrent conseil pendant longtemps pour savoir de quelle manière on pourrait éviter les récifs, qu'on savait être nombreux dans ces parages.

Cependant le vent, au lieu de se calmer, augmentait de plus en plus, et en peu de temps la tempête devint si forte, que notre bâtiment semblait servir de jouet aux vagues furieuses. Bien que jusqu'alors le capitaine nous eût dit qu'il n'y avait pas de danger, nous remarquâmes

qu'il commençait à s'inquiéter sérieusement; il commanda à tous les passagers de descendre, afin de ne point gêner les manœuvres, et nous fûmes contraints de lui obéir. Néanmoins, bien qu'à cause du balancement nous ne pussions nous tenir sur nos jambes, mon père et moi, nous n'avions point le mal de mer, et nous conservions toute notre présence d'esprit. Il me défendit de me déshabiller et pria ma mère de remettre ses vêtements, tout en cherchant à l'encourager et à lui donner une pleine confiance en Celui qui tient en ses mains les vents et les flots. Il habilla lui-même Clémentine et le petit Paul; il fit ensuite un paquet de nos meilleurs vêtements et l'enveloppa solidement.

« Nous devons nous préparer à tout événement, nous dit-il, et demander au Seigneur de nous garder lui-même; » puis il prononça une courte mais fervente prière. Il continua ensuite à encourager et à fortifier ma mère, qui serrait mon petit frère dans ses bras comme si quelqu'un eût voulu le lui enlever. Le pauvre enfant était si malade que tout son petit corps était froid comme celui d'un cadavre, et que son visage, ordinairement si rose et si frais, avait une couleur livide. Nous lui fîmes avaler,

ainsi qu'à Clémentine, quelques gouttes de vin de Malaga, et cela parut les ranimer un peu.

Il était trois heures du matin et la tempête continuait toujours avec la même violence, quand tout à coup une secousse terrible nous fit comprendre que le bâtiment venait de heurter contre ces récifs que nous redoutions. Mon père s'écria en pâlissant : « Nous sommes perdus! le vaisseau a donné contre un récif; » tandis que ma mère, à demi morte de frayeur et le regard tourné vers le ciel, serrait convulsivement dans ses bras son cher petit Paul. Quant à moi, je ne puis me rappeler exactement quelles furent les différentes sensations par lesquelles je passai dans ce moment. Je me souviens seulement que le cri répété : « Aux pompes! aux pompes! » vint frapper mon oreille et que mon père, voulant s'élancer dans l'escalier pour monter sur le pont en fut un instant empêché par ma mère qui s'était jetée à genoux et se cramponnait aux pans de son habit. Mais mon père, obéissant au devoir que lui dictait le danger, se dégagea et monta rapidement l'escalier pour s'informer de ce qui venait de se passer, et, au besoin, mettre la main aux pompes. Le flanc gauche du navire avait frappé contre un brisant,

et ce choc avait ouvert une voie d'eau assez considérable; cependant tout espoir n'était pas perdu; les matelots travaillaient aux pompes avec activité et le vent semblait souffler avec moins de violence. Le capitaine fit jeter à la mer plusieurs ballots de marchandises dans le but d'alléger le navire et de rendre sa course plus rapide. Peu à peu, l'équipage se rendit maître de l'eau en calfatant avec soin les principales ouvertures avec des étoupes et du goudron.

Le jour commençait à poindre et mon père était venu nous rejoindre pour nous raconter ce qui venait de se passer tout en essayant de nous rassurer; néanmoins ma pauvre mère avait toujours l'air effrayé et elle nous regardait tour à tour avec la plus vive anxiété. Cependant la tempête paraissait se calmer et nous essayâmes de prendre quelque nourriture. Vers deux heures le temps étant redevenu tout à fait serein, mon père et moi nous pûmes nous rendre à la grande salle pour dîner comme d'habitude à la table du capitaine; tous les officiers paraissaient sérieux et inquiets, parce que le bâtiment n'avait pu encore reprendre la bonne route, les manœuvres étant contrariées par une brise nord-est qui le poussait vers des groupes

d'îles bordées de rochers et que, d'après l'examen de la carte marine, on savait n'être pas éloignées.

Vers quatre heures, la brise commença à souffler avec plus de force, et malgré les efforts de tous les hommes de l'équipage le bâtiment se trouva entraîné non-seulement par le vent mais aussi par un puissant courant. Le péril était évident pour tous les passagers, aussi étaient-ils plus morts que vifs; ils poussaient des cris de détresse, et ceux qui avaient assez de sang-froid pour conserver leur présence d'esprit cherchaient à se pourvoir à l'avance de tous les moyens de sauvetage qu'ils pouvaient imaginer.

— Qu'est-ce que des moyens de sauvetage, mon oncle? dit la petite Emilie.

— Se pourvoir de moyens de sauvetage, ma chère enfant, c'est chercher à s'attacher à quelque pièce de bois, comme à une planche, à une caisse ou à tout autre objet en bois assez considérable pour rester sur l'eau, lors même qu'une personne y est attachée. Par ce moyen, on se trouve porté par les vagues et l'on a quelques chances de se sauver, surtout si l'on sait diriger sa pièce de bois et si l'on est capable de faire des efforts pour en accélérer la marche. Mais

continuons. Au milieu de ce tumulte général, le capitaine venait de commander qu'on mît les deux grandes chaloupes à la mer; l'obscurité était complète, et au moment où elles s'emplissaient de monde, un choc plus terrible encore que celui de la nuit précédente en fit chavirer une tandis que l'eau pénétrait dans l'intérieur du bâtiment par une large ouverture et rendait inutile tout espoir de le sauver.

Nous nous trouvions les derniers à nous presser pour descendre dans la seconde chaloupe; ce n'était point que le désir de nous sauver nous manquât, mais si nous nous étions trouvés parmi les premiers, tous, à l'exception de mon père, nous aurions été infailliblement étouffés.

Mon père tenait dans ses bras Clémentine évanouie; ma pauvre mère la recevait chancelante, épuisée, serrant contre son sein mon petit frère; pour moi, je tenais mon père par le pan de son habit; nous approchions enfin et notre tour de descendre allait venir lorsque les matelots coupèrent les cordes qui retenaient la chaloupe au vaisseau, et tout espoir de nous sauver nous parut perdu.

Nous demeurâmes anéantis et comme cloués à notre place; dussé-je vivre cent ans, jamais je

n'oublierai ce moment. A la lueur blafarde des éclairs qui sillonnaient les ténèbres, on voyait la frêle embarcation luttant contre les éléments déchaînés; çà et là, des malheureux qui s'étaient jetés à la mer, les uns nageant avec effort, disparaissant et reparaissant tour à tour, d'autres disparaissant pour ne plus reparaître; puis quelques-uns s'attachant à des poutres, à des planches, à quelque débris du navire pour chercher un moyen de salut. Il ne restait plus sur le vaisseau que le capitaine, son premier lieutenant et nous. « Seigneur, aie compassion de nous! s'écriait mon père les mains levées vers le ciel; reçois-nous dans tes tabernacles éternels pour l'amour de Jésus notre unique Sauveur. Mes enfants, s'écria-t-il d'une voix plus forte encore, regardons à Jésus, lui seul peut nous sauver! »

L'eau commençait à gagner l'arrière du navire où nous étions tous réfugiés, quand le capitaine s'écria tout à coup : « Que Dieu soit loué! il nous reste un moyen de salut : le petit canot a été oublié! du courage, mes amis, de la présence d'esprit; deux barils de provisions; vite, vite, dépêchons-nous! » Mon père avait compris; il nous saisit à bras le corps et nous fit entrer dans le canot suspendu à l'arrière, tan-

dis que le capitaine et son lieutenant y plaçaient quelques barils de provisions et une boussole; puis, ayant sauté dans l'embarcation, ils coupèrent les cordes avec une hache, et nous fûmes livrés à la merci des flots.

Je ne dirai point comment nous passâmes cette nuit, cela me serait impossible; tout ce dont je puis me souvenir, c'est qu'on me mit une rame dans les mains et que, poussé par une puissance extraordinaire, je me mis à ramer de toute la vigueur dont un enfant de mon âge peut être capable.

Aux premières lueurs de l'aurore, nous distinguâmes un banc de sable entouré de brisants, et plus loin, la terre. « Terre! » nous écriâmes-nous tous à la fois.

— Vous avez donc été sauvé, oncle William, s'écria Emilie en battant des mains.

Eugène se mit à rire.

— Et qui donc nous aurait raconté ce naufrage, petite sœur, si l'oncle William n'avait été sauvé?

— C'est vrai, dit Emilie; je n'y pensais pas. Mais continuez, je vous prie, mon cher oncle; je vous écoute de toutes mes oreilles.

— Nous levâmes tous vers le ciel des regards

pleins de reconnaissance, continua M. Desnoyers, et mon père rendit des actions de grâces à Celui qui nous avait préservés d'une mort presque certaine. La tempête avait cessé; le ciel avait repris sa teinte azurée; le soleil déjà brûlant, malgré l'heure matinale, commençait à réchauffer nos membres engourdis et à sécher nos vêtements mouillés. Nous abordâmes au pied d'un immense banc de corail.

— De corail! mon cher oncle, dit Emilie, oh! que cela devait être joli, un rocher d'un si beau rouge!

Tu te trompes complétement, ma chère enfant; les bancs de corail qui sont formés depuis très longtemps, sont au contraire d'une couleur noirâtre fort peu agréable à l'œil; mais lorsque l'on casse quelque branche de corail on retrouve sa belle couleur rouge. Continuons.

Nous amarrâmes notre petite embarcation au pied du rocher et nous nous hissâmes non sans peine jusqu'à son sommet. De là nos regards se dirigèrent de tous côtés dans l'espoir de revoir le vaisseau ou de découvrir au loin quelques-uns de nos compagnons d'infortune; hélas! tout avait disparu; l'abîme avait tout englouti. La terre seule se présentait à nos regards; mais à

notre grand désappointement nous en étions encore séparés par un petit bras de mer qui formait comme un lac entre les récifs de corail et la côte. Ce petit lac ne nous paraissait communiquer avec la mer que par une ouverture trop peu large pour y faire pénétrer notre canot, de telle sorte que si nous voulions parvenir au rivage, nous devions traverser à la nage le bras de-mer qui nous en séparait. Mon père et le capitaine se consultaient sur le parti à prendre lorsque, derrière moi, j'entendis une espèce d grognement sourd; je me retournai vivemen et quelle ne fut pas ma joie lorsque je vis Médo se secouant et venant à moi en jappant. L brave animal avait nagé depuis le vaisseau; nous semblait qu'en le revoyant nous retrou vions l'un de nos meilleurs amis. Il allait su cessivement de mon père à ma mère, des p rents aux enfants, nous comblant les uns et l autres de mille et mille caresses. Le petit Pa lui-même ne fut pas oublié dans les turbulent démonstrations de Médor.

Cependant la faim commençait à se faire viv ment sentir; nous avions besoin de réparer n forces et j'accompagnai M. Mac-Donald jusqu' canot pour en tirer nos barils de provisio

Nous en défonçâmes un au moyen d'une hache que le capitaine avait fort heureusement eu la précaution de prendre avec lui et nous en tirâmes un peu de viande salée. Nous n'avions pour toute boisson que de l'eau-de-vie renfermée dans une gourde que portait M. Mac-Donald; mais à peine y eûmes-nous mouillé nos lèvres, que soit par suite de nos fatigues de la nuit ou de la chaleur brûlante qui nous accablait déjà, nous ressentîmes une si grande inflammation dans l'estomac, que nous ne pûmes en prendre davantage, malgré la soif dévorante que nous éprouvions.

Vous, mes chers amis, qui êtes toujours abondamment pourvus d'eau bien claire, bien limpide, et qui pouvez étancher votre soif à chaque instant de la journée, vous ne pouvez pas vous imaginer toutes les horreurs d'une telle privation. Un verre d'eau vous paraît être une bagatelle. Que vous changeriez d'avis si vous deviez un jour avoir soif sans pouvoir vous désaltérer! Avez-vous jamais remercié notre bon Dieu pour ce bienfait en particulier? — Soyez toujours reconnaissants, mes chers enfants, même pour des bienfaits qui vous paraîtraient insignifiants, car tous, petits et grands, sont envoyés par notre tendre Père céleste.

Nous devions prendre un parti dans le but d'atteindre la rive que nous apercevions au loin. Mais comment faire? Le capitaine et moi nous étions d'habiles nageurs, il est vrai, mais mon père avait peu l'habitude de cet exercice et M. Mac-Donald, par suite d'une faiblesse de poitrine, se fatiguait aisément. Comment prendre sur nous la responsabilité de vies qui nous étaient si chères en nous chargeant de ma mère, de ma sœur et du petit Paul? ne serait-ce pas, peut-être, courir le risque de les entraîner avec nous au fond de l'abîme?

D'un autre côté la chaleur devenait de plus en plus insupportable; pas la plus petite trace de végétation ne s'offrait sur ce rocher aride, qui n'était recouvert que d'une épaisse couche de sable. Ce banc de sable s'offrait à nos regards à perte de vue, sans que nous pussions savoir s'il communiquait avec le rivage. Enfin, après un moment de délibération, il fut décidé que le capitaine, son lieutenant et moi nous irions à la découverte, afin de nous assurer si nous ne trouverions pas quelque issue par laquelle nous pourrions faire pénétrer notre canot dans le bras de mer.

Après avoir marché pendant assez longtemps

sur un sable mouvant, dans lequel nous enfoncions jusqu'à la cheville, nous découvrîmes enfin ce que nous désirions avec tant d'ardeur. Des pointes de rochers formaient comme une espèce de voûte au-dessus d'une cavité par laquelle la mer entrait librement dans l'espèce de lac qui nous séparait de la côte. Il ne s'agissait plus que de nous remettre tous dans le canot pour prendre cette direction. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que ma mère, Clémentine et le petit Paul purent descendre sur les rochers pour gagner le rivage; car, de ce côté, ils étaient beaucoup plus découpés que de l'autre; mais avec le secours de mon père ce trajet eut lieu sans accident. Pendant ce temps, M. Mac-Donald et moi nous allâmes chercher le canot. Au bout de peu de temps, nous y entrâmes tous et nous voguâmes sur ce lac paisible dont les ondes étaient à peine ridées par une brise légère.

Médor s'était jeté à l'eau et il suivait notre bateau en nageant de toutes ses forces. Nous approchions du rivage et déjà nos cœurs remplis de joie se préparaient à saluer cette terre inconnue, lorsque le petit Paul, qui était assis sur les genoux de ma mère voulant se lever

tout à coup, fit un mouvement si brusque qu'il lui échappa des mains, et tomba dans l'eau. Un cri de terreur partit de toutes les bouches, je m'élancai à la mer en plongeant rapidement pour essayer de reprendre l'enfant. Mais, hélas! c'était déjà trop tard, et quand Médor qui s'était élancé après moi réussit à le ramener au-dessus de l'eau en le tirant par son vêtement, nous n'avions plus devant nous qu'un cadavre; la suffocation avait été instantanée!

Cette scène fit une telle impression sur moi, que lorsque je fus remonté dans le bateau je tombai évanoui. Quand je repris connaissance j'étais couché sur le sable du rivage entouré de mon père et de ma mère, qui me prodiguaient les plus tendres soins. Ma mère pleurait beaucoup, et lorsque je fus remis, que je pus me rappeler ce qui s'était passé, je me mis aussi à pleurer amèrement en contemplant les restes inanimés de notre cher petit Paul, qui était couché sur le sable à côté de nous, la tête appuyée sur les genoux de Clémentine. Ses jolis cheveux bruns encadraient son visage et ses petites mains étaient jointes sur sa poitrine. Le reflet de sa robe rouge faisait disparaître la pâleur de son teint; on eût dit que ce cher enfant dormait.

Je me jetai sur lui en redoublant de sanglots, et je crois que je serais resté longtemps dans cette position si mon père ne m'eût tiré doucement à lui en essayant de me consoler. Ma mère commençait à se calmer ; elle leva ses regards vers le ciel, et ces paroles, entrecoupées par les sanglots, sortirent de sa bouche :

« Mon enfant chéri est dans le sein de Jésus ; peut-être beaucoup de douleurs lui sont-elles épargnées ; je ne dois pas murmurer contre la volonté de Dieu ; c'est lui qui me l'avait donné, c'est lui qui me le retire ; c'est probablement pour notre bien. »

En prononçant ces paroles elle tira de sa poche un nécessaire dont elle sortit une paire de ciseaux. Puis elle coupa quelques mèches de cheveux de son fils, les renferma soigneusement dans un morceau de papier et les plaça dans son corsage, sur sa poitrine. Ensuite, se tournant vers mon père avec un regard plein de résignation et de larmes, elle lui dit :

« Maintenant, mon ami, le sacrifice est accompli..., mais éloignons-nous au plus tôt de ce lieu fatal, je sens que mes forces défaillent. »

Mon père, après avoir fait un signe au capi-

taine et à M. Mac-Donald, s'éloigna avec ma mère, en nous ordonnant de les suivre. Nous allâmes nous asseoir à quelque distance, à l'ombre d'un rocher, et je compris qu'on allait rendre les derniers devoirs à mon petit frère. En effet, jetant à la dérobée un coup d'œil sur le lieu que nous venions de quitter, je vis le capitaine et son lieutenant creuser une fosse dans le sable, à l'aide de leurs mains et de la hache. Un instant après, ce petit cadavre y fut déposé et bientôt il ne resta plus rien de visible de celui qui avait fait notre joie pendant quatre années.

Au triste récit de l'oncle William les yeux d'Emilie s'étaient remplis de larmes et il dut cesser sa narration pendant quelques instants. Il la reprit ensuite en ces termes :

Pendant cette triste cérémonie mon père s'était mis à genoux et nous avions suivi son exemple. Il demanda avec ferveur à notre bon Dieu de nous soumettre complétement à sa sainte volonté et le pria de diriger nos pas sur cette terre étrangère que nous avions saluée en y creusant une fosse. Ce fut peut-être la première fois de ma vie que je priai réellement de cœur, et lorsque je me relevai je me trouvai consolé et encouragé.

M. Stewart et M. Mac-Donald vinrent bientôt nous rejoindre pour délibérer de nouveau sur ce qu'il y avait à faire. A en juger par les apparences, l'île où nous venions d'aborder nous paraissait déserte, car aucune trace de pas humains ne se voyait sur le sable. Ce sable se composait en grande partie de fragments de corail blanc et de coquillages; il brillait aux rayons du soleil de mille nuances charmantes et variées; au loin nous apercevions des arbres gigantesque entremêlés de lianes et de buissons, mais nous ne pouvions distinguer encore si ces arbres portaient des fruits. La première chose à faire était d'aller à la découverte d'un ruisseau, car nous étions presque tous expirants de soif. Néanmoins mon père ne voulant pas quitter ma mère dans ce triste moment, m'envoya avec ces messieurs en nous recommandant de ne pas trop nous éloigner, afin de ne point perdre de vue le rivage et l'espèce de caverne où nous avions trouvé un asile.

Après avoir marché pendant un quart d'heure environ, nous trouvâmes devant nous une prairie émaillée des plus belles fleurs. A notre grande joie, à travers des buissons fleuris, sur lesquels sautillaient une multitude de charmants

petits oiseaux, il nous sembla entendre le murmure d'un ruisseau. Nous nous dirigeâmes de ce côté; nous nous ouvrîmes un passage avec la hache au milieu des lianes et des arbustes, et nous découvrîmes enfin un ruisseau assez considérable dont l'eau limpide et claire comme du cristal coulait sur des cailloux polis. Nous en prîmes à l'instant dans nos mains, et M. Mac-Donald et moi nous nous mîmes à boire avec avidité, malgré les exhortations du capitaine, qui nous engageait à nous modérer.

Quand j'eus suffisamment étanché ma soif, je voulus porter de l'eau à mes parents, mais n'ayant rien sous la main je pris le parti d'en emplir le fond de mon chapeau. Comme dans ma précipitation je me mis à courir, je répandis une partie de l'eau avant d'arriver à la caverne et le fond du chapeau était presque vide lorsque je le présentai à ma mère. Néanmoins cette petite quantité d'eau lui rendit assez de forces pour qu'elle pût revenir avec nous jusqu'au ruisseau. Après nous être tous rafraîchis, nous nous reposâmes sur le gazon à l'ombre de quelques beaux arbres dont les feuilles énormes formaient au-dessus de nos têtes comme des para-

sols, ce qui nous protégeait admirablement contre les rayons brûlants du soleil.

Nous avions derrière nous une petite clairière à l'extrémité de laquelle nous voyions des arbres serrés les uns contre les autres et qui, pour la plupart, étaient tout à fait inconnus au capitaine Stewart, bien qu'il eût déjà fait plusieurs voyages dans ces contrées. Ma curiosité était vivement excitée par tant d'objets divers, si différents de ceux que j'avais vus en Europe.

Je remarquai plusieurs de ces arbres, dont la tige pouvait avoir cinq ou six mètres d'élévation; le sommet se terminait par un énorme bouquet de feuilles d'un beau vert tendre et d'une longueur de deux ou trois mètres. M. Stewart crut reconnaître le bananier, arbre très commun dans les pays chauds et d'un grand secours pour les habitants. Nous approchâmes afin d'examiner ces arbres avec plus d'attention. Nous vîmes alors que chacun des plus forts portait deux ou trois grappes chargées de fruits d'un vert jaunâtre; ces fruits ressemblaient assez, quant à la forme, à de forts concombres, et M. Stewart n'ayant plus de doutes, mais reconnaissant parfaitement ces fruits pour être

des bananes, nous en abattîmes quelques-uns qui nous parurent à tous assez bons sans cependant leur reconnaître beaucoup de goût. C'était cependant pour nous une précieuse ressource; aussi nous nous mîmes en devoir d'en abattre quelques autres.

Le jour commençait à être sur son déclin, et nous devions songer à trouver un abri pour la nuit. Nous pensâmes tous que nous devions rester dans la caverne jusqu'au lendemain matin, parce que là nous étions hors d'atteinte des animaux féroces, qui, pendant la nuit, pouvaient venir nous faire la guerre. Nous résolûmes donc de faire ample provision d'une espèce de mousse que nous avions remarquée sur la lisière de la forêt, et d'en jeter une couche épaisse sur le sable qui tapissait le fond de la caverne, afin que ma mère et ma sœur pussent y étendre leurs membres fatigués. Malgré la grande lassitude que j'éprouvais, je me mis courageusement à l'œuvre, et votre grand'mère, m'ayant prêté son châle, j'arrachai une grande quantité de cette mousse, dont je fis un énorme paquet, pour la rapporter au rivage.

Pendant ce temps, mon père était occupé, avec le capitaine et M. Mac-Donald, à amarrer notre

canot dans une petite anse, qui se trouvait à peu de distance de la caverne, et à transporter nos provisions près du rocher qui devait nous servir d'abri. A notre grande joie, nous vîmes qu'un des barils renfermait de la poudre et des balles; mais, hélas! cette joie fut de peu de durée, quand nous refléchîmes que nous n'avions pas d'armes à feu! Comment, sans cela, nous procurer de la nourriture ou nous défendre contre les animaux ou les sauvages qui pourraient venir nous attaquer? Nous fûmes d'abord extrêmement attristés; mais mon père chercha à nous rendre du courage, en nous disant que Celui qui nourrit les petits oiseaux des cieux saurait bien nous procurer ce qui nous serait nécessaire.

Nous transportâmes tout ce que nous possédions dans un coin de la caverne, et nous nous trouvâmes heureux de pouvoir mettre nos provisions à l'abri de toute invasion nocturne. Nos richesses consistaient en un petit paquet de hardes, un baril de viande salée, un autre baril contenant de l'eau-de-vie, et un troisième renfermant, comme je l'ai dit plus haut, de la poudre et des balles. Je ne dois pas oublier de mentionner, comme faisant partie de nos richesses, une boussole.

— Emilie sait-elle ce que c'est qu'une boussole ?

— J'allais vous le demander, mon cher oncle, dit la petite fille.

— Une boussole, mon enfant, est un instrument renfermant une aiguille aimantée, qui, placée sur un pivot et laissée libre dans ses mouvements, a la singulière propriété de rester constamment tournée vers le nord ; de sorte que tout marin, lors même qu'il se trouve en pleine mer, sait toujours dans quelle direction se trouve chacun des quatre points cardinaux. En disant ces mots, l'oncle William prit son étui de mathématique, posé sur la table, et en tira une boussole. Eugène et Emilie examinèrent avec la plus grande attention. Leur oncle allait refermer l'étui, lorsque la petite fille, demandant ce qu'on entendait par une aiguille aimantée, M. Desnoyers lui dit :

— L'aimant qui sert à garnir l'extrémité de cette aiguille est un minéral qui a la propriété d'attirer le fer. Je suppose, par exemple, que tu ailles, ma chère petite, dans un pays où se trouvent des rochers d'aimant ; je suppose que tu aies des souliers garnis de forts clous, et qu'avec cette chaussure tu ailles marcher sur

l'un de ces rochers : tu serais très étonnée, sans doute, de sentir ta marche entravée, tes pieds comme collés au sol ; il n'y aurait cependant là rien de bien extraordinaire, puisque l'aimant a la propriété d'attirer le fer. Ce rocher attirerait le fer dont tes souliers seraient garnis.

— Oh! que cela est drôle, mon oncle! mais je comprends ce que vous voulez dire. L'année dernière, une de mes cousines m'avait donné, pour mes étrennes, deux jolis petits canards, dont le bec avait une petite pointe de fer. Il y avait dans la boîte une aiguille aimantée, et quand je voulais faire promener mes petits canards sur l'eau du bassin, je n'avais qu'à leur présenter cette aiguille, pour leur faire exécuter tous les tours et les détours imaginables. Je me souviens qu'un jour j'approchai l'aiguille trop près du bec d'un canard, que le bec et l'aiguille se joignirent et que j'eus beaucoup de peine à les séparer.

— Maintenant, dit l'oncle William, tu comprends la cause qui avait fait joindre ensemble ton aiguille et le bec du canard ; mais, poursuivons notre récit. Au nombre de nos richesses se trouvait encore, j'allais oublier de vous le dire,

un petit nécessaire contenant une paire de ciseaux, un canif, un petit couteau, un petit miroir, un dé, des aiguilles et du fil. Il faut avoir été jeté par une tempête sur le rivage d'une île déserte pour comprendre, mes chers amis, combien tant de petites bagatelles, que nous regardons à peine en Europe, constituent alors un vrai trésor. Nous allions éprouver des privations de tous genres, et nous n'avions plus rien à espérer, après Dieu, que de notre industrie journalière, si nous voulions nous procurer les choses les plus nécessaires à la vie. Mais ce soir-là, mes chers amis, j'étais peu disposé à m'inquiéter de l'avenir, car les émotions, aussi bien que les fatigues de la journée, appesantissaient déjà mes paupières ; à peine eus-je encore la force d'étendre sur le sable la mousse que j'avais apportée.

Sitôt après que mon père eut fait la prière du soir, je me couchai dans un coin de la caverne, à côté de M. Mac-Donald et du capitaine, tandis que mon père, ma mère et Clémentine occupaient l'autre côté. Ces messieurs avaient, aussi bien que possible, bouché l'entrée de notre retraite au moyen de nos barils de provisions. Après avoir étendu nos habits sous nos têtes,

pour nous servir d'oreiller, nous nous endormîmes tous d'un profond sommeil.

Maintenant, nous irons aussi nous reposer, dit l'oncle William en regardant la pendule ; il est neuf heures. Bonsoir, mes chers amis, dormez paisiblement sous l'aile paternelle de Celui qui seul peut nous préserver de tout mal.

IV

Établissement dans l'île.

J'ai oublié de vous dire, continua l'oncle William, que M. Stewart et M. Mac-Donald avaient résolu de tenter, dès le lendemain, un voyage au vaisseau naufragé, pour essayer d'en retirer quelques objets qui, dans notre position, pouvaient nous être de la plus grande utilité.

Le lendemain, en effet, dès la pointe du jour, ils sortirent de la caverne, afin de s'assurer si tout était tranquille autour de nous, et si le ciel continuait à être pur et serein. La journée s'annonçait magnifique, et la mer était parfaitement calme. Ces messieurs demandèrent à mon père la permission de m'emmener avec eux; il y consentit, bien qu'il eût préféré que je restasse auprès de ma mère. Mais comme j'étais grand et fort pour mon âge je pouvais leur être de quelque utilité.

Après avoir pris notre déjeuner, composé de

quelques bananes, de viande salée, et bu de l'eau limpide du ruisseau, nous nous embarquâmes ; il était neuf heures du matin.

Lorsque nous fûmes hors du bras de mer dont je vous ai déjà parlé, nous voguâmes au large, en veillant toutefois à ne point perdre de vue les rochers de la côte. Tout était dans le plus grand silence autour de nous ; nous n'entendions que le cri des oiseaux de mer, qui volaient en troupes nombreuses au-dessus de nos têtes, et qui, tantôt rasaient l'onde bleuâtre, tantôt s'élevaient rapidement pour disparaître bientôt à l'horizon.

Nous étions tous trois occupés à chercher attentivement si nous ne découvririons pas quelques vestiges du vaisseau naufragé. Nos pensées se portaient aussi sur nos compagnons d'infortune, et nous nous demandions si, comme nous, ils avaient eu le bonheur d'échapper à la mort et d'aborder sur quelque terre du voisinage. Nous nous entretenions sur ce sujet, tout en promenant nos regards autour de nous, lorsque je crus apercevoir un point noir à l'horizon ; je le fis remarquer à ces messieurs, et nous nous dirigeâmes, à force de rames, vers cet endroit. Au bout de peu de temps, nous reconnûmes les

restes du *Dauphin*. Une partie de l'arrière était demeurée comme suspendue au-dessus des rochers, à l'abri des flots, pendant la marée basse; des débris de planches, de caisses, de mâts, flottaient autour de nous ; mais nous ne vîmes pas un seul cadavre.

Le capitaine désirait vivement que nous pussions monter sur l'arrière pour essayer de sauver quelques effets qui étaient dans sa chambre. Nous nous hâtâmes d'amarrer notre canot à l'aide de quelques cordages qui retombaient le long des flancs du navire. Nous avions calculé que nous pouvions disposer d'une heure — jusqu'au moment de la marée montante, il n'y avait donc pas de temps à perdre et nous nous hissâmes, non sans peine, jusque sur le *Dauphin*.

Ce ne fut pas sans une vive émotion que le capitaine contempla les restes de ce magnifique navire, l'un des plus beaux qui fussent jamais sortis des chantiers de Londres; mais comme M. Stewart était doué d'une grande fermeté, il reprit promptement toute son énergie pour donner ses ordres au lieutenant. Après des peines incroyables, nous réussîmes à tirer une malle hors de la chambre du capitaine, une caisse con-

tenant des armes à feu et quelques barils de provisions; nous parvînmes à placer le tout dans le canot quelques instants seulement avant la marée montante, et nous quittâmes cet endroit désolé en faisant nos derniers adieux aux restes du *Dauphin*.

— Pardon, mon cher oncle, dit Emilie, je ne comprends pas très bien ce que veut dire la marée montante et la marée basse?

— Je vais essayer de te l'expliquer, répondit M. Desnoyers, et je me servirai pour cela de mots que tu pourras comprendre. La mer est sujette à deux mouvements qu'on appelle, en termes géographiques, le flux et le reflux. Le flux a lieu lorsque la mer s'avance insensiblement sur le rivage à une certaine heure de la journée; le reflux au contraire a lieu lorsque les eaux se retirent et laissent le rivage à sec. Il résulte de là qu'une personne qui se trouverait sur le bord de la mer au moment du reflux ou de la marée montante, ce qui est la même chose, pourrait en un instant être engloutie par les eaux, si elle n'avait la précaution de se retirer à temps. Il y a près des côtes de l'île de Jersey, dans la Normandie, un fort construit sur un rocher au milieu des eaux; eh bien, il

arrive que lorsque la marée est tout à fait basse, on peut se rendre à ce château à pied sec.

— Oh! que cela est singulier, mon oncle; combien j'aimerais aller visiter ce château!

— Peut-être, un jour, t'y conduirai-je, ma chère enfant, dit l'oncle William; mais poursuivons. Nous continuâmes à avancer par une mer calme et sans nuage, mais comme nous allions entrer dans le bras de mer notre canot heurta contre un obstacle que nous n'avions pas remarqué et qui n'était autre chose qu'une énorme caisse provenant du vaisseau naufragé; elle se trouvait à moitié engagée dans des récifs, en sorte qu'on la voyait à peine surnager au-dessus des eaux.

— Voici une précieuse capture, nous dit le capitaine; je crois que cette caisse renferme des planches; tâchons de l'amarrer à notre canot, car son contenu pourra nous être fort utile.

Nous étions heureusement pourvus de deux paquets de grosses cordes et nous réussîmes à attacher la caisse à notre bateau; puis nous continuâmes notre route avec de grandes précautions, car l'espèce de radeau que nous traînions après nous, aurait pu facilement nous faire chavirer.

Quand nous arrivâmes au rivage, nous trouvâmes mon père, ma mère et Clémentine qui nous attendaient avec impatience, car le temps leur avait paru bien long depuis notre départ, et quoique la mer fût tout à fait calme, votre grand'mère avait été dans de continuelles alarmes à notre sujet. Clémentine me raconta qu'ils avaient passé la matinée à chercher des huîtres entre les rochers et qu'ils en avaient trouvé une grande quantité. Mon père nous aida à transporter jusqu'à la caverne ce que nous apportions, et il fut tout réjoui d'apprendre qu'une des caisses contenait des armes à feu, ce qui nous procurait la possibilité de faire la chasse pour pourvoir à notre nourriture et de nous défendre contre les animaux malfaisants.

Le capitaine ayant fait sauter la serrure de sa malle, en retira des vêtements complétement mouillés qu'il étala sur le sable du rivage pour les faire sécher, tandis que Clémentine et moi nous examinions avec curiosité un grand volume d'histoire naturelle, contenant un grand nombre de gravures coloriées, représentant les animaux et les végétaux que l'on trouve dans les îles de l'océan Pacifique. Ce livre que l'eau n'avait pu atteindre parce qu'il se trouvait au

milieu de la malle, était pour nous un véritable trésor, puisqu'à lui seul il formait toute notre bibliothèque, à l'exception du plus précieux de tous les livres, la Parole de Dieu, que mon père avait l'habitude de toujours porter sur lui.

Au fond de la malle du capitaine se trouvaient encore divers petits objets, qui devaient nous être très utiles; de plus, une longue-vue qui, comme toutes les lunettes marines, était excellente. Comme la nuit approchait, nous résolûmes d'attendre au lendemain pour en faire l'essai, et nous employâmes le temps qui nous restait encore à faire sauter le couvercle de la grande caisse que nous avions amenée à la suite de notre bateau. Elle contenait en effet des planches en assez grand nombre.

« Avec cela nous vous construirons une maison, Madame, » dit le capitaine à ma mère; mais celle-ci ne lui répondit d'abord que par un sourire mélancolique et en poussant un profond soupir. « Grâce à Dieu, dit-elle enfin, nous avons dans les cieux une cité permanente dont Jésus-Christ est l'architecte et le fondateur; ici-bas nous ne faisons que passer. « En disant ces mots elle dirigea ses regards du côté où reposait le corps de notre cher petit Paul; puis elle mit

son mouchoir sur ses yeux et pleura amèrement.

Nous étions au samedi soir et nous désirions tous que le lendemain fùt pour nous le jour de repos. Mes chers parents voulaient sanctifier ce premier dimanche passé sur une terre étrangère, par de nouvelles actions de grâces envers Celui qui nous avait sauvés d'une mort presque certaine; et comme le capitaine Stewart et M. Mac-Donald étaient des hommes pieux, mes parents étaient heureux de penser qu'ils pourraient célébrer tous ensemble le culte du dimanche.

Après avoir mis toutes choses en ordre, nous allâmes chercher le repos qui nous était si nécessaire, et ma mère nous donna le baiser du soir en se réjouissant à la pensée qu'il n'y aurait pour le lendemain aucune excursion lointaine à entreprendre.

Le dimanche matin, quand je m'éveillai, tout le monde dormait encore autour de moi; je sortis doucement de la caverne pour jouir de la beauté de ces premières heures de la matinée. Une rosée abondante avait rafraîchi toute la végétation; elle s'était arrêtée en gouttes légères sur le riche feuillage des arbres gigantesques de la forêt que je voyais à quelque dis-

tance. Le sable du rivage, humide encore, reluisait de mille feux aux premiers rayons du soleil, et je foulais à mes pieds une quantité de jolis coquillages de toutes grandeurs et de toutes nuances que la marée avait laissés sur le bord de la mer. Jusqu'alors, mes chers amis, je n'avais jamais songé à admirer les beautés d'une matinée de printemps ou d'été ; mais ce dimanche-là, toutes choses me parurent avoir pris un nouvel aspect. Je me trouvais dans une contrée où règne un printemps perpétuel, j'étais heureux de vivre avec mes bons parents sur cette terre lointaine, quoiqu'elle nous parût déserte, et je commençais à penser sérieusement qu'il appartenait à Dieu seul de nous garder et de nous préserver de tout malheur dans cette contrée inconnue, où nous serions peut-être obligés de passer le reste de notre vie.

Comme je continuais à réfléchir ainsi, j'entendis la voix de ma mère qui m'appelait pour participer à notre frugal déjeuner. Mon père avait étendu sur le sable des feuilles de bananier; on avait tiré de l'un des barils un morceau de jambon, tandis que M. Mac-Donald était allé à la recherche des huîtres et que M. Stewart était occupé à cueillir des bananes. Quand tout fut

prêt et que nous eûmes remercié Dieu pour la nourriture qu'il nous accordait, nous prîmes notre repas tout en causant sur la manière dont nous voulions employer notre journée. Le déjeuner terminé, mon père proposa de faire le culte; M. Stewart le commença par la prière, après quoi M. Mac-Donald lut le chapitre V de l'évangile selon saint Matthieu; puis nous entonnâmes tous un beau cantique pour rendre des actions de grâces à Dieu sur notre miraculeuse délivrance. Ce culte au bord de la mer, notre chant répété par les échos des rochers tandis que nous entendions le bruit des vagues qui venaient expirer doucement au pied des rochers de la côte; la pensée que nous étions les seuls êtres humains qui habitassent cette île, tout cela produisit un tel effet sur moi que le souvenir de cette matinée ne s'est jamais effacé de ma mémoire. Le culte terminé, nos amis se dirigèrent du côté de la forêt, pendant que nous allions en famille rendre une visite à la tombe de mon petit frère. Votre grand'mère s'assit un moment près de ce monticule de sable dont la vue lui rappelait une scène si douloureuse, puis elle pleura beaucoup. Clémentine et moi nous essayâmes de la consoler et dans le but de la

distraire un peu, mon père nous proposa de gravir une petite éminence que nous voyions à peu de distance. Comme nous devions toujours nous frayer un passage à travers les buissons et les hautes herbes, mon père me renvoya à la caverne pour prendre la hache et la longue-vue du capitaine.

Nous nous mîmes en marche accompagnés de Médor, qui sautait autour de nous tout en flairant de temps en temps le terrain. Il allait surtout à la chasse d'une espèce de lézards très communs dans ces contrées et qui sortaient en foule des fentes des rochers. Jusqu'alors nous n'avions point aperçu de serpents; au grand déplaisir de Clémentine, je formais des vœux ardents pour voir quelques-uns de ces monstres rampants dont nous avions de si belles images dans notre livre d'histoire naturelle; quant à mon père, il craignait toujours que nous ne vinssions à rencontrer quelqu'un de ces reptiles venimeux qui abondent dans les pays chauds; aussi marchait-il constamment le premier, nous frayant un passage au milieu des lianes et des branches. Une foule de jolis petits oiseaux aux plus brillantes couleurs s'enfuyaient à notre approche pour aller chercher une retraite un

peu plus loin et nous regarder avec curiosité.

— Avez-vous vu des oiseaux-mouches, mon oncle ? demanda Emilie.

— Sans doute, ma chère enfant ; ces charmants oiseaux, de la grosseur d'un bourdon, abondent dans plusieurs îles de l'Océanie ; ils ont ordinairement un long bec de la grosseur d'une aiguille ; leur poitrail est généralement blanc et leur plumage est quelquefois mélangé de bleu, de vert et de noir ; il y en a de plusieurs espèces qui toutes présentent à l'œil les nuances les plus variées.

Nous arrivâmes sans accident au sommet de la petite éminence que nous avions choisie pour terme de notre promenade ; de ce point élevé nous pûmes jouir à notre aise de la vue de cet immense Océan qui nous paraissait sans bornes. C'est surtout devant un tel tableau que l'on sent tout à la fois d'une part sa petitesse, son néant ; et de l'autre la puissance, la grandeur de Celui qui a tout créé.

Mon père désirait se faire une idée de la grandeur de l'île que nous habitions ; il prit la longue-vue et promena ses regards tout autour de lui. Le résultat de cet examen fut que cette île pouvait avoir environ un kilomètre et demi de tour.

Aucune autre terre ne se présenta à sa vue à part quelques îlots jetés çà et là au milieu de la mer; ils paraissaient formés par des rochers et des récifs de corail ; l'absence de végétation faisait supposer que le sol de ces îlots n'était composé que de sable.

A mon tour je pris la lunette; mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque, regardant très attentivement, je vis au loin plusieurs îles formant comme un jardin sur l'Océan. Ces îles me parurent renfermer des arbres d'une hauteur prodigieuse. Mon père, étonné de cette découverte, reprit la lunette; mais sa vue, beaucoup moins bonne que la mienne, ne lui permit pas même d'apercevoir ce que j'avais vu assez dictinctement. Ces îles étaient-elles habitées ou ne l'étaient-elles pas? C'était là un problème difficile ou plutôt impossible à résoudre, car avec un frêle bateau tel que le nôtre comment aller à la découverte d'une terre nouvelle habitée peut-être par des anthropophages?

— Sais-tu, Emilie, ce qu'on entend par des anthropophages?

— Oh! oui, mon oncle; ce sont des sauvages qui rôtissent des hommes et qui les mangent ensuite; oh! quelle horrible chose!

— Oui, mon enfant, répondit l'oncle William; si Dieu dans sa grande bonté ne nous avait pas fait naître dans un pays civilisé où son Evangile est prêché, peut-être aurions-nous reçu le jour parmi ces peuples sauvages; peut-être même, au lieu de connaître notre Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ, serions-nous des anthropophages.

La pensée que nous avions peut-être pour voisins des anthropophages rendit mon père et ma mère fort tristes pendant un instant; quant à moi, j'aurais voulu partir dès le même jour pour aller au loin chercher des aventures. Je tuerai le premier cannibale qui s'approchera de moi, dis-je en brandissant la hache que je tenais à la main, et les autres prendront bientôt la fuite. En disant ces mots, je pris à la fois un air si martial et si menaçant, que Clémentine, effrayée, recula de quelques pas.

— Dieu nous garde d'une telle rencontre, dit mon père; calme-toi, William, ajouta-t-il, et réserve ton courage pour nous défendre contre les animaux féroces qui pourraient venir nous faire la guerre; pour ma part, je ne crois pas que ces îles soient habitées, car assurément si elles l'étaient, nous aurions trouvé ici quelque trace du séjour des sauvages. Dans tous les cas,

remettons-nous entre les mains de Celui qui compte les cheveux de nos têtes; il ne nous arrivera rien sans sa permission.

Nous retournâmes sur nos pas pour descendre la colline, et nous allions arriver sur la lisière de la forêt, lorsqu'en passant sous des arbres très hauts et très touffus, Clémentine fut tout à coup frappée par une énorme noix de coco qui roula à nos pieds. Nous poussâmes tous un cri de surprise et d'effroi en pensant que cette noix, tombée sur la tête de l'un de nous, eût pu l'assommer. Je levai les yeux, et quel ne fut pas mon étonnement en voyant un petit singe assis sur une des branches du cocotier, nous regardant malicieusement et nous faisant d'horribles grimaces.

A cette vue, je jetai promptement mon habit à terre et je me mis à grimper avec agilité le long du tronc de l'arbre, dans le but de châtier ce méchant animal. J'allais le saisir, lorsqu'il m'appliqua un si vigoureux soufflet que je faillis tomber de l'arbre, puis il s'élança rapidement sur la plus haute branche du cocotier, tout en continuant à me narguer par une sorte de rire qui m'exaspérait. Mon père me criait en vain de descendre; j'aurais voulu poursuivre ce singe

pour le châtier de son insolence, mais quoique très habile dans l'art de grimper sur les arbres, j'avais trouvé mon maître ; de plus, je ne pouvais sans danger m'aventurer plus haut, car alors j'aurais fort bien pu recevoir sur la tête une grêle de noix de coco, ce qui m'aurait infailliblement fait descendre beaucoup plus vite que je n'étais monté. Après un instant d'hésitation, je me cramponnai de nouveau au tronc noueux du cocotier et je me laissai glisser à terre où j'arrivai sans accident. Mon père avait fendu la noix de coco avec sa hache; elle renfermait un liquide blanchâtre, semblable à du lait d'amande et d'un goût exquis.

A peine nous étions-nous éloignés de quelques pas qu'une grande quantité de noix de coco tombèrent à terre ; mais mon père m'empêcha d'aller les ramasser, craignant que le malicieux singe ne cherchât à se venger en m'en jetant de nouvelles à la tête. Nous résolûmes donc d'attendre au lendemain pour emporter les précieuses noix dans notre habitation, et nous nous dirigeâmes du côté du rivage, car Clémentine souffrant beaucoup du coup qu'elle avait reçu, ma mère voulait appliquer sur l'endroit contusionné quelques compresses d'eau salée.

Comme je me retournais de temps en temps pour voir si le singe était encore sur le cocotier :

— William, me dit mon père, quel était ton dessein en grimpant sur cet arbre?

— Mais, papa, répondis-je, je voulais punir ce vilain singe du mal qu'il a fait à ma sœur.

— Et penses-tu, mon fils, que tu l'eusses corrigé?

Je me mis à rire.

— Non, sans doute, répondis-je; mais enfin, papa, j'aurais été satisfait d'avoir pu rendre au singe le mal qu'il a fait à Clémentine.

— Tu voulais donc exercer ta vengeance sur cet animal? Puisque l'Evangile nous défend de nous venger sur des êtres qui possèdent la raison, qui nous ont fait du mal le sachant et le voulant, penses-tu qu'il soit raisonnable d'exercer notre vengeance sur des animaux destitués de raison et dont on ne peut changer la nature? Par ton acte irréfléchi tu nous exposais infailliblement à la colère du singe, qui aurait pu, de concert avec ses compagnons, car il est probable qu'il n'est pas seul ici, faire voler sur nos têtes une pluie de noix de coco.

— C'est vrai, papa, répondis-je en baissant la tête.

— Sois donc plus prudent à l'avenir, mon fils. La colère est toujours une chose mauvaise, même lorsqu'elle est exercée sur les animaux. On a vu des hommes emportés tuer ou maltraiter cruellement de pauvres bêtes qui ne pouvaient être responsables de leurs actes. Si un animal t'attaque, tu dois te défendre et même le tuer si cela est nécessaire, mais non pas t'exposer imprudemment et sans nécessité, pour satisfaire simplement un désir de vengeance. Me comprends-tu bien, William?

— J'y prendrai garde une autre fois, papa, répondis-je, et j'espère ne pas être aussi étourdi.

Tout en cheminant, nous étions arrivés sur le bord de la mer. Clémentine, après que ma mère lui eût mis une compresse, vint me trouver et nous nous amusâmes pendant longtemps à chercher des coquillages. Il y en avait un si grand nombre que nous ne savions auxquels arrêter notre choix, et je pensais alors avec une sorte de mépris à tous ces petits coquillages qui étaient autrefois sur la cheminée de notre salon, en Europe, et que nous regardions comme de vraies curiosités.

Pendant que mon père et ma mère s'étaient assis sur le sable à l'ombre d'un rocher, ma sœur et moi nous avions continué notre exploration sur le rivage en mettant dans nos poches tous les coquillages qui nous paraissaient jolis. Mais elles devinrent bientôt si lourdes que nous fûmes obligés de jeter une partie de leur contenu. Nous nous avancions vers un rocher pour découvrir quelque nouvelle curiosité, lorsque nous jetâmes en même temps un cri de surprise en voyant une énorme tortue couchée sur le sable. Bien qu'elle ne fît aucun mouvement, Clémentine eut cependant si peur qu'elle se cacha derrière moi en essayant de m'empêcher d'avancer.

— Que tu es donc simple, lui dis-je ; ne sais-tu pas que les tortues ne font de mal à personne? Tiens, continuai-je en avançant de quelques pas, celle-ci ressemble tout à fait à l'image que nous avons vue sur notre livre d'histoire naturelle.

— Allons chercher papa, dit Clémentine en se mettant à courir à toutes jambes, de crainte sans doute que la tortue ne la poursuivît ; tu as beau dire, William, je ne puis m'empêcher d'avoir peur.

Je la suivis en riant beaucoup de sa frayeur, tandis que, tout essoufflée, elle avait peine à raconter à nos parents la découverte que nous venions de faire.

— Maman, venez, je vous en prie, venez voir cette énorme tortue, dit Clémentine en tirant votre grand'mère par la main ; mais n'approchez pas trop, car elle pourrait vous faire du mal.

Aussi fut-elle toute confuse, lorsque mon père dit, après avoir examiné cette tortue si dangereuse :

— Elle est tout à fait inoffensive, car elle est morte; ce sont les vagues qui l'auront apportée ici.

Nous essayâmes de retourner l'animal, qui pouvait avoir environ un mètre et demi de long; sa carapace était de couleur verdâtre, et ses pieds élargis en forme de nageoires. Mon père fit approcher ma sœur pour lui faire examiner de près ce singulier reptile.

— C'est bien là une tortue de mer, nous dit-il ; ces tortues-là vivent en troupes dans les eaux, et elles ne s'approchent guère du rivage que pour déposer leurs œufs dans le sable, où la chaleur du soleil les fait éclore. Au bout de trois semaines, si les œufs n'ont pas été découverts et dévorés par les oiseaux de mer, qui en sont

très friands, il en sort de petites tortues qui courent se jeter à la mer, poussées par l'instinct de leur race.

— Oh! que ce doit être joli, papa, dit Clémentine, de voir ces petites tortues se précipiter dans les eaux! Mon oncle, le peigne de maman est-il fait avec l'écaille de tortue de mer.

— Oui, ma fille; mais non avec l'écaille de cette espèce-ci. C'est la tortue nommée caret, qu'on trouve surtout dans les mers de l'Inde, qui produit la plus belle écaille. Il y a aussi des tortues d'eau douce, qu'on reconnaît à la forme bombée de leur carapace, sous laquelle elles peuvent retirer complétement leurs pattes, leur tête, et même leur queue.

— La chair des tortues est-elle bonne à manger? demanda ma sœur.

— Oui, en général; particulièrement celle des tortues d'eau douce.

— Ne pourrions-nous pas essayer de rôtir celle-ci? dis-je.

— Non, parce que la tortue n'étant plus vivante, sa chair serait vite corrompue. Toutefois, ajouta mon père, je veux essayer de la dépecer demain pour séparer le corps de la carapace.

Clémentine poussa un profond soupir.

— A quoi penses-tu, ma fille? lui dit ma mère.

— Je pensais, maman, que si nous avions encore notre cher petit Paul, cette carapace pourrait lui servir de berceau. Je me rappelle que papa nous a raconté qu'on voit encore à Pau une grande écaille de tortue dans laquelle couchait le roi Henri IV, quand il n'était qu'un très petit garçon.

— C'est vrai; j'avais eu la même pensée, dit ma mère avec tristesse.

Le moment était venu de songer à notre dîner, et nous retournâmes à la caverne, où nous trouvâmes nos amis qui nous attendaient depuis un moment. Ils nous parlèrent de leur promenade de la matinée ; l'île leur paraissait fertile et bien pourvue d'eau douce ; mais ils croyaient que le centre était occupé par une forêt presque impénétrable, et ils manifestèrent le désir d'entreprendre une excursion dans l'intérieur pour mieux connaître l'étendue de l'île et ses productions. Ce projet parut beaucoup effrayer ma mère, qui redoutait toujours la rencontre des sauvages ou celle d'animaux féroces. Néanmoins, elle fut un peu tranquillisée, lorsque mon père

lui eut assuré que, pour quelques semaines au moins, il ne voulait pas la quitter.

Nous passâmes le reste de la journée, ma sœur et moi, à apprendre par cœur quelques versets de la Bible, que nous récitâmes à notre père. Le moment de prendre du repos arriva rapidement, et après notre culte du soir, nous nous couchâmes tous en formant le projet de nous lever le lendemain de grand matin, afin de choisir un lieu convenable pour la construction de notre petite maison, et de nous mettre immédiatement à l'ouvrage.

Ici M. Desnoyers s'arrêta, car il était plus de neuf heures, et la servante venait chercher Emilie pour la mettre au lit. Après avoir souhaité le bonsoir à leurs parents, les enfants montèrent dans leurs chambres, non sans souhaiter d'être transportés, quelque jour, dans une île déserte, comme de nouveaux Robinsons.

V

Découvertes utiles et excursion dans l'île.

A peine les premiers rayons de l'aurore illuminaient-ils l'horizon, que déjà nous étions tous debout, très bien disposés au travail de la journée. Après avoir fait le culte du matin et pris notre frugal déjeuner, ces messieurs, mon père et moi, nous allâmes chercher, aussi près que possible du rivage, un endroit favorable à la construction de notre baraque, car nous ne pouvions songer à habiter plus longtemps la caverne, à cause de l'humidité qui y régnait. La santé de ma mère en était déjà altérée, et elle souffrait parfois de violentes douleurs de tête.

Nous ne trouvâmes pas d'endroit plus favorable pour notre construction que près du bosquet de bananiers, non loin du ruissaau, dont le voisinage devait être très utile à ma mère, pour y laver notre linge. Tandis que le capitaine

et le lieutenant étaient occupés à couper de jeunes arbustes pour en faire des pieux, que nous voulions ficher en terre, mon père et moi nous nous occupâmes à transporter les planches à la place que nous avions choisie. Après que les pieux eurent été placés, nous travaillâmes tous avec ardeur à joindre les planches les unes aux autres, au moyen de gros clous, dont nous avions fort heureusement une ample provision; nous eûmes le grand plaisir, au bout de quelques heures, de voir avancer notre log-house, que nous voulions diviser en deux compartiments.

— Qu'est-ce qu'un log-house, mon oncle? demanda Eugène.

— Les émigrants qui passent de l'Europe dans l'Amérique du Nord, répondit l'oncle William, ou même les Américains, se construisent au milieu des vastes prairies de l'Ouest des maisons formées de troncs d'arbres, placés les uns à côté des autres; c'est là ce qu'on appelle des log-houses. Ces habitations, il faut l'avouer, sont souvent fort peu confortables; mais elles sont fort utiles aux fermiers américains, qui ne s'arrêtent en général ni à la beauté ni à la commodité d'une habitation, lorsqu'ils veulent aller

constamment en avant pour défricher les terres. Mais notre log-house, comme je vous l'ai dit, était construit avec des planches, et non avec des troncs d'arbres ; en outre, il devait être recouvert simplement de feuilles de bananiers.

— Et pourquoi cela, mon oncle? demanda Eugène.

— A cause de la grande chaleur du pays. Si nous eussions recouvert notre hutte avec des planches, la chaleur s'y serait tellement concentrée pendant la journée, qu'il nous aurait été impossible d'y passer la nuit sans être gravement incommodés, étouffés peut-être.

Nous voulions diviser notre cabane en deux compartiments, dont l'un pour nos amis Stewart et Mac-Donald, et le second pour mes parents, ma sœur, et moi. Comme nous étions tous quatre à l'ouvrage, la construction de notre hutte avançait rapidement, et le soir nous pûmes aller prendre du repos, dans la douce espérance d'être installés, le lendemain, dans notre nouvelle habitation. Nous fîmes une ample provision des énormes feuilles, qui formaient comme un berceau au-dessus de nos têtes; notre toiture fut bientôt achevée, à la grande joie de Clémentine, qui voulut qu'en souvenir de notre

patrie, on y plaçât un bouquet de belles fleurs rouges qu'elle avait cueillies au bord du ruisseau. Ce fut un véritable jour de fête pour nous tous.

Nous tapissâmes soigneusement notre cabane avec la plus belle mousse que nous pûmes trouver ; cette mousse était sèche et odorante, en sorte que notre bonne mère pouvait s'y reposer sans avoir aucune crainte de l'humidité. Elle aussi avait beaucoup travaillé, pendant toute la journée ; car elle avait dû laver notre linge au ruisseau, et cette opération n'était pas facile, n'ayant pas un seul morceau de savon à sa disposition. Chaque pièce lavée, Clémentine l'étendait sur l'herbe, et le soir nous eûmes le plaisir d'avoir du linge propre.

J'avais travaillé avec tant d'ardeur, et si peu de précaution peut-être, que mon pantalon surtout s'en était ressenti ; en sorte que le soir, mes deux genoux étant à découvert, ma mère, pour le raccommoder, dut prendre deux morceaux d'étoffe rouge, les seuls qu'elle eut en sa possession. Cela nous fit beaucoup rire ; je pensais à mes anciens camarades de collége et aux quolibets qu'ils auraient sans doute lancés contre moi s'ils m'avaient vu dans un pareil équipement.

Nous résolûmes de laisser nos provisions dans la caverne, parce que là elles pouvaient se conserver plus facilement que dans la cabane. Nos travaux terminés, nous allâmes chercher les noix de coco que la veille le singe nous avait jetées, et nous en fîmes un délicieux souper. Le lait de coco me rappela le sirop d'orgeat dont j'étais si friand en Europe. Les noix, ouvertes avec soin et vidées, devenaient pour nous de précieux ustensiles pour transporter de l'eau et pour mille autres usages. Jusqu'alors nous n'avions qu'à remercier Dieu pour l'abondance de nourriture qu'il nous avait envoyée; néanmoins nous éprouvions tous une très grande privation de ne point avoir de pain : que n'aurais-je pas donné alors pour posséder toutes les croûtes de pain que j'avais laissées autrefois sous les bancs du collége; maintenant elles m'auraient paru un vrai régal, tant il est vrai que nous avons besoin d'être privés d'un objet pour en apprécier toute la valeur. — Oh! si nous avions du pain, disait Clémentine, je ne demanderais plus à ma mère ni confitures, ni chocolat.

— En tout cas, répondit celle-ci en souriant, nous n'avons ici ni confitures ni chocolat, et si tu m'en demandais, je t'assure que tu perdrais

ton temps; je suis de ton avis, et j'avoue qu'un morceau de pain, même de pain noir, me ferait le plus grand plaisir.

— Prenons garde de faire ce que firent les Israélites dans le désert, ajouta mon père; jusqu'ici le Seigneur nous a fourni abondamment de sa manne; ne convoitons pas ce que nous ne pouvons obtenir; peut-être un jour.....

— Nous verrons aborder un vaisseau dans cette île, dis-je avec vivacité, et nous pourrons retourner en Europe; oh! quelle joie! Mais, papa, nous avons oublié ici une chose essentielle. Nous devons mettre un signal sur le rivage afin que le premier navire qui abordera sur ces côtes, sache qu'il y a ici des êtres humains.

— Ton idée n'est pas mauvaise, William, mais avec quoi faire ce drapeau?

— C'est très facile, papa; le capitaine nous donnera la moitié d'une de ses chemises à laquelle maman coudra le morceau d'étoffe rouge qui lui reste. Voulez-vous que nous nous occupions de cela demain, papa?

— Volontiers, mon fils.

Pendant toute la nuit je ne rêvai que drapeaux, et à peine étais-je éveillé que je priai ma

mère de se mettre de suite à confectionner le nôtre, car il me tardait de le voir briller dans les airs. Le drapeau terminé, nous choisîmes un endroit élevé qui dominait un des rochers de la côte pour le placer au haut d'une perche que nous avions faite au moyen d'un arbuste. Ensuite je demandai à mon père la permission de prendre le canot pour aller, avec M. Mac-Donald, juger de l'effet que produisait mon drapeau vu de la mer, à une certaine distance de la côte. La permission accordée, nous sautâmes dans le bateau et nous nous éloignâmes promptement du rivage. Une fois en pleine mer, nous eûmes la grande joie de voir notre étendard flotter dans les airs; nous fûmes même convaincus que si quelque vaisseau venait dans ces parages, il apercevrait notre signal et nous serions assurément délivrés.

A peine débarqués sur le rivage, nous vîmes mon père et M. Stewart qui s'occupaient à débarrasser notre tortue de sa carapace; ils eurent beaucoup de peine à en arracher toute la chair, qui exhalait déjà une forte odeur de corruption. Nous nous empressâmes de la jeter à la mer; puis, après avoir soigneusement lavé la carapace, nous la mîmes sécher au grand soleil; par

ce moyen nous avions tout lieu de croire qu'il n'y resterait aucune mauvaise odeur.

Nous allions retourner à la cabane, lorsque tout à coup nous vîmes Clémentine qui, tout essoufflée, accourait à notre rencontre, tout en nous faisant des signes avec son chapeau de paille qu'elle tenait à la main.

—Papa, papa, venez donc, s'écriait-elle, j'ai quelque chose de très curieux à vous montrer; venez vite, vite, vite! William, va appeler maman; elle est au bord du ruisseau occupée à préparer le dîner.

Pendant ce temps, Clémentine conduisait mon père du côté d'une espèce de fourré très épais entouré d'un gazon frais et vert, où il vit, à sa grande surprise, une laie mangeant tranquillement avec cinq petits cochons qui sautillaient autour d'elle. Cette découverte était assurément la plus précieuse que nous eussions faite depuis notre arrivée dans l'île; aussi chacun de nous salua-t-il les petits cochons et leur mère avec de vraies acclamations de joie; ma sœur surtout était dans de véritables transports, elle sautait et battait des mains en s'écriant :

— Papa, maman, nous aurons du jambon pour toute l'année.

Tandis que Clémentine donnait un libre essor à sa joie, mon père cherchait à découvrir ce que la laie cherchait avec son groin en fouillant au milieu du gazon, et il découvrit que c'était une espèce de racine ressemblant assez à la pomme de terre, mais beaucoup plus grande et de couleur noirâtre à l'extérieur, tandis que brisée, nous vîmes que l'intérieur était rougeâtre.

M. Stewart nous dit que c'étaient là des ignames, sorte de racines qui abondent dans les îles de l'océan Pacifique et qui sont très recherchées par les naturels. Mon père nous dit qu'en broyant fortement ces racines nous parviendrions peut-être à faire, comme les sauvages de ces contrées, une sorte de pain très sain et très nourrissant.

A ce mot de pain tous nos cœurs furent de nouveau remplis de joie, mais nous pensâmes que la première chose à faire était de construire à la hâte une palissade pour enfermer la laie et ses petits afin de les empêcher de s'échapper, ce que nous fîmes immédiatement.

Notre travail nous avait donné à tous un grand appétit; aussi fîmes-nous honneur au dîner, qui se passa très joyeusement, surtout pour ma sœur et pour moi. Quant à mes parents, ils ne pouvaient

oublier encore le cher enfant qui reposait sous le sable du rivage, et à chaque instant de la journée, ils pensaient à celui qu'ils avaient perdu d'une manière si terrible. Ma mère en particulier pouvait à peine se consoler de n'avoir sur elle aucune marque de deuil, si ce n'est un petit morceau de crêpe noir qu'on avait trouvé dans la malle du capitaine et qu'elle avait cousu sur le devant de son corsage. Une mère est un trésor d'amour; elle ne peut oublier l'enfant que Dieu lui a donné; aussi, mes chers enfants, prenez garde de ne jamais faire couler volontairement les larmes de celle qui vous a donné le jour, car si Dieu vous l'ôte, vous ne retrouverez jamais un cœur qui vaille le sien.

Avant de nous coucher, nous nous assîmes tous un moment au bord de la mer, pour jouir de la fraîcheur délicieuse que nous apportait la brise du soir, embaumée par l'odeur des plantes marines; et nous repassâmes dans notre esprit tous les bienfaits dont Dieu nous avait comblés pendant cette journée. Nous lui en rendîmes tous ensemble des actions de grâces, après quoi nous allâmes chercher le repos dont nous avions besoin.

Je fus réveillé le lendemain matin par le

chant de ma mère, qui répétait ce verset de cantique tout en préparant notre déjeuner :

> Seigneur sanctifie
> Nos jours, nos moments ;
> Fais que notre vie
> T'honore en tout temps.
> Puissions-nous sans cesse
> Marcher par la foi
> Et dans la détresse
> Regarder à toi.
> Heureux qui repose
> Sur ton bras puissant ;
> On a toute chose
> En te possédant.

Ma mère avait une fort belle voix, et ces paroles répétées par les échos des rochers allaient se perdre dans la forêt. Ses grands yeux noirs avaient une expression de tristesse et de résignation que je n'oublierai jamais, tandis que ses longues tresses noires comme l'ébène retombaient sur ses épaules. Bonne mère, continua l'oncle William, pourquoi t'ai-je perdue sitôt? Ah! mes chers amis, ajouta-t-il, je voudrais racheter maintenant au prix de mon sang les moments pénibles que je lui ai fait passer; mais il n'en est plus temps ; elle n'est plus là pour

m'accorder son pardon; je dois m'adresser à celui qui a lavé toutes nos fautes dans son sang précieux.

L'émotion pénible qu'éprouva dans cet instant l'oncle William l'empêcha pour un moment de continuer.

— Voici le portrait de cette excellente mère, dit Madame Daumont en sortant du tiroir de la table à ouvrage une petite boîte contenant un médaillon monté en or. Ce portrait fut laissé par elle, avant son départ d'Europe, à sa meilleure amie. Elle avait alors à peine trente-deux ans, et sa figure noble et gracieuse était encore dans tout son éclat.

Les enfants regardèrent longtemps et attentivement le portrait de leur grand'mère, dont les yeux expressifs semblaient leur parler ; puis après avoir remis le médaillon dans la boîte, ils prièrent l'oncle William de continuer son récit.

— Accompagné de Médor, dit-il, je courus faire une visite à la laie et à ses petits, qui me parurent tous avoir passé une fort bonne nuit dans leur enclos ; Médor seul ne paraissait pas fort satisfait de leur voisinage, et quand il vit que j'allais leur chercher des ignames pour leur déjeuner, il se mit à aboyer de toutes ses forces en

sautant autour de la palissade d'un air vivement contrarié; je vis le moment où il allait se jeter sur la laie pour lui livrer combat. Aussi je me hâtai de le flatter de la main et de le caresser pour l'éloigner de l'enclos; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que j'y parvins et qu'il consentit à retourner avec moi à la cabane.

Nous avions résolu d'essayer ce jour-là de faire des gâteaux d'ignames et nous nous mîmes tous ensemble à l'œuvre pour déterrer des racines en aussi grand nombre que possible. Cela fait, nous les coupâmes en petits morceaux que nous broyâmes à l'aide d'une grosse pierre; il en résulta une espèce de pâte à laquelle ma mère donna la forme de deux gâteaux plats.

Il ne s'agissait plus que de cuire ces gâteaux sous la cendre, ce qui n'était pas fort difficile, car au nombre des objets trouvés dans la malle du capitaine étaient un briquet et un gros morceau d'amadou. Nous n'eûmes pas de peine à trouver une assez grande quantité de bois pour allumer un bon feu, qui brilla bientôt près de la cabane; ma mère et Clémentine se chargèrent de surveiller la cuisson des gâteaux, tandis que nous allions nous occuper ailleurs.

Votre grand'mère avait mêlé à la pâte d'ig-

names un peu de sel marin qu'on trouvait en quantité dans le creux des rochers, en sorte que notre pain ne devait point manquer de goût. Lorsque le premier des gâteaux fut retiré du feu il avait une apparence assez appétissante; mais ma mère étant allée chercher quelque chose dans la cabane, ma sœur laissa brûler le second. Ce fut avec un véritable triomphe que nous goûtâmes notre nouveau pain qui n'était pas mauvais, bien qu'une quantité de cendres y fût mêlée. Aussi le capitaine Stewart nous engagea-t-il à chercher des pierres plates pour en faire une espèce de foyer sur lequel, lorsqu'il serait suffisamment chauffé, nous poserions nos gâteaux; d'autres pierres également chaudes seraient arrangées sur les galettes, et de cette manière nous arriverions probablement à obtenir du pain convenablement cuit.

Le capitaine, dans un voyage qu'il avait fait aux îles des Amis avait vu les sauvages procéder de cette manière et obtenir un pain excellent.

— Maintenant que nous avons réussi, nous dit-il, rien ne sera plus facile que de nous former une provision d'ignames qui durera aussi longtemps que nous resterons ici, car je sais qu'on les cultive absolument comme les pommes

de terre. Il suffit d'en mettre un morceau en terre pour que ce seul petit morceau, s'il contient un œil, nous en produise beaucoup. Au reste, en les cultivant avec soin nous obtiendrons des résultats magnifiques, car je me souviens d'avoir vu de ces tubercules qui pesaient 20 kilogrammes chacun.

La petite provision de fil que ma mère avait dans son nécessaire tirait à sa fin, et, depuis deux jours, ces messieurs cherchaient dans leur esprit de quelle manière ils pourraient le remplacer, car le fil était devenu pour nous d'une nécessité indispensable; les basques de l'habit de M. Mac-Donald avaient été presque emportées, et M. Stewart avait un énorme trou au coude droit de sa redingote; c'était mon père qui avait conservé ses vêtements dans le meilleur état.

Il me vint tout à coup une idée que je communiquai à ces messieurs. J'avais remarqué que les petits palmiers que nous avions abattus avaient de grands filaments de couleur blanchâtre et que ces filaments étaient très difficiles à casser. Je courus donc en toute hâte au bosquet de palmiers; j'en choisis un très petit et je l'abattis à coups de hache; je l'apportai triompha-

lement à mon père pour qu'il l'examinât. Nous parvînmes en effet à en détacher un grand nombre de filaments, que ma mère essaya de faire entrer dans le trou de quelques grosses aiguilles et à notre grande joie, notre essai réussit parfaitement.

Votre grand'mère se mit aussitôt en devoir de raccommoder les habits troués, tandis que nous allions chercher une provision de bois pour le lendemain.

Nous avions aussi une très grande envie de tuer quelques oiseaux blancs dont nous apercevions chaque jour des nuées passer au-dessus de nos têtes et que le capitaine croyait bons à manger. Ces oiseaux ressemblaient un peu aux grèbes qu'on trouve en Europe; leur plumage était blanc et soyeux et ils s'abattaient en troupes nombreuses sur les pointes élancées des rochers de corail qui bordaient le rivage. Je brûlais d'envie de faire l'essai de nos armes à feu, et j'obtins de mon père la permission d'essayer de tirer un de ces oiseaux, aussitôt que nous les verrions s'abattre sur les rochers. Je n'attendis pas longtemps, et je pus présenter trois oiseaux à ma mère pour notre dîner du lendemain.

Nos amis nous avaient annoncé le matin qu'ils désiraient commencer ce jour-là une excursion dans l'intérieur de l'île, dans le but de s'assurer principalement si elle était réellement déserte et si le nord n'était point peut-être habité par quelque tribu sauvage. Ils proposèrent à mon père de me prendre avec eux, ce que j'aurais fort désiré; mais il ne voulut pas donner ce nouveau sujet d'inquiétude à ma mère, qui était devenue fort craintive et qui redoutait sans cesse de nouveaux dangers pour ceux qu'elle aimait. Ces messieurs nous promirent de ne rester que cinq ou six jours dans leur excursion et d'agir avec la plus grande prudence en cas de rencontre avec les insulaires. Au reste, lors de leurs précédents voyages, ils avaient appris à connaître les habitudes et le caractère des sauvages de l'océan Pacifique.

M. Stewart pensait que l'île que nous habitions devait faire partie d'un petit archipel non loin des Nouvelles-Hébrides, qui sont entourées de récifs formidables et habitées par des anthropophages. Mon père avait soigneusement caché ceci à ma mère, dans la crainte de l'effrayer davantage, et, de plus, il m'avait formellement défendu de lui en parler.

Quant à moi, je me rappelais les histoires terribles que j'avais entendu raconter autrefois sur ces peuples, et ma jeune imagination me représentait, en tableaux vivants, les sacrifices humains et les scènes de carnage dont j'avais lu la description. Je me promettais de défendre ma mère et ma sœur jusqu'à la dernière goutte de mon sang et de n'abandonner ma vie à ces terribles cannibales qu'à la dernière extrémité. Je voyais déjà leurs regards féroces et sauvages s'arrêter sur moi comme sur une proie facile à conquérir; mais je luttais avec eux, je les terrassais et je les voyais fuir à toutes jambes dans l'épaisseur des forêts. Quand je revins auprès de ma mère j'avais l'air si menaçant, qu'elle me demanda avec inquiétude ce que j'avais; mais ne voulant point lui communiquer mes craintes, je me mis à rire pour la rassurer.

Après avoir pris une petite provision de poudre et de balles, deux fusils chargés, une hache, un petit sac contenant quelques vêtements et un peu de viande salée, MM. Stewart et Mac-Donald nous quittèrent vers midi pour commencer leur voyage. Nous les accompagnâmes pendant un quart d'heure en longeant toujours le bord du ruisseau, puis nous revînmes à la

cabane, nous livrer à nos diverses occupations.

Le reste de la journée fut employé à la fabrication de plusieurs gâteaux d'ignames; nous fîmes rôtir aussi deux oiseaux de mer que mon père avait tués dans la matinée. Ma mère, après les avoir préparés, les enfila dans un bâton dont nous fîmes reposer les deux extrémités sur des pieux; je faisais tourner continuellement ce bâton, tandis que ma mère alimentait le feu qui était au-dessous et que Clémentine arrosait nos volailles avec de l'eau de mer. Grâce à tous nos soins réunis, nous eûmes un excellent rôti pour notre souper.

Six jours se passèrent employés à nos occupations diverses sans que le temps nous parût trop long. C'était moi qui, chaque matin, étais chargé de soigner nos porcs et d'aller leur chercher des ignames ainsi que diverses autres espèces de fruits et de racines dont ils se montraient très friands; nous n'osions pas les laisser en liberté, de crainte qu'ils ne nous échappassent. Pendant que ma mère et ma sœur étaient occupées à blanchir et à raccommoder notre linge, mon père faisait la chasse aux oiseaux de mer, ou bien il allait chercher des écrevisses et

des huîtres que la marée montante avait laissées sur les rochers.

Le soir du septième jour nous commençâmes à nous inquiéter de ne point voir revenir nos amis ; cependant mon père ne s'alarma pas trop de ce retard, supposant qu'ils avaient eu sans doute quelque motif de prolonger leur excursion. Néanmoins le huitième, le neuvième et le dixième jour se passèrent également dans l'attente, et quand, le douzième jour, nous allâmes nous coucher sans avoir vu revenir nos compagnons, mon père commença à s'alarmer sérieusement et dit à ma mère que si le lendemain ils ne revenaient pas, il partirait le jour suivant avec moi pour aller les chercher dans l'intérieur de l'île.

Votre grand'mère, mes chers amis, fut vivement alarmée en entendant mon père lui faire part de cette résolution; elle comprenait en même temps qu'il était de notre devoir de faire quelques tentatives pour retrouver nos amis. Dans notre culte du soir, mon père pria plus spécialement que de coutume pour ses compagnons d'infortune et nous nous couchâmes tranquillisés et consolés par la prière. Vous savez, mes chers enfants, continua l'oncle William,

que c'est la prière seule qui peut nous soutenir au milieu des épreuves de la vie; n'oubliez donc jamais d'invoquer le Seigneur dans quelque position que vous soyez, et rappelez-vous que « la « prière du juste faite avec ferveur a une grande « efficace » (Jacques V, 16). — Il est vrai qu'à l'égard des choses temporelles, Dieu ne nous accorde pas toujours ce que nous lui demandons, parce qu'il sait mieux que nous ce qui nous est bon; mais il nous donne la force nécessaire pour supporter les afflictions qu'il nous envoie et il les fait tourner à notre plus grand bien.

Nous étions couchés depuis deux heures à peine, lorsque tout à coup nous fûmes réveillés par de violents éclats de tonnerre qui se succédaient presque sans interruption. Nous nous levâmes promptement à la lueur des éclairs, tandis que Clémentine effrayée se serrait contre ma mère.

La fureur du vent était telle que nous entendions de toutes parts le craquement des arbres que l'ouragan brisait ou déracinait; les vagues de la mer venaient battre avec furie les rochers de la côte, qui, à chaque éclair, s'illuminaient soudainement et paraissaient comme d'immenses fantômes.

Mon père, craignant à chaque instant que notre toit de feuillage ne fût enlevé par la tempête, voulut que nous abandonnions la cabane pour nous rendre à la caverne, afin d'y passer le reste de la nuit. Pendant ce court trajet et tandis qu'une pluie torrentielle transperçait nos habits, nous crûmes plusieurs fois être enlevés par le vent ; mon père portait ma sœur dans ses bras, pendant que ma mère et moi nous le tenions par son habit pour le suivre à la lueur des éclairs.

A peine étions-nous arrivés à la caverne qu'un bruit soudain, et qui nous parut tout à fait différent de celui du tonnerre, vint nous faire tressaillir. Nous prêtâmes une oreille attentive... nous ne nous trompions pas... c'était bien le bruit du canon... sans doute des coups de canon de détresse de quelque vaisseau qui, dans quelques minutes peut-être allait être englouti!

Je ne puis vous dire, mes chers amis, ce que nous éprouvâmes en entendant ces coups de canon, qui nous rappelaient à la fois notre patrie et le danger que couraient des créatures semblables à nous. Que faire pour les malheureux qui étaient si près de nous? Nous ne pou-

vions aller à leur secours avec notre frêle embarcation qu'une seule vague aurait inévitablement engloutie. Non, jamais la fin de cette terrible nuit ne sortira de ma mémoire! En entendant de nouveau le bruit de ce canon de détresse, nous nous représentions ce malheureux équipage luttant à la fois contre les vents et les flots déchaînés, sans aucun espoir de salut! Etait-ce un navire américain, anglais ou français? Nous ne pouvions même avoir l'idée de sortir de la caverne, car la violence de l'ouragan avait encore tellement augmenté, que nous aurions été tués infailliblement ou entraînés dans la mer. Les trois heures que nous eûmes encore à passer avant la pointe du jour nous parurent trois siècles.

Les coups de canon avaient cessé et peu à peu l'ouragan s'était apaisé; le tonnerre ne se faisait plus entendre, et, au lever de l'aurore, toute la nature était rentrée dans le plus grand calme. C'est là ce qu'on remarque dans les pays tropicaux, c'est-à-dire ceux qui sont situés dans les parties les plus chaudes du globe. Aux tempêtes les plus terribles succède, presque immédiatement, le calme le plus complet, et la nature bouleversée semble reprendre instantanément sa tranquillité

première au milieu même des désastres que l'ouragan a causés.

Quand nous sortîmes de la caverne, le rivage présentait partout un véritable aspect de désolation ; il était jonché de troncs d'arbres, d'arbrisseaux, d'herbes, de fleurs et de fruits. Des poissons morts, des crabes en nombre infini, des coquillages couvraient le sable, tandis qu'on trouvait sur les pointes des rochers les cadavres de jolis petits oiseaux qui, fuyant leurs demeures habituelles et venant chercher un refuge sur les rochers, n'y avaient trouvé que la mort. Mon père courut à la cabane, dont la toiture avait été enlevée par la violence du vent. Nos porcs, fort heureusement, n'avaient pas succombé et nous les trouvâmes couchés tranquillement dans leur enclos, bien qu'une partie de la palissade eût été brisée.

Nous nous hâtâmes de nous rendre sur l'éminence d'où nous avions l'habitude de faire nos observations géographiques, afin de chercher à apercevoir les traces du navire qui, assurément, devait avoir touché les côtes de notre île pendant la nuit. Mais malgré notre longue-vue nous ne vîmes absolument rien, si ce n'est quelques débris flottants sur les vagues.

Nous ne pûmes distinguer si ces débris étaient des troncs d'arbres ou peut-être quelques pièces de bois provenant du navire naufragé. Qu'était devenu ce navire? Avait-il pu gagner le large ou bien était-il venu se briser contre les récifs? Alors quel avait été le sort des passagers et des hommes de l'équipage par cette sombre nuit, où le vent soufflait avec tant de violence qu'il avait déraciné même de grands arbres. Je ne pourrais vous exprimer, mes chers amis, combien tout ceci nous occupait et avec quel bonheur nous aurions accueilli le plus petit indice sur le sort de ce navire.

Nous étions encore occupés à regarder de tous côtés au moyen de notre lunette, lorsque les aboiements répétés de Médor vinrent nous tirer de nos réflexions. Il accourait vers nous en jappant, en sautant avec une sorte de frénésie; il me léchait les mains, puis il allait vers mon père, revenait vers moi en grognant, en agitant la queue et en tournant constamment la tête du côté de la mer. Mon père étonné me dit que nous devions essayer de le suivre, et aussitôt que Médor vit que nous nous dirigions du côté qu'il semblait nous indiquer, il partit en avant avec la rapidité d'une flèche, mais tou-

jours en ayant soin de se retourner de temps en temps pour s'assurer si nous étions bien derrière lui. Après avoir marché assez longtemps nous arrivâmes à une petite anse très abritée, située entre deux parois de rochers, qui formaient en cet endroit comme deux promontoires avancés dans la mer.

— Que vois-je ! s'écria tout à coup mon père.

Médor venait de s'arrêter; ses cris plaintifs avaient redoublé et il était penché sur un objet que je ne pouvais voir encore distinctement. Mon père m'avait devancé, et s'étant baissé il s'écria aussitôt : « William, William, un enfant! une petite fille attachée sur une planche; accours bien vite, je crois qu'elle n'est pas morte. » Je me précipitai vers lui. Oh! surprise! c'était bien une charmante petite fille que nous avions devant nous; elle était d'une pâleur livide et semblait morte. Son corps était lié par le milieu sur une grande planche, sa robe de soie bleue était collée sur ses membres, tandis que ses beaux cheveux blonds retombaient en longues mèches roides tout autour de sa tête.

Mon père, sans prononcer un seul mot, cherchait à lui faire rejeter l'eau qu'elle avait avalée, car son pouls battait encore, bien que les pulsa-

tions en fussent si rares et si faibles qu'il n'y eût que peu d'espoir de la sauver.

Cependant, à notre grande joie, elle donna bientôt quelques signes de vie et elle poussa un léger soupir; mon père lui souffla dans la bouche et dans les narines, et au bout de quelques instants elle ouvrit faiblement les yeux. Alors il m'ordonna d'aller chercher ma mère, pendant qu'il continuerait à donner les premiers secours à la petite naufragée; celle-ci pouvait avoir cinq ans à peine et paraissait d'une nature frêle et délicate. On pouvait supposer qu'elle avait été jetée sur le rivage par une forte lame sans avoir trop avalé d'eau, et cette circonstance jointe aux rayons vivifiants d'un beau soleil du matin, qui réchauffait ses membres engourdis, fut sans doute ce qui préserva cette pauvre petite créature d'une mort certaine.

Je courus, ou plutôt je volai jusqu'à la caverne, et là, tout essoufflé, je racontai à ma mère ce qui venait de se passer. Elle m'ordonna de rester avec Clémentine, tandis qu'elle s'empressait d'aller rejoindre mon père; mais son émotion était si grande qu'elle pouvait à peine marcher. Je dis alors à ma sœur que nous devions préparer un lit pour la petite inconnue, et il me

vint à l'idée de remplir notre grande carapace de tortue avec de la mousse que nous nous hâtâmes d'aller chercher près du ruisseau. Nous eûmes soin de la faire sécher au soleil, parce qu'elle était encore humide de la pluie de la nuit. Nous venions à peine de terminer notre travail, lorsque nous vîmes mon père qui s'avançait de notre côté, portant dans ses bras la petite naufragée.

— Elle vit, mes chers enfants, elle vit, nous cria ma mère d'aussi loin qu'elle nous aperçut, et en nous faisant signe avec son grand chapeau de paille.

Nous bondîmes de joie ; nous courûmes à leur rencontre pour examiner...

Dans ce moment l'impitoyable pendule sonna neuf heures, mais Eugène et Emilie étaient tellement préoccupés de l'histoire de la petite fille, qu'ils n'avaient nullement remarqué que l'heure du repos avait sonné. Madame Daumont fut obligée d'indiquer du doigt la pendule, et à ce signal les enfants poussèrent un profond soupir.

— Oh! que ce sera long, mon oncle, d'attendre jusqu'à jeudi pour savoir le nom de cette petite inconnue, dit Emilie. Ne voudriez-vous pas nous accorder une veillée de plus cette se-

maine, mon cher oncle? ajouta-t-elle d'un air caressant; nous serons si sages, si sages!

— Je le voudrais, dit l'oncle William; mais cela ne m'est pas possible. Dimanche prochain étant un jour de fête, je dois me préparer à prêcher deux fois dans la journée, et pour cela, mes petits amis, je dois étudier longtemps et sérieusement deux portions de la Parole de Dieu. A jeudi donc, continua-t-il en se levant; bonne nuit, mes chers enfants.

VI

La poule du père Nicolas.

On était arrivé aux derniers jours de l'année. La terre était durcie sous la couche de neige et de glace qui la recouvrait, tandis qu'un vent glacial, soufflant avec violence dans la forêt voisine du presbytère, en faisait sortir comme de sourds gémissements. Plus près des habitations on n'entendait que le croassement de quelques corbeaux qui allaient chercher un refuge sur les branches nues des hêtres, ou qui s'élevaient en troupes nombreuses vers le ciel grisâtre.

Toutes les portes des maisons du village étaient soigneusement fermées, et les vitres étaient ornées de mille dessins bizarres formés par l'action de la gelée.

Quelques poules grattaient et picotaient sur un tas de fumier récemment sorti d'une étable; on eût dit qu'elles étaient les seuls êtres vivants habitant ce village, si une troupe de petits gar-

çons ne fussent venus au sortir de l'école donner la preuve du contraire par leurs cris joyeux. Bientôt ils arrivèrent devant une grande mare située près de l'église et dont la surface présentait une masse ferme et solide; inutile de dire qu'en un clin d'œil les cartons, les livres et tout ce qui pouvait gêner ces enfants dans leurs mouvements fut déposé au bord de la mare, et qu'ils se mirent à glisser. Assurément, s'ils apportaient le même cœur au travail, leurs maîtres devaient être satisfaits de leurs progrès.

Ce jour-là, Eugène était sorti du collége une heure plus tôt que de coutume et il revenait gaiement au presbytère, son sac sur le dos, lorsqu'il rencontra deux jeunes garçons de sa connaissance, fils de M. Jaquemin, riche propriétaire des environs. Mais comme Charles et Emile Jaquemin étaient fort mal élevés, et que leur père ne s'occupait nullement de leur éducation, l'oncle William avait formellement défendu à Eugène de jouer ou même de s'arrêter pour causer avec eux. Jusqu'alors Eugène avait toujours obéi à cet ordre de son oncle, et, lorsqu'il rencontrait Charles et Emile, il se contentait de les saluer en continuant sa route. Ce jour-là, les deux jeunes garçons avaient chacun

une paire de patins tout neufs, dont un de leurs cousins leur avait fait présent, et qu'ils s'apprêtaient à essayer sur la grande mare.

— Allons, Eugène, dit l'aîné, tu vas venir patiner avec nous, n'est ce pas?

— Non, non, dit Eugène en continuant à marcher, mon oncle m'attend, et je dois faire mes devoirs avec lui pour demain.

— Bah! bah! dit Emile, ton oncle t'attend! est-il sorcier, ton oncle? saura-t-il que le maître nous a congédiés aujourd'hui une heure plus tôt que de coutume? Viens donc, nous te prêterons nos patins!

Eugène se sentit ébranlé; il n'avait patiné qu'une seule fois en sa vie; mais il savait que sa mère n'approuvait pas pour lui ce genre de divertissement, parce qu'elle trouvait encore Eugène trop jeune pour s'y livrer avec prudence. En outre, l'ordre de l'oncle William était formel et il était présent à la mémoire d'Eugène : il fallait continuer sa route.

— Allons, nigaud, ne viendras-tu pas! dit Charles en tirant Eugène par son habit. As-tu peur de M. le pasteur? Il fait de beaux sermons, ton oncle; aussi mon père s'en moque joliment, je t'en réponds! Quand il le contrefait,

c'est un plaisir de voir ça! Mes chers frères, continua Charles d'un ton emphatique et en étendant les bras, mes chers frères, et il se mit à rire d'une manière bruyante et moqueuse. Ne ferais-je pas, moi aussi, un bon pasteur? ajouta le petit polisson en regardant Eugène, qui ne put, à son tour, s'empêcher de rire.

— A quoi servent ces bêtises? dit Emile; Eugène doit venir avec nous et voilà tout.

Eugène se sentait mal à l'aise; sa conscience lui criait tout haut qu'il était en mauvaise compagnie, qu'il devait doubler le pas et se rendre de suite au presbytère; mais, malheureusement, il n'écouta pas la voix de sa conscience et il se laissa entraîner jusqu'à l'endroit où les polissons du village étaient occupés à patiner. Quand on a fait le premier pas dans une mauvaise voie, il est rare qu'on ne fasse pas le second; c'est ce qui arriva à Eugène. Les autres garçons restèrent sur la mare jusqu'au moment où le jour commença à baisser, et Eugène resta en leur compagnie jusqu'à ce moment!

Alors il songea qu'il était temps de retourner chez lui. Mais il était mécontent de lui-même, parce qu'une mauvaise conscience nous rend toujours malheureux, et au lieu de prendre son

pas ordinaire, qui était vif et alerte, il avait pris cette allure lente et ennuyée qui dénotait au premier coup d'œil son malaise intérieur. Charles et Emile le suivaient en se moquant de lui et en sifflant. Les enfants arrivèrent ainsi près d'une ferme d'assez belle apparence et dont la porte d'entrée, très basse et à claire-voie, était soigneusement close. Dans la cour, un coq à l'air fier et hautain et une belle poule blanche picotaient paisiblement près de l'étable en attendant le signal de la retraite, signal que la maîtresse du logis ne manquait pas de donner chaque soir à ses volatiles.

— Tiens, veux-tu parier, dit Charles Jaquemin en ramassant une pierre, que je vais faire sauter ce vieux coq coriace, qui n'aura plus l'air si fier?

Et il lança un caillou contre la pauvre bête; mais, heureusement, l'animal effrayé eut le temps de s'enfuir, et il en fut quitte pour la peur. Eugène se mit à rire.

— Ton coup a manqué, dit-il; je te croyais plus adroit que cela, Charles.

— Adroit! adroit! s'écria Charles avec dépit; je voudrais bien savoir si tu pourrais atteindre là-bas cette poulette blanche, qui picote avec

tant d'activité; voyons, si tu seras plus habile que moi?

Eugène, irrité du défi, s'empressa de ramasser un caillou et le lança avec tant de force et d'adresse, que la pauvre bête tomba pour ne plus se relever. Elle avait une patte cassée.

Au même instant, la porte de la ferme s'ouvrit avec bruit et un vieux paysan, coiffé d'un bonnet de laine, s'élança du côté des petits garçons; mais les fils de M. Jaquemin avaient pris la fuite avec tant de rapidité, qu'ils avaient réussi à se cacher derrière une grande meule de foin que protégeait un vaste hangar. Eugène, embarrassé par son sac, n'ayant pu courir aussi vite que ses compagnons, avait été atteint par le vieux paysan, qui lui tira rudement les oreilles, en accompagnant cette correction d'un soufflet si bien appliqué que le sang lui jaillit à l'instant par le nez; mais Eugène, d'abord étourdi par ce qui venait de se passer, donna ensuite si bien de ses deux poings, qu'il réussit à s'échapper des mains du père Nicolas (c'était le nom du vieux paysan), et se mit à courir à toutes jambes, en laissant son sac d'écolier sur le champ de bataille.

Eugène était tellement bouleversé de tout ce

qui venait de lui arriver, qu'il n'avait plus d'autre idée que de se rendre le plus promptement possible et sans être aperçu jusqu'à sa petite chambre, située au second étage du presbytère. Mais, comme il montait l'escalier, tout essoufflé et le visage barbouillé de sang, il se trouva en face de son oncle, qui sortait de son cabinet d'étude, une lampe à la main.

— Qu'est-ce que cela? s'écria M. Desnoyers alarmé, te serait-il arrivé quelque accident, mon enfant?

Eugène était hors d'état de répondre, tant la honte lui coupait la voix et faisait violemment battre son cœur.

— Il y a quelque mystère de mauvais augure là-dessous, dit l'oncle William en le poussant vers sa chambre. Eugène, dis-moi la vérité... toute la vérité, ajouta-t-il d'un ton presque sévère; pourquoi n'es-tu pas revenu du collége à l'heure ordinaire ?

Eugène voulut parler, mais les sanglots étouffèrent sa voix ; enfin, à ses phrases entrecoupées, M. Desnoyers comprit ce qui s'était passé, et il fut vivement affligé de la conduite de son neveu.

— Eugène, lui dit-il, tu vois maintenant les

conséquences de ta désobéissance ; tu t'es assis au banc des moqueurs et des méchants, comme dit la Parole de Dieu, et tu t'es laissé entraîner au mal. Tu as commencé par être désobéissant, ensuite tu es devenu méchant et cruel. Je ne t'en dirai pas davantage pour ce soir, car tu es déjà suffisamment puni ; mais dès demain je t'accompagnerai chez le père Nicolas, auquel tu feras des excuses en lui payant, avec tes économies, le prix de la poule, car il est probable que la pauvre bête aura succombé aux suites de sa blessure.

— Oh! mon oncle, mon cher oncle, épargnez-moi cette humiliation, dit Eugène en sanglotant, je vous promets que je ne le ferai plus ; non, je ne le ferai plus, je vous assure.

— Tu dois supporter les conséquences de ta faute, mon enfant, dit tranquillement l'oncle William; nous devons rougir de faire le mal, mais jamais nous ne devons avoir honte de le réparer. Maintenant, tu es trop agité pour que je te parle davantage ; je réfléchirai à ce que nous devrons faire demain.

— Oh! mon oncle, la veillée dont je me réjouissais tant, ne l'aurons-nous pas jeudi? Oh! non, vous ne voudrez pas nous accorder cette faveur.

Et les sanglots d'Eugène redoublèrent.

— Je regrette, dit l'oncle William, qu'Emilie doive subir aussi les conséquences de ta faute; mais je connais son bon cœur, et elle ne voudrait pas assurément jouir d'un plaisir que tu ne pourrais partager avec elle. Tu t'occuperas à tes devoirs jusqu'à huit heures, et ensuite tu iras au lit.

A ce mot de devoirs, Eugène regarda son oncle d'un air presque effaré; car, dans son trouble, il ne s'était pas aperçu qu'il n'avait plus son sac dans lequel étaient renfermés ses livres et ses cahiers. Il fut donc obligé de faire cette nouvelle confession et de se mettre immédiatement au lit, après avoir mangé un morceau de pain sec; mais il ne put s'endormir que fort tard et d'un sommeil fort agité.

Le lendemain matin, lorsque Eugène s'éveilla, une neige épaisse couvrait le sol, et tous les arbres du jardin étaient revêtus de leur manteau blanc. Quelques pauvres petits oiseaux, ne sachant plus où trouver ni refuge, ni nourriture, venaient becqueter des miettes de pain qu'Eugène avait posées sur sa fenêtre; car chaque jour, après son dîner, il avait soin de penser à ces pauvres habitants de l'air, et il saluait

leurs visites avec des acclamations de joie qui, quelquefois, leur faisaient prendre un vol rapide au-dessus des grands marronniers de la cour. Ce jour-là, le cœur d'Eugène était attristé par le souvenir de ce qui s'était passé la veille; il se sentait mal à l'aise, et il enviait le sort de ces petits oiseaux, qui becquetaient leurs miettes sans paraître avoir de soucis.

— Heureux oiseaux! dit-il en les regardant à travers les vitres, pourquoi ne puis-je aujourd'hui prendre mon vol comme vous, je m'en irais, oui, je m'en irais bien loin, bien loin d'ici! — Et quelques larmes mouillèrent ses paupières. Il oubliait qu'en fuyant, il aurait toujours et partout été suivi par ce qui le rendait malheureux, le remords que lui procurait sa conduite.

Ce matin-là, il ne devait pas aller au collége; car ses devoirs n'étant pas exécutés, on lui en aurait demandé la raison, et il aurait dû raconter, devant toute la classe, ses méfaits de la veille. Aussi avait-il supplié son oncle de lui épargner cette grande humiliation, et celui-ci y avait consenti, toutefois en avertissant Eugène que le matin même il irait avec lui chez le père Nicolas, pour lui faire l'aveu de sa faute et lui remettre le prix de la poule en réclamant son sac.

Eugène avait le cœur si gros, qu'il ne put toucher au lait et au pain de son déjeuner; et ce ne fut pas sans pousser de profonds soupirs qu'il se décida à mettre sa casquette et son paletot pour suivre son oncle chez le père Nicolas.

Celui-ci était un des plus riches paysans du village de C...; il était généralement aimé et respecté de chacun, bien qu'il eût quelquefois des formes un peu rudes, un peu bourrues. Quoique sa piété ne fût pas très vivante, le père Nicolas était cependant un homme qui craignait Dieu du fond de son cœur, et qui mettait toute sa confiance en Jésus-Chrit, comme l'unique Sauveur des pécheurs. Comme il avait été longtemps soldat, il avait conservé certaines allures militaires dont sa famille se ressentait ; il exerçait chez lui une sorte de discipline à laquelle personne n'aurait osé se soustraire ; au reste, il faut dire à la louange du vieux paysan, qu'il n'exigeait jamais rien que de juste et d'équitable.

En approchant de la ferme, le cœur d'Eugène battait toujours plus fort. Lorsque son oncle ouvrit la porte extérieure, il lui sembla qu'un nuage passait devant ses yeux et qu'il allait tomber. Ils traversèrent d'abord une grande et belle cuisine ornée d'assiettes et de pots d'étain qui

reluisaient comme de l'argent poli. Un gros chat et un chien mouton dormaient paisiblement près du foyer, devant lequel se trouvaient deux escabeaux et une grande caisse contenant des paquets d'osier, dont le père Nicolas faisait des corbeilles pendant les longues soirées d'hiver.

L'oncle William frappa à la porte de la chambre voisine, et sur la réponse : « Entrez ! » il en franchit le seuil avec Eugène. Cette pièce était aussi vaste que la cuisine, et chauffée par un poêle ; on y voyait un grand lit avec des rideaux en serge verte, une table et des chaises en noyer poli ; de plus, les murs étaient ornés d'une douzaine d'images coloriées, représentant les diverses scènes de la passion. Le père Nicolas était assis devant la table, ses lunettes sur le nez, occupé à lire dans une grosse Bible reliée en peau de chagrin. Sa femme et ses trois filles, Jaqueline, Françoise et Suzanne, étaient chacune à leur rouet, filant dans le plus grand silence ; car le vieux paysan ne permettait pas qu'on prononçât un seul mot, lorsqu'il faisait une lecture. Quand il vit entrer le pasteur, il ôta respectueusement son bonnet.

— Vite une chaise à M. le pasteur, Jaqueline, dit-il à sa fille aînée.

La jeune fille s'empressa d'avancer une chaise, qu'elle présenta d'un air respectueux, tandis qu'Eugène, toujours dans le plus grand embarras, cherchait à se cacher à demi derrière son oncle.

— Je viens, dit M. Desnoyers en prenant son neveu par la main, vous présenter ce jeune garçon ; il est honteux de la faute qu'il a commise hier, et vient vous faire ses excuses.

Eugène se sentit prêt à pleurer, lorsque le vieux paysan, ôtant ses lunettes, se mit à le regarder attentivement.

— C'est donc vous, Monsieur Daumont, lui dit-il, qui hier avez cassé une patte à ma belle poule blanche? à notre pauvre Blanchette, que nous aimions tant! Vous avez fait là une méchante action, je suis fâché de vous le dire; mais voyez-vous, je suis franc; je dis les choses comme je les pense.

Eugène se mit à sangloter.

— Je vous croyais un meilleur sujet que ça, Monsieur, continua le père Nicolas. Quand j'ai vu votre nom au bas de vos cahiers, je n'en croyais pas mes yeux; n'est-ce pas, Madelon? ajouta-t-il en s'adressant à sa femme.

— C'est vrai, murmura celle-ci.

— La pauvre bête est morte des suites de sa blessure, reprit Nicolas; ma femme la tenait sur ses genoux quand elle a expiré; la pauvre bête l'a regardée avec des yeux, oh! des yeux que je n'oublierai jamais!

— Je ne le ferai plus, Monsieur, dit Eugène la voix à demi étouffée par les sanglots.

— Je l'espère bien que vous ne le ferez plus, ou vous ne seriez pas le fils de votre mère et le neveu de votre oncle.

— Il est juste, dit M. Desnoyers, qu'Eugène vous rembourse le prix de la poule; car c'est une perte pour vous, et vous me permettrez de vous remettre ces trois francs de sa part. Je pense que ceci lui servira de leçon et qu'il se souviendra toute sa vie que « les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs. » Si Eugène eût évité la société des fils de M. Jaquemin, tout ceci ne lui serait pas arrivé.

— Vous avez bien raison, Monsieur le pasteur; il y a un proverbe qui dit : Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es; et ce proverbe-là est bien vrai. Si nous fréquentons les impies et les méchants, nous devenons impies et méchants comme eux. Le diable est fin; il a toutes sortes de ruses pour nous faire tomber dans le

mal; aussi devons-nous prendre garde à nous-mêmes, si nous ne voulons pas nous laisser entraîner au péché. Mais ne croyez pas, Monsieur le pasteur, que je veuille accepter ces trois francs. Non ; grâce à Dieu, je puis supporter cette petite perte, et je m'estimerai heureux, si ceci peut servir de leçon à M. Eugène.

— Il n'est pas juste que mon neveu reprenne cet argent, dit l'oncle William, veuillez donc le garder pour en user comme bon vous semblera.

— Eh bien, dans ce cas, nous le mettrons dans la boîte des Missions ; qu'en dis-tu, femme ?

— Tu as raison, dit Madelon.

Et la paysanne, ayant pris les trois francs, les mit aussitôt dans une tirelire placée sur une étagère et sur laquelle on lisait ces mots : Missions évangéliques. Pendant ce temps, le père Nicolas était allé chercher le sac d'Eugène, qu'il remit lui-même sur les épaules du petit garçon. Le cœur de celui-ci était allégé; sa faute était réparée, et il s'essuya les yeux en disant adieu au vieux paysan et à sa famille.

De retour au presbytère, il devait passer le reste de la matinée à préparer ses devoirs pour

retourner au collége l'après-midi. Eugène avait encore, ce même jour, un moment désagréable à passer. Son oncle devait écrire un billet au principal du collége, et le prier d'excuser Eugène pour son absence du matin ; mais il ne pouvait le rédiger sans dire un mot de la conduite de son neveu. Celui-ci aurait bien désiré qu'il en fût autrement; mais pour cela, comme pour la visite au paysan, l'oncle William se montra inexorable.

VII

Excursion dans l'île.

Le lundi suivant, M. Desnoyers continua son récit en ces termes :

Arrivé près de la caverne, mon père s'assit sur le sable avec son fardeau, et grâce à Dieu l'enfant reprenait peu à peu ses sens. Elle ouvrit d'abord faiblement les yeux, puis elle nous regarda tour à tour d'un air étonné ; et enfin se mit à pleurer, nous demandant, en anglais :

« Où est maman? Dites-moi où est maman? »

La petite fille était donc Anglaise, et ce fut alors que je m'applaudis de connaître cette langue, ce qui me permettrait de pouvoir causer avec notre chère petite naufragée.

Ma mère la caressa doucement en cherchant à calmer son inquiétude, mais sans pouvoir l'empêcher de répéter constamment : « Où est maman? Où est papa et mon petit frère Tomy? Je veux aller vers eux. » Et elle se mit à san-

gloter de manière à nous fendre le cœur. Mon père lui fit prendre de l'eau fraîche dans laquelle il mêla quelques gouttes d'eau-de-vie pour la ranimer, mais elle repoussa vivement la tasse de noix de coco qu'il lui avait présentée et répéta encore plus fort : « Je veux voir papa ; je veux aller vers maman! » Mon père avait reconnu mmédiatement à son accent qu'elle était Américaine et non Anglaise, comme nous l'avions cru d'abord. Cela nous fit supposer que le navire qui avait sombré sur nos côtes venait des Etats-Unis. La pauvre petite était donc orpheline; elle ne reverrait jamais ceux qui lui avaient donné le jour. Cette pensée nous la rendit encore plus chère à tous, et dès ce moment mes parents l'adoptèrent comme leur enfant.

Nous lui demandâmes son nom : « Paméla, » nous répondit-elle. Mais bientôt la fatigue se fit sentir, le sommeil la gagna et elle s'endormit profondément.

Lorsqu'elle eut reposé pendant quelques heures dans le berceau que je lui avais préparé, mon père et ma mère essayèrent de lui adresser quelques questions, mais tout ce qu'ils purent apprendre par le langage naïf de l'enfant, ce fut que sa mère portait une belle robe de soie

et un chapeau à plumes, qu'ils demeuraient dans une grande, grande maison avec beaucoup de domestiques; qu'ensuite on l'avait fait monter sur un vaisseau pour aller sur la mer. Là il y avait de si grosses vagues, qu'on l'avait mise sur un sopha; elle avait été bien malade et on lui avait donné du thé. Puis les vagues étaient devenues toujours plus fortes, plus fortes, et alors son papa l'avait prise dans ses bras pour l'attacher sur une planche. Ensuite elle ne se souvenait plus de ce qui s'était passé.

Le linge très fin que portait l'enfant, sa robe de soie et sa collerette de batiste brodée annonçaient en effet qu'elle appartenait à une famille riche, qui probablement avait quitté les Etats-Unis pour se rendre aux Indes ou en Chine.

A cinq ans les impressions sont vives, mais passagères; aussi, le jour suivant, notre petite Paméla s'était si bien accoutumée à nous voir autour d'elle qu'elle parlait déjà beaucoup moins de son père et de sa mère. Quand elle fut assez bien pour faire quelques pas, Clémentine chercha à l'amuser en lui montrant tout ce qui pouvait l'intéresser; elle prit un goût tout particulier à visiter notre petit troupeau de porcs

dont les grognements paraissaient beaucoup la divertir.

Quand elle fut couchée, mon père m'appela auprès de lui pour m'annoncer que nous partirions le lendemain de très grand matin, afin d'aller, dans l'intérieur de l'île, à la recherche de nos amis. Il paraissait très inquiet et son visage était soucieux. Ma mère, de son côté, éprouvait une grande anxiété à la pensée de rester seule avec Clémentine et Paméla. Néanmoins mon père cherchait à la rassurer en lui répétant qu'il était plus que probable que l'île était déserte et qu'elle ne serait nullement inquiétée pendant notre absence, qu'il ne voulait pas prolonger au delà de trois jours. Si mon père croyait de son devoir d'aller à la recherche de ses compagnons, il pensait aussi qu'il devait agir avec une grande prudence et ne point laisser ma mère seule trop longtemps. Il lui recommanda surtout de rester, autant que possible, dans l'intérieur de la caverne et de ne point se promener sur le rivage.

Le lendemain matin, à la pointe du jour, et après que mon père eut renouvelé toutes ses recommandations, nous partîmes. En nous embrassant ma mère avait le cœur si serré qu'elle fon-

dit en larmes. « Chère amie, lui dit doucement mon père, oublies-tu que tu as un ami qui veille constamment sur toi et qui ne t'abandonnera jamais? voudrais-tu m'empêcher de faire ce que je crois être mon devoir? Adieu, et que le Seigneur soit avec nous tous! »

En disant ces mots, il se mit à marcher à grands pas comme s'il eût voulu s'arracher à ce lieu où il abandonnait des êtres si chers; je le suivis, mais non sans retourner à chaque instant la tête, pour voir encore les derniers signes que nous faisaient ma mère et ma sœur en agitant dans l'air leurs mouchoirs blancs.

La journée était magnifique. Je me sentais frais et dispos comme on l'est à quinze ans, lorsqu'on commence une course aventureuse qui promet des incidents variés. Nous avions chacun un fusil sur l'épaule et une bonne provision de poudre et de balles. En, outre mon père avait une hache et moi un couteau de chasse à ma ceinture. Nous n'avions pris avec nous que très peu de provisions, car nous comptions trouver dans l'île des bananes et des noix de coco dont nous ferions notre nourriture.

Nous longeâmes pendant une heure environ le bord du ruisseau qui pouvait nous servir de

guide ; jusqu'alors notre route avait été très facile, car nous n'avions eu à marcher que sur la mousse ou sur un gazon très court et très fin. De temps en temps nous trouvions des buissons de fraisiers dont les fruits délicieux, à peu près semblables aux fraises ananas que l'on cultive en Europe, nous rafraîchissaient la bouche. Après deux heures de marche environ, nous arrivâmes près d'une espèce de jungle et là.....

— Qu'est-ce qu'une jungle? mon oncle, dit Eugène ; je ne connais pas ce mot.

— Une jungle, mon ami, est une vaste portion de forêt composée d'arbres gigantesques, de buissons, de lianes, de fourrés épais, de hautes herbes, où personne n'a encore pénétré. Les jungles abondent au Brésil, aux Indes et dans quelques îles de l'océan Pacifique.

J'ai oublié de vous dire que Médor nous accompagnait dans notre excursion ; mais lorsqu'il vit cet épais fourré, il ne parut pas très désireux d'avancer. Nous résolûmes donc de le laisser retourner auprès de ma mère s'il ne voulait pas nous suivre, et nous commençâmes à nous frayer un passage au milieu des buissons à l'aide de la hache et du couteau de chasse. Nous nous attendions à chaque instant à voir quelque rep-

tile dangereux, mais à notre grande surprise, nous traversâmes toute la jungle sans en rencontrer un seul. En revanche, les arbres gigantesques qui formaient comme des berceaux au-dessus de nos têtes étaient couverts de singes, qui sautaient de branche en branche, en nous regardant d'un air étonné. La forêt abondait aussi en écureuils, charmantes créatures que vous connaissez, et en loris, espèce de petits perroquets dont le plumage brille des plus vives couleurs. Ces animaux étaient trop inoffensifs pour que nous cherchassions à leur faire la guerre, et nous continuâmes notre chemin en nous contentant de les regarder faire leurs sauts périlleux ou de les écouter pousser leurs cris aigus.

Mon père connaissait assez l'histoire naturelle pour me faire remarquer plusieurs espèces d'arbres au tronc gigantesque et dont la cime était chargée de fruits. Nous remarquâmes le jaquier ou arbre à pain dont le fruit, gros comme la tête d'un enfant, est d'une grande ressource; coupé par tranches et séché, il peut être mangé comme le pain, qu'il remplace parfaitement, et peut se conserver pendant deux années. — Le fruit du jaquier, cuit légèrement sous la cendre, produit une sorte de farine avec laquelle on fait de très

bon pain. — L'écorce du jaquier produit un fil servant à fabriquer une toile assez fine.

Un jaquier d'une autre espèce produit un fruit renfermant soixante-dix à quatre-vingts amandes, recouvertes chacunes de plusieurs pellicules. On fait cuire ces amandes comme des châtaignes; elles en ont la grosseur et le goût.

J'aurais bien voulu goûter un de ces fruits; mais ce jour-là j'étais obligé de jouer le rôle du renard de la fable, car les branches étaient si élevées que nous ne pouvions songer à y atteindre et aucun singe complaisant ne se trouvait là pour m'en jeter.

Après deux heures et demie d'une marche très fatigante au milieu des fourrés, des troncs d'arbres renversés et des racines de toute espèce qui souvent nous faisaient tomber, nous arrivâmes sur la lisière de la jungle, et là nous nous trouvâmes devant une petite rivière dont les eaux nous parurent très profondes et très poissonneuses. Nous résolûmes de nous reposer pendant une demi-heure sous un grand cocotier pour déjeuner et délibérer en même temps sur la route que nous devions suivre.

Jusqu'alors aucune voix humaine ne s'était fait entendre à nos oreilles, si ce n'est la nôtre, lors-

que, dans l'espoir d'être entendus de nos amis, nous nous mîmes à répéter leurs noms à plusieurs reprises et en criant de toutes nos forces. Vain espoir! Le silence le plus profond régnait autour de nous et il n'était interrompu que par le bourdonnement des insectes et le bruit des eaux de la rivière. Médor, qui avait disparu depuis une heure environ, revint tout à coup nous rejoindre en me sautant sur les épaules pour me témoigner sa joie. Sa peau était écorchée en plusieurs endroits et sa gueule tout ensanglantée par les épines et les ronces. Je lavai soigneusement le pauvre animal, après lui avoir donné quelque chose à manger. Ensuite, nous nous rafraîchîmes avec l'eau de la rivière et après nous être reposés sur le gazon, nous délibérâmes sur les moyens à prendre pour arriver de l'autre côté, car je n'ai pas besoin de vous dire, mes chers amis, que cette rivière n'avait pas de pont.

— Et pourquoi ne pas la traverser à la nage? dit Eugène.

— Tu ne penses pas, répondit en riant l'oncle William, que nous n'aurions pas trouvé de vêtements de l'autre côté, et d'ailleurs le courant était si fort que nous n'aurions pu nager

avec nos habits sans courir le risque d'être entraînés, bien que la rivière ne fût pas très large en cet endroit. Nous étions donc arrêtés par cet obstacle que nous n'aurions pu vaincre si la nature n'y avait pourvu, et voici comment.

En nous promenant sur le bord, nous aperçûmes à une assez grande distance un arbre énorme renversé en travers de la rivière. C'était là un pont naturel que la Providence nous fournissait et nous nous hâtâmes d'en profiter. Néanmoins ce ne fut pas sans danger, car l'écorce de cet arbre était tellement glissante qu'à chaque pas nous risquions de tomber dans la rivière; ce ne fut donc qu'avec beaucoup de peine que nous parvînmes sains et saufs sur l'autre bord.

Pendant ce temps Médor s'était jeté à l'eau, mais il faillit plusieurs fois être entraîné par le courant; il mit longtemps à traverser la rivière et aborda beaucoup plus bas que nous. Quand nous eûmes dépassé une haute futaie, nous nous trouvâmes au pied d'une colline très escarpée composée en majeure partie de rochers noirâtres. Nous résolûmes de monter au sommet de cette colline dans l'espoir de pouvoir mieux examiner le pays et d'avoir une idée plus exacte

de la route que nous avions à suivre pour parcourir l'île dans tous les sens. Mais nous étions loin de nous attendre à toutes les difficultés que présenterait cette ascension. En effet, à peine avions-nous fait le tiers du chemin que le terrain devint si humide et si fangeux, détrempé sans doute par la pluie de l'avant-veille, que nous fûmes obligés de quitter nos souliers pour gravir la pente roide qui se présentait devant nous. Bientôt nos pieds devinrent tout saignants par suite des épines qui s'y introduisaient; d'un autre côté la chaleur était si accablante sur ces rochers que nous étions exténués de fatigue. De plus, les blessures que nous avions à nos pieds nous faisaient si horriblement souffrir que, pour accélérer notre ascension et pour nous soulager nous nous accrochions à toutes les herbes et aux quelques branches qui se trouvaient à notre portée; mais ces appuis étaient si faibles que nous dûmes bientôt y renoncer. Ce ne fut qu'en rampant sur nos genoux, et après des peines incroyables que nous parvînmes au sommet de cette colline, que je voulus baptiser du nom de *Colline de Fer*.

Notre premier soin fut de nous arracher mutuellement les épines qui étaient restées plan-

tées dans nos pieds et ce ne fut pas sans de vives douleurs. Au bout d'un moment, nos pieds étaient tout à fait enflés et nous pouvions à peine nous tenir debout. Médor paraissait tout aussi fatigué que ses maîtres, et ce fut dans cette triste situation que nous fîmes nos études géographiques sur le pays qui nous environnait.

Notre île, considérée du sommet de cette colline, nous parut beaucoup plus grande que nous ne l'avions cru d'abord. Elle était entrecoupée par des jungles et de nombreuses forêts de palmiers et de cocotiers; la rivière que nous avions traversée semblait la partager en deux parties inégales; et au loin, sur le rivage, on voyait une immense ceinture de rochers grisâtres, qui semblaient défendre cette terre déserte contre toute invasion étrangère. La mer immense, calme et d'un bleu d'azur, se confondait avec l'horizon; le profond silence qui régnait autour de nous n'était troublé que par le bourdonnement des mousquites, espèce de cousins très voraces, qui nous tourmentaient en voltigeant autour de nous et en s'attachant à notre peau pour nous piquer. Nous appelâmes de nouveau, et mon père tira un coup de fusil dans l'espoir d'être entendu de nos malheureux compagnons. Mais nul bruit,

si ce n'est celui des échos de la forêt, ne répondit à celui que nous venions de faire.

Il nous fallait songer à redescendre la colline et ce n'était pas une petite entreprise, car nous nous sentions, l'un et l'autre, si souffrants que nous étions près de perdre courage. Mon père alors, dans une courte prière, supplia le Seigneur de nous aider dans notre entreprise ; et, fortifiés par la pensée qu'il ne nous abandonnerait point, nous nous disposâmes à descendre.

Nous arrivâmes au bas de la colline sans accident, mais tellement fatigués que nous nous jetâmes tous deux sur le gazon qu'ombrageait un immense palmier et nous restâmes là, sans pouvoir proférer une seule parole. Notre visage et nos mains étaient dévorés par les mousquites ; nos habits déchirés en plusieurs endroits, et nos pieds toujours si enflés que nous éprouvions des douleurs presque intolérables ; en outre, j'avais perdu un de mes souliers. Notre épuisement était tel que, malgré nos souffrances, nous nous endormîmes bientôt d'un profond sommeil.

Le soleil était déjà levé depuis longtemps lorsque nous nous réveillâmes ; et, à notre grande joie, nous nous sentîmes un peu soulagés par le repos que nous venions de goûter. Médor, qui

avait fait une garde vigilante à nos côtés pendant toute la nuit, vint nous lécher les mains et les pieds. Ce brave animal était notre seul ami dans ce lieu désert, aussi lui rendîmes-nous ses caresses avec usure; nous lui donnâmes le dernier petit morceau de jambon qui nous restait, car nous étions dévorés par une soif si ardente que nous résolûmes de ne plus manger que des fruits jusqu'au lendemain. Après avoir demandé à Dieu de nous guider et de nous fortifier pendant le reste de notre excursion, nous nous levâmes pour continuer notre route.

Nous désirions avant tout trouver un ruisseau pour nous désaltérer, et nous étions assez embarrassés pour savoir de quel côté nous devions nous diriger. Cependant, comme nous apercevions la mer dans le lointain, nous résolûmes de marcher dans cette direction toujours dans l'espoir de rencontrer quelque rivière ou quelque ruisseau, car l'île nous paraissait abondamment pourvue d'eau douce. Indépendamment des arbres que j'ai mentionnés plus haut, nous vîmes encore le manguier, dont les feuilles ne sont pas beaucoup plus grandes que celles de nos pommiers. Le fruit de cet arbre est assez semblable à une prune qui serait plus longue

que large, un peu aplatie et de la grosseur du poing; il porte le nom de mangue, a une couleur orangée et un goût très savoureux. Mais lorsque ce fruit n'est pas suffisamment mûr, il a le goût de térébenthine. Précisément, ceux que nous avions devant nous étaient dans ce cas; aussi, quoiqu'ils possédassent une chair très savoureuse et très juteuse, nous n'en mangeâmes que quelques-uns, tant le goût de térébenthine était fort.

Nous n'étions plus qu'à environ trois quarts de lieues du rivage, lorsque nous arrivâmes sur le bord d'une grande mare, entourée de trois côtés par des arbustes et des buissons. Nous pensâmes d'abord que l'eau de cette mare était salée, tant elle ressemblait à l'eau de mer par sa couleur verdâtre ; mais, lorsque nous en eûmes goûté, nous reconnûmes, à notre grande joie, que c'était de l'eau douce. Néanmoins mon père me recommanda de n'en boire qu'avec prudence, car cette eau étant stagnante ne devait pas être très saine. Pour lui, il n'en prit que fort peu, mais oubliant ses sages avis, j'en bus avec avidité dans l'espérance d'apaiser la soif qui me dévorait; depuis le matin, il me semblait que tout mon corps était un brasier ardent, tant

les piqûres des mousquites m'avaient irrité la peau et échauffé le sang.

Deux très belles poules d'eau de couleur violette se promenaient tranquillement sur les eaux de la mare; je demandai à mon père la permission d'en tuer une pour la rapporter à ma mère, car sa chair devait être bonne à manger. Il y consentit; le coup partit et la pauvre poule morte, amenée au bord à l'aide d'une grande branche, fut mise dans mon sac; puis nous continuâmes notre chemin. En approchant du rivage, nous aperçûmes près des rochers un grand objet noirâtre dont nous ne pouvions encore distinguer la forme parce qu'il était en partie engagé entre des récifs. En nous approchant davantage nous reconnûmes, à notre grande stupéfaction, que c'était une pirogue, longue de cinq à six mètres.

A l'extérieur, elle était grossièrement peinte en noir et à l'intérieur en blanc, ce qui lui donnait l'apparence d'un immense cercueil. Cependant nulle trace de pas humains ne se voyait sur le sable, et en examinant la pirogue de plus près, nous reconnûmes qu'elle devait être là depuis fort longtemps, car le bois en était pourri en plusieurs endroits et elle était en partie

remplie d'eau. Cela nous tranquillisa quelque peu ; néanmoins, je vis bien que mon père commençait à être inquiet, et que, tout en cherchant à me rassurer, il éprouvait une grande angoisse intérieure.

Vous savez, mes chers amis, continua l'oncle William, que les sauvages construisent leurs pirogues avec d'immenses troncs d'arbres qu'ils creusent artistement pour leur donner la forme d'un bateau. Ces pirogues sont ordinairement montées par une grande quantité d'insulaires qui rament avec une vitesse incroyable.

Nous nous promenâmes longtemps sur le rivage, dans tous les sens, et nous quittâmes ce lieu bien convaincus qu'aucun sauvage n'y avait abordé récemment. Nous finîmes même par nous persuader que ceux qui montaient la pirogue avaient sans doute fait naufrage en pleine mer, et que leur embarcation avait été jetée sur les côtes par quelque ouragan.

Un peu rassurés par cette réflexion, nous résolûmes de nous diriger du côté du nord avant de revenir sur nos pas; de cette manière nous aurions fait à peu près tout le tour de l'île, et c'était là ce que mon père désirait, car la disparition de nos amis lui semblait une chose si ex-

traordinaire, qu'il voulait s'assurer si ce n'était point de ce côté-là que des insulaires auraient abordé et les auraient peut-être enlevés. Mais au bout d'une demi-heure de marche je me sentis si fatigué que nous fûmes obligés de faire une halte. Malheureusement il n'y avait presque pas d'arbres dans cet endroit, et nous fûmes contraints de chercher un refuge à l'ombre d'un grand buisson épineux, aux feuilles luisantes, comme on en trouve beaucoup dans ces contrées. A peine assis, je fus pris de si violents vomissements que je me crus sur le point de rendre le dernier soupir. Je me sentais un poids énorme sur l'estomac, tandis que mes mains et mon visage étaient couverts de pustules qui me faisaient beaucoup souffrir. Mon père attribua mon indisposition à la quantité d'eau que j'avais bue. En effet nous apprîmes plus tard qu'on trouve dans plusieurs îles de l'océan Pacifique des mares dont l'eau a la malheureuse propriété de causer des maladies ou même de donner la mort (1).

Pendant plusieurs heures, je fus incapable de continuer ma route, tant je me sentais affaibli

(1) Cook parle de ces mares dans ses *Voyages autour du Monde*.

par cet accident; aussi fûmes-nous obligés de passer la nuit dans ce lieu, afin de reprendre assez de force pour pouvoir, le lendemain, retourner auprès de ma mère, qui ne pouvait rester seule plus longtemps.

Cette nuit me parut d'une longueur infinie, d'autant plus que je pus à peine fermer l'œil, tant j'avais de fièvre. En outre, n'ayant qu'une pierre pour oreiller, je le trouvais bien dur, et je fatiguais mon père par mes plaintes continuelles. Ce fut alors que je sentis, pour la première fois, combien j'étais dépourvu de patience, de cette vertu si nécessaire dans la vie, mes chers enfants, et que Dieu seul peut donner, si nous la lui demandons sincèrement.

Bien que mon excellent père fût moins malade que moi, il souffrait aussi d'une très grande fatigue, ainsi que de la piqûre des mousquites, qui ne nous laissaient ni trêve ni repos. Ces méchants insectes semblaient acharnés contre nous. Oh! combien alors n'aurais-je pas échangé avec joie ce ciel si pur et si beau, cette nuit si chaude, contre quelques heures de neige et de glace! Mes pensées se reportaient sur la petite mansarde que j'occupais dans notre maison de B...., lorsque nous étions en Europe, et sur

la peine qu'avait mon père à me faire lever le matin, lorsque le froid, pénétrant dans ma chambre, venait couvrir l'eau de ma cuvette d'une épaisse couche de glace. Oh! si un génie bienfaisant avait pu, d'un seul coup de baguette, me transporter dans mon ancien domicile, quelle joie n'aurais-je pas ressentie! J'aurais salué la neige et les frimas comme le plus grand des bienfaits! Mais j'étais à 3,000 lieues de ma patrie; il n'existait pas plus de génie bienfaisant, ou de fée dans notre île que sur le reste du globe, et je devais attendre patiemment que l'aurore vînt apporter un peu de soulagement à ma triste position, remettant toute ma confiance en Celui qui se plaît à se nommer notre Père et sans la permission duquel le plus petit passereau ne tombe pas en terre.

Cette aurore tant désirée arriva enfin, mais non sans que j'eusse goûté auparavant quelques instants de repos, car, vers le matin, nous nous étions endormis d'un sommeil profond. Quand je me réveillai, je me sentis mieux que la veille; mon père aussi était plus dispos. Après la prière et un frugal déjeuner nous nous mîmes en route, nourrissant la douce espérance de revoir bientôt ceux que nous avions quittés et qui nous

manquaient tant. Mais je n'avais pas prévu une nouvelle difficulté qui rendit mon voyage encore plus fatigant. La perte de mon soulier m'obligeait souvent à sauter à cloche-pied au milieu des ronces et des broussailles pour éviter de me blesser davantage, car mon pied était très enflé.

Nous arrivâmes cependant sans trop de peine sur le bord de la rivière que nous avions traversée l'avant-veille, et là nous retrouvâmes notre pont naturel comme nous l'avions laissé; néanmoins, dans les efforts que je fus obligé de faire pour me cramponner à l'écorce glissante, mon fusil tomba dans l'eau; c'était là, comme on peut bien le penser, une très grande perte pour nous, aussi ne pus-je m'empêcher de pleurer en mettant le pied sur le rivage opposé. Nous n'avions plus dans la caverne qu'une paire de pistolets, et j'étais si fier de porter un fusil, que je ne pouvais me consoler de m'en trouver privé.

Enfin nous revîmes les bords de notre cher petit ruisseau aux ondes limpides; et j'éprouvais un grand soulagement de pouvoir marcher de nouveau sur un gazon fin tout en cueillant des fraises ananas. La physionomie de mon père était triste et sérieuse, tant la disparition de nos amis lui faisait concevoir de craintes pour l'a-

venir; l'espérance même de revoir bientôt ma mère ne pouvait parvenir à dissiper cette inquiétude, si naturelle d'ailleurs.

Afin de revoir plus tôt ma chère mère et mes sœurs, sitôt que je vis notre cabane, je me mis à courir aussi vite que pouvait me le permettre mon pied blessé, tandis que mon père doublait le pas pour essayer de me suivre. Personne n'était sur le rivage, et je me mis à crier : « Maman! Clémentine! Paméla! où êtes-vous? » Mais les échos répondirent seuls : Maman! Clémentine! Paméla! — Elles sont, me dis-je, au fond de la caverne, mon cri n'arrive pas jusqu'à elles. Je me précipitai dans l'intérieur en appelant toujours, mais inutilement. Personne ne s'y trouvait! — Elles sont probablement cachées derrière quelque rocher pour nous faire une surprise en se montrant tout à coup à nous. « Papa, m'écriai-je, elles ne sont pas ici, je suis sûr qu'elles sont cachées derrière les rochers; je vais les chercher, attendez-moi ici, vous êtes si fatigué! »

Je n'avais pas remarqué que le visage de mon père se couvrait d'une pâleur mortelle, et je m'élançai derrière la ceinture de récifs grisâtres qui protégeaient la petite anse où notre canot était ordinairement amarré. Mais un cri perçant

de mon père me ramena bientôt auprès de lui, et je demeurai comme anéanti en voyant, sur le sable, les traces récentes de grands pieds nus et celles d'autres pieds plus petits, chaussés de souliers.

Ici, Eugène et Emilie poussèrent une exclamation, tandis que leurs yeux demeuraient fixés sur M. Desnoyers, pour lui demander la continuation de son récit.

— Mon père était immobile comme une statue de marbre ; il tenait à la main un petit fichu de soie bleue que portait ordinairement Clémentine, et qui, en plusieurs endroits, était taché de sang. Il venait de le ramasser sur le rivage, et ses lèvres tremblantes semblaient se refuser à articuler une seule parole.

Que Dieu, mes chers amis, vous préserve à jamais d'un tel moment et d'une semblable douleur. Aucune parole humaine ne pourrait peindre ce que nous éprouvâmes alors ; je sentis que ce moment me vieillissait de dix ans ; je n'étais plus un jeune homme, mais un homme fait. Je devenais tout à coup un véritable ami pour mon père, dont je partageais toute la douleur. Il s'assit sur le sable, et essuyant avec son mouchoir les gouttes d'une sueur glacée qui tom-

baient de son front, il continuait à regarder d'un œil morne le petit fichu qu'il tenait à la main. Pendant ce temps, Médor poussait des hurlements plaintifs et prolongés ; il allait de la caverne au rivage et du rivage à la caverne ; puis il venait se coucher à nos pieds, nous léchait les mains, posait ses grosses pattes sur nos genoux et nous regardait avec des yeux si tristes, qu'on eût dit qu'il comprenait toute notre angoisse.

— Papa, dis-je tout à coup en me levant, ces sauvages n'ont pu encore emmener ma mère bien loin d'ici ; il n'y a pas de temps à perdre ; il nous faut partir, partir sur-le-champ.

— Et comment partir ? dit mon père en laissant tomber lourdement sa tête sur sa poitrine ; les insulaires nous auront sans doute enlevé notre canot.

Sans prononcer un seul mot, je courus à la petite anse, et, à ma grande joie, je vis que notre bateau s'y trouvait encore. Je revins en courant annoncer cette bonne nouvelle à mon père.

— Mais nous n'avons pas de voiles, dit-il, et une voile nous est indispensable pour un trajet un peu long.

— Nous en ferons une, papa. Le capitaine

doit avoir laissé des chemises dans sa malle ; je vais m'en assurer. Je courus à la caverne, où je trouvai en effet quelques chemises au fond du coffre de M. Stewart.

Lorsque je revins, mon père avait repris cette force d'âme dont il nous avait déjà donné tant de preuves, mais que le premier instant de la douleur avait momentanément paralysée.

— Mon cher fils, me dit-il, nous n'avons plus à espérer qu'en Celui qui nous dispense cette grande épreuve. Que sa volonté soit faite ! ajouta-t-il avec effort, mais d'un air résigné. « La mort des bien-aimés de l'Eternel est précieuse devant ses yeux. » Peut-être cette chère amie ne souffre-t-elle déjà plus. Oh ! Seigneur, ne m'éprouve pas au delà de mes forces !

Nous devions agir avec activité ; aussi, malgré notre chagrin, ne perdîmes-nous pas un seul instant, afin d'être prêts à partir dans quelques heures. Nous pensions que les insulaires avaient fait ma mère prisonnière, afin de l'emmener dans le groupe d'îles que nous supposions se trouver à quarante ou cinquante kilomètres de la nôtre. C'était donc de ce côté que nous voulions nous diriger pour essayer de sauver sa vie ; car les mœurs des cannibales sont assez

connues pour qu'on sache qu'ils ne tuent guère leurs prisonniers qu'après un certain temps.

Ma mère et mes sœurs étaient-elles tombées entre les mains de ces abominables insulaires ? C'était ce que nous ne pouvions savoir au juste ; ce petit fichu taché de sang nous suggérait les craintes les plus grandes. Sans doute, l'une d'entre elles avait été blessée par ces misérables ; néanmoins, aucune trace de sang ne se voyait sur le sable. Il y avait dans tout cela un mystère profond, impénétrable, qui formait comme le triste complément de la disparition de nos amis Stewart et Mac-Donald.

Dans ce moment, mes chers enfants, j'avais retrouvé des forces surprenantes, et en un clin d'œil j'eus transporté dans notre canot tout ce qui pouvait nous être utile pour une navigation de quelques jours. Indépendamment de nos armes, de ce qui nous restait de balles et de poudre, de provisions de bouche et de rhum, j'avais fait à la hâte un petit paquet de hardes pour ma mère et mes sœurs, tandis que mon père était occupé à achever, tant bien que mal, la voile de notre canot. A une heure de l'après-midi, tout fut prêt pour notre départ.

Ce fut pour nous un moment solennel que

celui où nous allions quitter cette île sans savoir si nous y reviendrions jamais; et cela pour aller au-devant de dangers certains.

Dans cet instant suprême, mon père ouvrit sa Bible au psaume XXXIV, dont il lut, d'une voix lente et remplie d'émotion, quelques versets en harmonie avec notre position. Ensuite, nous nous agenouillâmes sur le sable du rivage pour nous remettre entièrement, par la prière, entre les mains de notre Père céleste, dont les voies sont quelquefois si mystérieuses pour nous, pauvres mortels.

Quand nous nous relevâmes, je remarquai qu'une douce paix brillait sur le visage de mon père.

— William, me dit-il, quelque chose m'assure que nous retrouverons ta mère. Il me semble que notre prière, montée vers le ciel, a été entendue de notre Dieu et qu'il l'a exaucée; ainsi, remettons-nous complétement entre ses mains.

Le récit de l'oncle William avait été si intéressant, que Madame Daumont elle-même n'avait pas songé à regarder la pendule; cependant, le moment était venu de se retirer, et l'on se souhaita mutuellement le bonsoir en soupirant après une nouvelle veillée.

VIII

Voyage et rencontre fâcheuse.

Au nombre des objets que nous avions pris avec nous dans le canot, continua l'oncle William, nous n'avions oublié ni la boussole, ni la lunette; en sorte qu'à l'aide de ces deux instruments, et d'un vent favorable, nous étions assurés d'arriver à cet archipel inconnu, où nous rencontrerions sans doute bien des dangers.

A peine sortis du bras de mer, une brise assez forte enfla bientôt notre voile et nous permit d'espérer que notre voyage ne serait pas trop long. Nos rames devenant inutiles, nous les posâmes au fond du bateau pour prendre un peu de repos. Ce fut alors seulement que nous nous aperçûmes de toute notre fatigue, car la grande excitation de la matinée, nous avait pour ainsi dire mis hors de nous-mêmes. Néanmoins, nous éprouvions déjà le bienfait de cet air vif et fortifiant qu'on respire en pleine mer, et vers quatre

heures, nos forces semblaient tout à fait revenues.

Après avoir bu un peu de rhum mélangé d'eau, nous reprîmes nos rames, car la brise venait de faire place à un calme profond. Ces calmes plats sont très fréquents sur l'océan Pacifique; alors, la surface bleue de la mer est à peine ridée par un vent léger, et les navires à voiles restent quelquefois des semaines entières sans pouvoir avancer.

Le ciel était si pur, que nous n'avions pas d'orage à craindre. Ce fut alors que, pour la première fois, je vis de près ces nuées innombrables d'oiseaux des tropiques, dont le corps est d'un blanc éclatant et la queue d'un rouge cramoisi magnifique. J'aurais bien voulu en abattre un ou deux, mais nous devions garder toutes nos ressources pour une occasion plus importante, et je me contentai de suivre le vol de ces beaux oiseaux, qui fendaient l'air avec une rapidité remarquable. Des poissons de toutes couleurs et de toutes grandeurs venaient se jouer à la surface des eaux et attiraient mes regards curieux. Mais je fus bien plus étonné encore quand j'aperçus, à une assez grande distance, une quantité innombrable d'oiseaux au

plumage grisâtre, tellement serrés les uns contre les autres, qu'ils formaient comme une sorte de plancher sur l'eau, tout en paraissant occupés à becqueter avec voracité un objet que nous ne pouvions voir. En approchant, nous reconnûmes qu'une énorme baleine morte, poussée sans doute dans ces mers tropicales par quelque courant, était la proie que ces oiseaux dévoraient avec tant d'avidité. Je n'avais jamais vu de baleine que sur des gravures ; aussi vous devez penser, mes bons petits amis, avec quelle curiosité j'examinai ce monstre marin, qui pouvait avoir environ dix mètres de long. Malgré le désir que j'avais de le bien examiner, nous eûmes la précaution de tenir notre canot à une certaine distance, afin de ne point le faire chavirer, ce qui serait infailliblement arrivé s'il était allé heurter contre cet immense cadavre mouvant.

Vous savez, mes chers amis, que les baleines se tiennent ordinairement dans les mers du Nord, et que, chaque année, un grand nombre de navires partent de différents ports de l'Europe pour aller à la pêche de cet énorme monstre marin, qui devient de jour en jour plus rare. Vous avez entendu dire aussi que le corps de la

baleine renferme une graisse abondante dont on tire de l'huile. La pêche la plus considérable se fait près des côtes de Terre-Neuve, immense banc de sable situé près de la rive orientale de l'Amérique du Nord.

Nous arrivions près de nombreux récifs entourés de bas-fonds, c'est-à-dire d'endroits où la mer est fort peu profonde, et que, par conséquent, on ferait mieux d'appeler hauts-fonds. L'eau, transparente comme le cristal, nous permettait de voir tout ce qui se trouvait au fond de la mer; c'étaient des groupes et des branches de coraux, des plantes marines, des fleurs et des feuilles gigantesques, qui formaient mille dessins au milieu de petits rochers aux plus vives couleurs. Une grande quantité de coquillages y étaient attachés ou se trouvaient à côté, sur le sable; et de charmants petits poissons aux nuances les plus variées passaient entre tous ces objets comme des papillons ou des colibris. Plusieurs de ces poissons brillaient du bleu de ciel le plus pur. Les uns étaient jaune clair, et d'autres d'un gris ou d'un brun presque transparent.

Nous posâmes de nouveau nos rames, car la brise du soir commençait à s'élever et à enfler

notre voile. Tout était dans le plus profond silence autour de nous, et nous commencions peu à peu à nous approcher de ce groupe d'îles où tendaient nos désirs. De temps en temps, nous passions près d'un îlot ou d'un banc de sable entouré d'un rocher de corail. Comme la nuit approchait rapidement, nous profitâmes des dernières lueurs du jour pour regarder encore attentivement, avec notre longue-vue, l'archipel qui était à quelques kilomètres de nous. Mais ce que nous pûmes voir plus distinctement, ce fut une chaîne de montagnes, dont les principales sommités s'élevaient en forme de cône, et dont quelques-unes me parurent très hautes. Les flancs de plusieurs de ces montagnes paraissaient couverts d'immenses forêts ; d'autres étaient tout à fait escarpés et entièrement dépouillés de toute végétation.

Dans les pays tropicaux, mes chers amis, il n'y a pour ainsi dire pas d'intervalle entre le jour et la nuit ; pendant toute l'année, l'obscurité arrive presque tout à coup, vers six heures du soir, sans être précédée du crépuscule ; ou du moins ce crépuscule dure si peu de temps qu'on peut à peine s'en apercevoir. Aussi, comme j'étais encore occupé à regarder avec ma lunette

ces cônes gigantesques dorés par les derniers rayons du soleil, nous nous trouvâmes presque instantanément environnés par les ombres de la nuit, et, sans la lune qui se leva étincelante, nous aurions été fort embarrassés pour diriger notre course au milieu des îlots qui se trouvaient sur notre route.

Néanmoins, comme nous nous sentions entraînés du côté de l'est par un léger courant et que le vent du soir nous poussait dans cette même direction, qui était celle que nous devions suivre, nous continuâmes à nous laisser aller doucement sur cette mer si belle et si calme. Nous bénissions Dieu de ce que, dans sa bonté, il dirigeait ainsi le commencement de notre voyage, qui aurait pu devenir des plus périlleux par le plus petit ouragan ou par une mer houleuse.

Des milliers d'étoiles brillaient sur l'azur foncé du ciel, et mon père me nommait quelques-unes des constellations que vous apprendrez à connaître plus tard. Je ne doute pas que cette science, qu'on nomme l'astronomie, ne vous intéresse vivement lorsque vous l'étudierez, car elle vous apprendra à connaître cette foule innombrable de mondes que Dieu a créés,

qu'il a lancés dans l'immensité, et dont l'existence nous prouve sa puissance et sa grandeur. Il est vrai que jusqu'à maintenant la science de l'homme, même du plus habile, n'a pu nous amener qu'à des conjectures sur ces milliers d'étoiles que nous voyons briller au firmament; mais ces conjectures, mes chers amis, seront plus tard changées pour nous en réalités, quand, dans l'éternité, nous jouirons de la présence du Seigneur et que nous connaîtrons alors toutes choses comme Dieu nous connaît aujourd'hui.

Depuis un moment nous avions cessé de parler, et ce fut moi qui le premier rompis le silence.

— Papa, dis-je, voulez-vous me permettre une question ?

— Parle, me dit-il.

— Je vous ai souvent entendu répéter que rien n'arrive sans la permission de Dieu, et que toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui l'aiment; il m'est pourtant difficile de croire que ce soit pour le plus grand bien de maman qu'elle ait été enlevée par ces sauvages, et je vous avoue que je ne comprends pas pourquoi Dieu a permis qu'il en fût ainsi.

Mon père réfléchit un moment, puis il me dit :

— Tes doutes, mon cher William, ne m'étonnent pas ; car, hélas ! de tels doutes entrent souvent dans l'esprit de personnes d'ailleurs très pieuses. Cependant ils sont, en quelque sorte, une injure que nous faisons à Dieu ; car nous savons bien que nous sommes trop petits, trop chétifs, trop imparfaits, pour sonder et comprendre ses voies. Le plus souvent, un petit enfant ne se rend pas compte du but que poursuit son père en lui ordonnant telle ou telle chose, en le soumettant à telle ou telle correction. Il en est ainsi de nous : nous sommes des enfants à l'égard de Dieu ; c'est pourquoi il arrive souvent que ses dispensations nous paraissent incompréhensibles. Néanmoins, si nous croyons de tout notre cœur qu'il veut notre bien, nous nous soumettrons sans murmure à sa volonté, nous parût-elle même très pénible.

— Et si nous ne trouvons pas maman, ma sœur, Paméla ; si elles ont été peut-être dévorées par ces sauvages, pourrez-vous croire encore, papa, que tout est pour le mieux ? m'écriai-je avec vivacité et les larmes aux yeux.

— S'il en était ainsi, répondit mon père d'une voix altérée, je crois fermement que le Seigneur m'enseignerait à me soumettre et à croire que

sa volonté est bonne. Lorsqu'il ordonna à Abraham de lui sacrifier son fils unique, penses-tu, mon cher William, que le patriarche dut comprendre le but de Dieu?

— Non, papa.

— Et pourtant Abraham se soumit. Si donc Dieu nous appelait à un terrible sacrifice, celui de perdre ta chère maman, ta sœur et notre pauvre petite Paméla, ne lui demanderions-nous pas aussi la force d'accepter ce sacrifice et de croire que, quoi qu'il en soit, rien n'arrive sans sa permission, sans un but déterminé de sa part et pour faire concourir toutes choses à notre plus grand bien.

— Mais en partant d'Europe, mon cher papa, vous avez cru faire la volonté de Dieu; cependant si nous n'avions pas quitté notre patrie, rien de tout ceci ne nous serait arrivé.

Mon père soupira profondément.

— Cela est vrai, dit-il; néanmoins je crois fermement que j'ai fait la volonté de Dieu. Les épreuves nous sont nécessaires, mon cher William; souvent nous entrons volontairement dans un chemin où nous en rencontrons beaucoup; mais si nous avons été sincères en entrant dans ce chemin, si nous avons cru de tout notre

cœur, après avoir beaucoup prié, que nous accomplissions la volonté de Dieu, ce Dieu bon et fidèle, ne nous abandonnera pas et notre foi sortira victorieuse du milieu même de nos épreuves! Me comprends-tu bien, William?

— Oui, mon cher papa.

— Ce que je demande maintenant à Dieu, c'est qu'il nous prépare à accepter toute sa volonté; après cela si nous l'aimons davantage, si notre foi est affermie, nous serons heureux, quelle que soit cette volonté.

Mon père cessa de parler et pendant quelques instants nous gardâmes de nouveau le silence; il y avait quelque chose de solennel dans cette magnifique soirée, dans ce calme profond de la nuit et dans cette solitude. Notre canot, entraîné par le courant et poussé par la brise du soir, continuait à fendre l'onde avec rapidité, tandis que les reflets argentés de la lune sillonnant les ondes de la mer, nous permettaient de distinguer tous les bancs de sable et les récifs de coraux près desquels nous passions.

Nous continuions à voguer ainsi, lorsque tout à coup nos regards furent attirés par une lueur rougeâtre qui se dessinait dans le ciel du côté du nord-est. Bientôt la lueur augmentant considé-

rablement, nous parut comme un vaste embrasement, tandis que des torrents de flammes et de fumée s'élevaient au loin dans les airs. D'abord nous crûmes que c'était quelque navire incendié; mais nous vîmes bientôt que cette flamme et cette fumée n'étaient autre chose qu'une éruption volcanique provenant d'une de ces hautes sommités que nous avions vues distinctement quelques heures auparavant. On sait que plusieurs îles de l'océan Pacifique abondent en volcans dont les éruptions sont fréquentes. Celle-ci était vraiment magnifique, et je n'ai jamais vu un aussi magnifique spectacle. En un instant tout le ciel nous parut embrasé; le cratère continuait à vomir des torrents de flammes, de fumée, et des milliers d'étincelles s'élevaient dans les airs dans toutes les directions. Heureusement pour nous, nous étions encore à une très grande distance de l'île qui renfermait ce volcan, car ces éruptions étant ordinairement précédées ou accompagnées de tremblements de terre, la mer devient alors houleuse, et nous n'aurions pu naviguer sans danger. Au bout de trois quarts d'heure, nous ne vîmes plus ni flammes ni fumée, le ciel reprit peu à peu sa teinte bleu foncé, et la lune

seule continua à nous procurer une lumière qui nous paraissait bien pâle quand nous la comparions à la lumière éclatante dont nous avions joui pendant quelques instants.

Enfin l'aurore dora de ses premiers feux les montagnes que nous avions aperçues la veille, et, à notre grande joie, nous vîmes que nous n'étions plus qu'à une lieue environ du groupe d'îles que nous voulions atteindre.

Ces îles nous parurent au nombre de sept ou huit (quelques-unes n'étaient que des îlots), elles étaient séparées les unes des autres par d'étroits bras de mer et entourées en plusieurs endroits de grands rochers de corail. En examinant cette terre nouvelle à l'aide de notre lunette, nous découvrîmes encore un autre archipel du côté de l'ouest où se trouvaient aussi de très hautes montagnes.

Oh! mes chers amis, continua l'oncle William, combien nous sentîmes alors le besoin de demander à Dieu de nous diriger dans nos recherches! Dans laquelle de ces îles fallait-il aborder et quel chemin devions-nous prendre? Dieu était notre seul appui, notre seul consolateur, notre unique guide; lui seul pouvait nous sauver; aussi avec quelle ferveur nous lui adres-

sâmes notre prière matinale, en le suppliant de garder les êtres chéris qui nous avaient été enlevés.

Un petit golfe se présentait devant nous ; nous y entrâmes, et bientôt nous mîmes pied à terre sur un sable fin semé de fragments de corail blanc et de coquillages. Après avoir amarré notre canot, rempli nos poches des objets qui nous étaient le plus nécessaires et pris nos armes, nous nous avançâmes, suivis de Médor, du côté d'une immense forêt dont les arbres nous parurent encore plus gigantesques que ceux de l'île que nous avions habitée. Cette fois, j'étais chaussé d'une paire de bottes appartenant au capitaine ; elles étaient trop grandes pour moi il est vrai, mais leur solidité me permettait d'affronter sans crainte les ronces et les épines. J'avais aussi changé mon pantalon rapiécé contre un autre de forte toile. Nous avions chacun un chapeau de paille sous lequel nous avions eu la précaution de fixer un grand morceau de feuille de bananier pour nous préserver des coups de soleil. Ainsi préparés pour notre excursion, nous nous aventurâmes dans l'immense forêt que nous avions devant nous, pensant qu'elle nous conduirait à quelque village ou à quelque

hutte; car, en abordant sur le rivage nous avions remarqué de nombreuses traces de pas.

Le premier objet qui frappa nos regards fut une charmante petite cascade tombant d'un rocher assez élevé; nous pûmes nous y désaltérer tout à notre aise, et cette eau rafraîchissante nous fit grand bien. Bientôt, nous entrâmes dans un petit sentier étroit qui paraissait avoir été frayé par la main des hommes et qui longeait le bord d'un ruisseau. Des palmiers majestueux élevaient fièrement leurs têtes au-dessus des autres arbres, dont l'épais feuillage formait au-dessous d'elles de magnifiques bosquets. Des plantes grimpantes croissaient en abondance; leurs rameaux flexibles s'enlaçaient aux branches des arbres, et formaient des murs de verdure émaillés de fleurs qui brillaient des couleurs les plus resplendissantes et embaumaient l'air de leurs parfums. De légers oiseaux gazouillaient çà et là; des perroquets se berçaient sur les branches, et beaucoup d'autres oiseaux que je ne connaissais que pour les avoir vus dans des livres d'histoire naturelle animaient ce bois enchanté. Il me semblait que j'étais dans le parc d'une fée, et si la pensée de ma mère et de ma sœur ne m'eût constamment

poursuivi, j'aurais joui avec délices de toutes les splendeurs de cette riche nature.

Pour ce qui est des animaux dangereux, que nous redoutions de rencontrer, nous ne vîmes que quelques petits serpents qui s'enfuyaient à notre approche, et une espèce de buffle qui gambadait entre les troncs des arbres, mais qui ne jugea pas à propos de faire notre connaissance. Quant aux singes, nous n'en vîmes pas un seul dans cette forêt, ce qui nous parut assez singulier.

Grâce au petit sentier que nous suivions, nous avancions rapidement et nous pensions arriver bientôt sur la lisière de la forêt lorsqu'un nouvel objet fixa notre attention.

En levant les yeux, nous vîmes à très peu de distance de nous un grand corps de couleur foncée qui se balançait à une forte branche d'arbre. En approchant nous reconnûmes que c'était un grand serpent; nous pensâmes qu'il guettait une proie. Je mis aussitôt la main sur un de mes pistolets, mais mon père me fit signe d'arrêter, tout en osant lui-même s'avancer de quelques pas pour considérer le monstre de plus près. Alors chargeant son fusil il coucha le serpent en joue et le blessa au côté. Le reptile fu-

rieux s'élança comme un trait du haut de l'arbre, tout en restant accroché par sa queue à la branche qui le soutenait ; il s'allongeait et cherchait à nous atteindre. Mais sa rage était impuissante, car nous eûmes soin de nous tenir à distance. Au même instant, comme mon père s'apprêtait à lui envoyer une seconde balle, nous entendîmes tout à coup des cris aigus et des vociférations qui partaient de la lisière de la forêt.

— Des sauvages ! m'écriai-je, des sauvages, papa ! J'en vois un, deux, trois, quatre à travers les arbres.

— De la prudence, s'écria mon père ; cachons-nous tous deux derrière ce tronc de palmier et attendons.

Le cœur palpitant, nous nous blottîmes derrière un arbre gigantesque d'où nous pouvions voir ce qui se passait. Les insulaires s'avançaient du côté de l'arbre où se trouvait toujours le serpent ; ils étaient au nombre de huit, et leurs figures portaient l'empreinte de la férocité. Ils étaient vêtus d'une ceinture d'étoffe grossière qui leur descendait jusqu'aux genoux et chacun avait sur la tête trois ou quatre grandes plumes rouges, tandis que des anneaux de cuivre pen-

daient à leurs oreilles et à leurs bras. Tous étaient munis d'un arc et de flèches. Lorsqu'ils virent le serpent, ils poussèrent de nouveau des cris aigus et décochèrent plusieurs traits qui firent tomber le monstre. Alors ils se mirent tous à vociférer dans leur langage barbare.

Au même instant j'avançai imprudemment la tête, et l'un des insulaires m'ayant vu, se mit aussitôt à crier en s'avançant de mon côté; il fut immédiatement suivi par ses compagnons, et en un instant nous nous trouvâmes si bien cernés, qu'il nous fut impossible de songer à nous défendre.

Mon père me fit signe de n'avoir pas l'air effrayé, mais je me débattais toujours entre les mains des sauvages; pour lui, il cherchait au fond d'une de ses poches quelques perles de verre qu'il avait eu la précaution d'apporter, car vous savez, mes chers amis, que les insulaires aiment passionnément ce genre de parure que les navigateurs ont soin de leur offrir quand ils veulent entrer en relation avec eux. Deux des sauvages prirent ce que mon père leur présentait, et ils poussèrent des éclats de rire d'une satisfaction féroce. Les autres saisissant à l'instant un paquet d'une espèce de cordes de pal-

mier qu'ils portaient avec eux, commencèrent à nous garrotter les mains de telle sorte qu'il ne nous fût plus possible de faire avec nos bras le moindre mouvement.

Ensuite, ils s'emparèrent de nos armes, qu'ils examinèrent en poussant des cris aigus et en faisant des gestes d'étonnement. Il est probable que ces insulaires n'avaient jamais rien vu de pareil. Heureusement pour nous, ils ne fouillèrent pas nos poches; ainsi, nous demeurâmes possesseurs de ce qui nous restait de poudre et de balles. Mais à quoi nous servait cette provision, sans nos armes? J'adressais à mon père les plus tristes lamentations sur ce sujet, tandis que les sauvages, qui nous avaient garrottés, s'étaient tranquillement assis sur le gazon, où ils se passaient mes pistolets, qu'ils examinaient tout à leur aise.

Ces hommes étaient vraiment hideux à voir, et, ce qui les rendait plus affreux encore, c'est que leurs dents étaient limées et teintes en noir. L'un d'eux cracha à terre, et je crus que sa bouche était pleine de sang, car sa langue et sa mâchoire étaient d'un rouge vif, sur lequel se dessinaient ses dents noires; de sorte que c'était vraiment horrible à voir. J'appris plus tard que les

insulaires de plusieurs tribus de la mer du Sud ont la coutume de mâcher constamment du siri, qui n'est autre chose que le bétel, espèce de poivrier qui croît dans les îles de la mer du Sud et dans d'autres endroits tropicaux. Les habitants de ces divers pays prennent le fruit d'une espèce de palmier, ils le coupent en tranches, le roulent dans de la poudre de chaux et de certains aromates, entourent le tout d'une feuille de poivrier et mâchent cela avec le plus grand plaisir. Il est d'usage, dans les pays qui ont quelques vestiges de civilisation, d'en offrir en se saluant dans les rues; et ce serait manquer à la politesse que de parler à une personne de distinction sans en avoir dans la bouche.

On dit la saveur du bétel très agréable; il rend la salive très abondante et la colore en rouge de sang.

Pendant que quelques sauvages nous gardaient, les autres achevaient de tuer le serpent à coups de flèches. L'un d'entre eux, ayant fait un petit lacet d'une herbe forte et tenace, l'attacha à un bâton, le jeta autour du cou du reptile, et, aidé de deux de ses compagnons, le chargea sur ses épaules, en l'enroulant autour de son corps, en guise de trophée, tandis que

tous poussaient des acclamations de joie. Ce serpent pouvait avoir environ trois mètres de long; il était de la grosseur d'un bras d'homme, et nous parut appartenir à l'espèce des boas.

Les insulaires nous firent signe de les suivre, et nous nous mîmes tous en marche sans savoir de quel côté nous allions diriger nos pas. Que voulaient-ils faire de nous? Jusque-là, nous l'ignorions; mais nous commencions à être tourmentés par une soif ardente et à être dévorés par la faim, car, depuis plusieurs heures, nous n'avions pris aucune nourriture.

Nous leur fîmes signe que nous voulions manger, et nous crûmes comprendre à leurs gestes que bientôt ils nous donneraient de la nourriture, mais qu'il fallait encore marcher un moment. En effet, au bout d'une demi-heure, nous arrivâmes sur les bords d'une petite rivière bordée de broussailles et de hautes herbes. Une pirogue était amarrée à un tronc d'arbre. Là, nos conducteurs nous firent signe de nous asseoir, et l'un d'eux, après avoir apporté une brassée de broussailles, frotta deux morceaux de bois l'un contre l'autre avec une telle rapidité, qu'ils s'enflammèrent, et que bientôt nous eûmes un feu magnifique. Un second y jeta plusieurs

branches d'un bois odoriférant, qui répandit dans l'air une odeur délicieuse.

Les autres sauvages n'étaient pas inactifs; ils dépouillaient le serpent et le coupaient par morceaux ; ils firent ensuite griller trois ou quatre de ces morceaux, et après nous avoir enlevé nos liens, ils nous en présentèrent.

— Manger du serpent grillé! s'écria Emilie. Oh! mon oncle, quel horrible mets!

— Eh bien! mon enfant, ce mets, tout horrible qu'il était, ne nous occasionna cependant pas trop de répugnance, tant nous étions accablés de lassitude et tourmentés par la faim.

On nous avait délié les mains, et, quand je portai la chair de ce reptile à ma bouche, je fus étonné de lui trouver fort bon goût; il était aussi tendre que du poulet, et mon père ne fut pas moins étonné que moi.

Les insulaires allèrent se désaltérer à la rivière, après quoi ils nous firent signe d'en faire autant. Comme ils ne comprenaient pas notre langage, je dis à mon père que nous pourrions saisir ce moment pour nous échapper à travers la forêt; mais il me répondit que nous devions

bien nous en garder, car nous aurions infailliblement été tués à coups de flèches. Il ajouta que nous devions mettre toute notre confiance en Dieu et attendre un moment plus favorable, où nous pourrions prendre la fuite sans risquer d'être poursuivis.

Notre repas terminé, on nous fit entrer dans la pirogue pour traverser la rivière, et nous eûmes le privilége de n'être pas de nouveau garrottés. Arrivés sur l'autre bord, nous recommençâmes notre marche fatigante à travers des épines et des ronces, qui nous barraient le chemin ou s'élevaient en plantes grimpantes autour des arbres et des arbustes. Pendant tout ce voyage, Médor ne nous avait pas un seul instant perdus de vue, et soit que les insulaires eussent été trop préoccupés de leur chasse, soit toute autre cause, ils n'avaient fait que peu d'attention à ses aboiements; l'un d'eux lui avait même donné une part du serpent, de sorte que le fidèle animal continuait à marcher près de nous, décidé, sans doute, à nous suivre partout où nous porterions nos pas.

Au bout d'une heure, nous nous trouvâmes au pied d'une chaîne de collines fort escarpées, et à la base de laquelle se trouvaient de nom-

breuses plantations de riz ; ce qui nous fit supposer que les insulaires se nourrissaient, en grande partie, du fruit de ce végétal si commun dans plusieurs îles de l'océan Pacifique.

Quand nous fûmes arrivés au pïed de l'une de ces collines, nous remarquâmes qu'on avait placé sur sa pente plusieurs troncs d'arbres très longs, dans l'épaisseur desquels on avait grossièrement taillé des marches qui devaient servir d'escalier pour arriver au sommet. Nous eûmes beaucoup de peine à franchir ces marches, car quelques-unes étaient si élevées, que nous étions obligés de nous servir de nos mains et de nos genoux pour parvenir à les gravir ; quant à nos compagnons, ils grimpaient avec une habileté étonnante. En quelques endroits, la montagne était entièrement nue ; dans d'autres, elle était ornée d'une belle et fraîche végétation ; de beaux arbres fruitiers étaient couverts de fruits qui nous paraissaient fort appétissants.

Il était presque nuit quand nous atteignîmes une espèce de plateau, sur lequel se trouvaient plusieurs cabanes recouvertes de larges feuilles de bananiers ; devant chacune d'elles on avait ménagé une jolie pelouse de gazon.

Les insulaires, après s'être soigneusement es-

suyé les pieds, nous firent entrer dans la plus grande de ces cabanes, que nous apprîmes plus tard être celle du chef de leur tribu. La pièce dans laquelle nous fûmes introduits pouvait avoir six mètres de long sur quatre de large; elle ne renfermait pour tous meubles que quelques escabeaux grossièrement taillés et rangés de chaque côté; le sol était recouvert de plusieurs nattes de joncs, et sur les parois on voyait suspendus une sorte de tambour et de grands couteaux de chasse que ces sauvages nomment *parang*. Au fond de cette pièce et sur une espèce de trône formé de troncs d'arbres était assis le chef, et je ne crois pas avoir jamais vu de figure plus horrible. Figurez-vous, mes chers amis, un homme très grand, aux formes athlétiques, au teint d'un brun cuivré, ne portant pour tout vêtement, comme ses compagnons, qu'une large ceinture descendant jusqu'aux genoux. Ses yeux étaient petits; son nez large et plat; sa bouche d'une grandeur démesurée, avec des lèvres très épaisses et des dents teintes en noir, comme les autres insulaires; sur chacune de ses joues on avait tatoué un serpent, dont la couleur rouge faisait ressortir encore plus la laideur extraordinaire de son visage.

— Que signifie ce mot tatouer, mon oncle? dit Eugène.

— Le tatouage, répondit l'oncle William, est une opération qu'on pratique généralement dans plusieurs archipels de l'Océanie ; il consiste à faire une incision à la peau en se servant pour cela d'un petit morceau d'écaille de tortue semblable, pour la forme, à une lame de scie présentant cinq ou six dents droites et aiguës ; on enduit ces dents d'une teinture noire, puis on fait pénétrer la lame dans la peau, jusqu'à ce qu'elles atteignent la chair vive. Cette opération occasionne une légère inflammation et une enflure qui, quoique peu douloureuse, ne cesse cependant qu'au bout de quelques jours. Par le moyen de ces piqûres les sauvages se dessinent sur le corps des figures indélébiles, c'est-à-dire qui ne peuvent jamais s'effacer. Ils enduisent ces figures de couleurs ordinairement très vives pour les faire ressortir davantage.

Ce chef était coiffé d'une espèce de diadème formé de plumes rouges au milieu desquelles se trouvaient trois grandes plumes de coq qui servaient sans doute à le distinguer de ses compagnons. Indépendamment des anneaux qui pendaient à ses oreilles et à ses bras,

il en avait encore un autre dans les narines.

— Oh quelle horrible figure ! mon oncle, s'écria Emilie.

— En effet, ma chère enfant, cet homme était hideux et je frissonnai en l'apercevant, tandis que mon père conservait le plus grand calme.

A peine fûmes-nous entrés dans la hutte que les sauvages qui nous accompagnaient se jetèrent tous la face contre terre en baisant la plante des pieds de leur chef pour l'assurer sans doute de leur respect et de leur soumission. Celui-ci leur ayant fait signe de se relever, nous crûmes comprendre qu'il leur demandait dans son langage barbare et en nous désignant du doigt, qui nous étions ; les insulaires répondirent dans la même langue, et nous pûmes comprendre par leurs gestes qu'ils racontaient au chef de quelle manière ils nous avaient faits prisonniers.

Alors celui-ci se mit à rire d'un rire féroce en nous examinant avec curiosité ; puis il donna quelques ordres à ses compagnons, qui nous firent signe de les suivre, et nous sortîmes de la cabane.

L'obscurité était complète; un des sauvages, m'ayant saisi par le bras, m'entraîna avec lui, tandis que je ne pouvais savoir si mon père me

suivait. Au même instant j'entendis qu'il s'éloignait, alors il s'écria d'une voix haute et ferme : « William, mon enfant, souviens-toi que nous sommes entre les mains de Dieu; mets toute ta confiance en Lui, il ne nous abandonnera pas. Adieu, mon fils! » Je fus tellement ému que je me mis à sangloter; notre position me paraissait affreuse, et je ne pouvais me consoler d'être séparé de mon père.

Je me mis à prier intérieurement; je demandai à Dieu la force nécessaire pour supporter de si dures épreuves, et je me trouvai un peu soulagé.

Au bout de quinze à vingt minutes de marche à travers de petits sentiers rocailleux, nous arrivâmes devant une autre hutte très longue qui me parut divisée en plusieurs compartiments; l'un des côtés était orné d'une espèce de véranda ou galerie, en forme de terrasse. Sous cette véranda brillait un grand feu que plusieurs sauvages alimentaient avec beaucoup de soin, et qui répandait une très vive clarté tout autour de nous. La galerie communiquait, par une large ouverture assez régulière, avec une vaste pièce dans laquelle on me fit entrer et dont le sol était recouvert de nattes. On me fit signe de me coucher

sur ces nattes, et je crus comprendre qu'on allait me chercher à manger. Harassé de fatigue, je m'étendis sur le sol et je fis des efforts pour dormir, mais j'étais tellement agité qu'il me semblait voir autour de moi des figures étranges; je croyais dormir et veiller tout à la fois, tant il m'était impossible de me rendre un compte exact de mes impressions.

Au bout de quelques instants l'insulaire qui était sorti revint en m'apportant deux vases formés de noix de cocos; l'un contenait du riz cuit et l'autre de l'eau pure. Je me hâtai de porter le riz à ma bouche, car je n'avais ni cuiller, ni fourchette; j'avais tellement faim, que j'en mangeai une assez grande quantité. Ensuite j'étanchai ma soif en buvant l'eau que l'on m'avait apportée. Après ce repas, je m'étendis sur la natte, et cette fois mes paupières se fermèrent; pendant quelques heures j'oubliai ma triste situation, grâce au sommeil rafraîchissant dont je pus jouir.

Je ne sais ce qui se passa pendant mon sommeil sous la véranda, mais lorsque je m'éveillai tout me sembla plus clair autour de moi; en sorte que je pouvais commencer à me rendre compte de différents objets qui se trouvaient

dans la pièce que j'occupais. Je m'aperçus que cette vive clarté provenait du feu qui était allumé sous la galerie et qui éclairait la salle au moyen de larges ouvertures pratiquées dans la cloison. Mais quel horrible spectacle frappa mes regards! Représentez-vous, mes chers amis, environ trente têtes d'hommes arrangées les unes à côté des autres dans une sorte de long filet, placé presque au-dessus de ma tête! Quelques-unes paraissaient avoir été coupées tout récemment. Un frisson d'horreur parcourut tout mon corps; mais, au bout d'un moment, pensant à nos amis disparus et rappelant tout mon courage, je me mis à examiner toutes ces têtes avec autant de sang-froid que possible. La plus grande partie avaient conservé toute leur chair, mais elles paraissaient noircies par la fumée; d'autres étaient déjà entièrement desséchées. Dans les orbites des yeux on avait placé des coquillages blancs et les mâchoires étaient grandes ouvertes, ce qui donnait à ces visages un aspect encore plus effrayant. En outre, la puanteur excessive qu'exhalaient ces têtes arrivait par bouffées jusqu'à mon visage et me causait un dégoût indescriptible.

Mon attention fut fort heureusement dé-

tournée de ce sujet par les vociférations des sauvages rassemblés autour du feu. Bientôt ils entonnèrent une espèce de chant guerrier, et l'on peut croire que je n'eus plus aucune envie de dormir. J'appris plus tard que ces insulaires n'étaient revenus que quelques jours auparavant d'une expédition contre un chef ennemi et qu'ils avaient rapporté plusieurs têtes. C'était là, pour ces sauvages, le plus beau trophée de leurs victoires.

— Oh! mon oncle, s'écria Emilie, comment est-il possible que vous ne soyez pas mort de frayeur!

L'oncle William sourit.

— En effet, dit-il, il n'y aurait eu là rien de bien étonnant si Dieu ne m'eût gardé et fortifié, pendant cette terrible nuit. Je dois dire aussi que je n'étais pas d'une nature peureuse et timide, au contraire, ce qui m'avait valu de la part de mes camarades de collége le surnom de courageux; aussi, ai-je souvent remarqué avec quelle sagesse Dieu nous donne tout ce qui nous est nécessaire pour nous aider à supporter telle ou telle situation difficile; avec quelle bonté il nous y prépare, en quelque sorte. Il m'avait donné du courage et un corps robuste,

me rendant ainsi capable de braver bien des fatigues et des dangers auxquels j'aurais certainement succombé si ce tendre Père ne m'avait fait ce que j'étais.

— Je passai trois semaines dans cette triste habitation où je serais certainement mort, si l'on ne m'eût permis de temps en temps de respirer l'air libre sous la véranda. On m'apportait régulièrement à manger trois fois par jour, mais à la fin je ne touchais presque plus au riz qu'on plaçait devant moi; car l'aspect continuel de ces têtes m'avait donné un tel dégoût que je ne pouvais plus prendre de nourriture; aussi je maigrissais à vue d'œil et j'étais devenu presque méconnaissable.

Indépendamment de toutes ces épreuves, lorsque je songeais à mon père, à ma mère, à ma sœur et à ma petite Paméla, mon cœur était tellement serré, que je pleurais pendant des heures entières. Je demandais ardemment à Dieu de nous délivrer, de nous réunir, et ce n'était que par la prière que je pouvais retrouver un peu de calme. J'avais essayé, au moyen de signes, d'interroger les insulaires sur le sort de mon père, mais ils n'avaient pas paru me comprendre. Pour toute réponse, ils riaient de ce rire sau-

vage qui me faisait toujours frissonner et qui augmentait mon angoisse.

— Mais notre veillée a été longue aujourd'hui, mes chers enfants, dit l'oncle William en interrompant son récit; remettons donc à une prochaine soirée la suite de ma narration.

IX

Péril. — Les pommes de reinette.

Un matin, continua M. Desnoyers, comme j'étais assis sur une natte sous la véranda, que quelques insulaires accroupis près du feu mâchaient du siri tout en me gardant à vue, je remarquai deux sauvages qui s'approchaient de la cabane, tout en gesticulant et en frappant sur des espèces de tambours suspendus à leurs ceintures. Arrivés près de nous, ils s'entretinrent pendant quelques minutes avec leurs compagnons, après quoi l'un d'eux, m'ayant garrotté les mains, me fit signe de le suivre. Tous les autres se levèrent à l'instant en brandissant leurs parangs et en poussant des cris féroces.

Je me sentis saisi d'une terreur inexprimable, et je crus que j'allais m'évanouir, car j'étais si affaibli par suite du régime que j'avais suivi depuis quelques semaines, que je n'aurais pu me défendre, lors même que j'en aurais eu le

désir. Jusqu'à ce moment, la pensée que ces sauvages en voulaient à ma vie ne s'était pas encore présentée à mon esprit; et, sans trop savoir ce que je deviendrais, j'avais sans cesse une vague espérance de profiter d'un moment favorable pour m'échapper.

Je suivis mes compagnons d'un pas chancelant, et l'un deux, trouvant sans doute que je n'avançais pas assez vite, m'appliqua sur les reins un coup vigoureux avec le manche de son parang. Assurément si l'un de mes anciens compagnons de collége m'eût vu dans le triste équipage où j'étais alors, il aurait eu pitié de moi. Mes bottes et mes habits, complétement sales, étaient percés en plusieurs endroits; ma chevelure dans un désordre affreux était d'une longueur démesurée. Où étaient-ils ces beaux jours d'autrefois, lorsque j'étais en Europe, sous le toit paternel? Où étaient-ils ces moments heureux que j'avais passés dans l'île en compagnie de mes chers parents? Je songeais alors à toutes mes fautes, aux chagrins que je leur avais souvent causés, et j'aurais ardemment désiré de pouvoir leur en demander pardon avant de mourir, car la pensée de la mort commençait à se présenter avec force à mon esprit.

Nous marchâmes pendant une heure ou une heure et demie en descendant les flancs escarpés de la montagne, et toujours par un soleil dévorant qui, frappant sur ma tête nue, me donnait une fièvre ardente. Nous atteignîmes une espèce de gorge que dominait un plateau sablonneux sur lequel se trouvaient quelques huttes éparses; là, nous fûmes joints par une nouvelle troupe d'insulaires armés de longs parangs et portant chacun un tambour. Indépendamment de toutes leurs armes, ils avaient à la main un petit panier rempli de différentes choses, telles que des cheveux et des dents d'hommes, ce qui augmenta beaucoup ma terreur. A peine notre cortége se fut-il remis en marche que quelques-uns des sauvages commencèrent à frapper sur les tambours pendant que d'autres, soufflant dans de gros coquillages, faisaient retentir l'air de sons aigus. Cette musique discordante me déchirait les oreilles, tandis que je cherchais en vain à deviner où les insulaires voulaient me conduire.

Cette marche si pénible pour moi dura trois heures; au bout de ce temps j'étais à peine capable de me tenir debout, tant j'étais exténué de fatigue. Enfin nous arrivâmes près de la mer,

sur une vaste pelouse, bordée d'un côté par une immense forêt, et de l'autre par des rochers et des marécages. De distance en distance se trouvaient des poteaux et des troncs d'arbres renversés destinés sans doute à servir de siéges aux sauvages. Mais quel ne fut pas mon effroi en apercevant, à quelques pas de moi, un grand bûcher formé de petits troncs d'arbres, de broussailles, et disposé de manière à ce qu'on pût y mettre le feu très facilement. Je frissonnai; une sueur froide commença à inonder mes tempes et mes joues; mes dents claquèrent et tout mon corps trembla. Etais-je condamné à être brûlé vif? O mon Dieu! m'écriai-je avec angoisse, délivre-moi de la main de ces misérables!

— Oh! quel bonheur, mon cher oncle, interrompit Emilie en frappant dans ses mains, vous n'êtes donc pas mort!

Madame Daumont et Eugène ne purent s'empêcher de rire de la réflexion naïve de la petite fille. Puis M. Desnoyers reprit en ces termes:

Je remarquai que près du bûcher se trouvait un brasier à demi éteint, et l'angoisse que j'éprouvais augmenta encore en remarquant quelques ossements épars sur le sable. Je pensai à

mon père... Un nuage passa sur mes yeux; je vis tous les objets tourner autour de moi, et, pour quelques instants, je fus soustrait par un évanouissement à l'horreur de ma position.

Quand je revins à moi, j'étais attaché à l'un des poteaux, et je vis s'avancer de mon côté le chef de la tribu, accompagné d'un grand nombre d'indigènes faisant leur musique infernale. Ils se rangèrent en demi-cercle vis-à-vis de moi; après quoi, jugez de ma surprise et de mon émotion, je vis s'avancer, au milieu de quatre insulaires, mon père pâle et défait.

Je voulus m'élancer vers lui; mais, hélas! j'oubliais que des liens me retenaient.

— Papa! m'écriai-je, mon cher papa! est-il possible que je vous retrouve ici?

— C'est donc toi, mon cher enfant, me répondit-il d'une voix émue; mais calme-toi, William, ajouta-t-il; nous nous retrouvons pour quelques instants seulement sur cette terre, mais nous nous retrouverons là-haut, avec ta chère mère, ta chère sœur, notre petite Paméla... et ce sera pour ne plus jamais nous séparer, n'est-ce pas, mon fils?

— Oui, mon cher père, répondis-je en sanglotant; je ne suis qu'un pauvre pécheur, mais

je crois de tout mon cœur que Jésus-Christ a versé son sang pour moi, et que, par ce sang précieux, j'obtiens le pardon de tous mes péchés.

— Que Dieu soit loué, dit mon père en levant ses yeux vers le ciel, nous avons la même espérance ; bientôt nos maux seront finis.

Au même moment, je vis sortir de la forêt notre pauvre Médor ; il était couvert de boue et de sang ; il accourait de notre côté en poussant des hurlements lamentables. Alors, deux insulaires, saisissant leurs arcs, lui lancèrent deux flèches, dont l'une l'atteignit près du crâne, et l'autre lui perça le flanc. Il se traîna, mourant, jusqu'à mes pieds : il les lécha une dernière fois ; puis, poussant un long gémissement, il expira.

On attacha mon père à un poteau ; le chef prit place sur un tronc d'arbre, en face du bûcher. Il fallait donc nous préparer à mourir ! Je baissai la tête pour m'épargner la douleur de contempler encore une fois le visage bien-aimé de l'auteur de mes jours. Mais, au même instant, je tressaillis et je portai vivement mes yeux du côté de la mer ; non, ce n'était point une illusion, je venais d'entendre un coup de fusil ; une chaloupe s'approchait rapidement du

rivage..., et cette chaloupe était montée par des hommes blancs, par des Européens !

Dans ce moment, et comme tous les yeux étaient tournés du côté de l'oncle William, un violent coup de marteau, frappé à la porte du presbytère, retentit dans la maison et fit tressaillir Emilie et Eugène.

Chacun se demanda qui pouvait venir à une heure aussi avancée, et pendant que la neige tombait à gros flocons. Madame Daumont allait se lever pour s'en informer, lorsque des pas précipités se firent entendre dans le corridor. La porte s'ouvrit bruyamment et l'on vit paraître un grand monsieur d'une cinquantaine d'années, qui portait un large manteau dont la couleur, pour le moment, disparaissait sous la couche de neige dont il était couvert.

— Quoi ! c'est vous, mon cher Fontannès, s'écria l'oncle William en se levant promptement et en serrant cordialement la main de son ami. En vérité, j'étais loin de m'attendre à une aussi agréable surprise! Je vous croyais toujours à cent lieues de moi.

— Vous savez, mon cher, répondit M. Fontannès en se débarrassant de son manteau et en le remettant à la bonne, que depuis longtemps

je vous promettais de profiter de la première occasion favorable pour venir passer quelques jours avec vous ; cette occasion s'est présentée, et me voici. J'avoue que je n'ai pas eu l'idée d'aller chercher un lit à l'hôtel, sachant que vous auriez été contrarié, si je ne vous avais rendu ma visite qu'à demi. J'ai eu beaucoup de peine à trouver le chemin de votre presbytère, car la nuit est fort obscure et les chemins sont horriblement mauvais. Au reste, vous n'avez qu'à jeter un coup d'œil sur mes bottes et mon pantalon pour vous en convaincre. Vous voudrez bien m'excuser, n'est-ce pas, si je me présente chez vous dans un tel état?

— Mais certainement, mon cher ami, dit l'oncle William en approchant du feu un grand fauteuil; venez donc sécher tout cela; demain il n'y paraîtra plus. Savez-vous bien, mon cher Fontannès, que si vous étiez descendu à l'hôtel, je crois que je ne vous l'aurais jamais pardonné, ajouta-t-il en riant; souvenez-vous qu'il y a dix ans que nous ne nous sommes vus.

— Parfaitement exact, dit M. Fontannès. Depuis notre dernière entrevue, nous avons un peu vieilli, continua-t-il gaiement en prenant les pincettes pour attiser le feu. Puis, se levant

brusquement de son fauteuil et se plaçant près de Madame Daumont : — Pardonnez-moi, Madame, si j'ai négligé de vous demander de vos nouvelles ; je suis tout mouillé, transi, fatigué, et ce triste état m'a fait commettre une impolitesse dont je vous demande pardon.

— Grâce à Dieu, nous sommes tous bien portants, répondit Madame Daumont ; puis elle sonna Nanette, afin de lui donner quelques ordres.

— Je crois, Madame, que cette petite demoiselle n'était pas née, lorsque j'eus le plaisir de vous voir pour la dernière fois à B...., dit M. Fontannès en attirant Emilie sur ses genoux. Il y a dix ans de cela ; vous en souvenez-vous, ma petite demoiselle ?

— Je ne puis pas m'en souvenir, puisque je n'ai que sept ans, dit Emilie d'un air maussade.

— C'est juste, répondit M. Fontannès en riant; mais cette petite demoiselle a l'air de mauvaise humeur ; serais-je venu peut-être interrompre quelque jeu ou tout autre divertissement de famille? dit-il en regardant l'oncle William.

M. Desnoyers éluda la question en changeant habilement de conversation et en présentant

Eugène à son ami. Alors Madame Daumont se leva, en faisant signe à Emilie de la suivre. M. Fontannès, après avoir embrassé la petite fille, continua à s'entretenir avec l'oncle William.

— Voulez-vous déjà me mettre au lit, maman ? dit Emilie avec humeur, tout en montant l'escalier qui conduisait à la chambre à coucher de sa mère.

— Certainement, ma chère, dit Madame Daumont en posant sa bougie sur une commode.

— Mais il n'est pas tard, maman; il n'est que huit heures et demie, et je ne vais jamais au lit avant neuf heures, ajouta-t-elle d'un ton fort peu aimable.

— Ma chère enfant, dit tranquillement Madame Daumont, tu es de mauvaise humeur ce soir, et rien n'est désagréable comme d'avoir près de soi une petite fille qui a l'air grognon et contrarié; voilà pourquoi je vais te mettre au lit.

— Mais, maman, n'est-ce pas bien contrariant que ce monsieur soit arrivé justement au moment le plus intéressant de l'histoire de l'oncle William? Il aurait bien mieux fait d'aller à l'hôtel; j'aurais été bien contente qu'il ne fût pas venu.

— Emilie, Emilie, dit doucement Madame Daumont, ta mauvaise humeur te rend égoïste.

— Qu'est-ce que c'est qu'être égoïste?

— C'est rapporter tout à soi, ma chère enfant; c'est chercher sans cesse ce qui nous est agréable à nous-mêmes sans songer le moins du monde à ce qui peut convenir aux autres; c'est agir comme si l'on voulait réaliser ce mot: Tout pour moi, rien pour les autres.

— Je ne comprends pas bien comment j'ai pu être égoïste ce soir, maman, répondit Emilie en pleurant, pendant que sa mère commençait à la déshabiller.

— Je vais tâcher de te l'expliquer, ma fille. L'histoire de l'oncle William t'intéressait vivement; je le comprends, elle m'intéresse aussi; c'était là un plaisir dont nous jouissions tous; mais tout à coup ton oncle reçoit la visite d'un ancien ami, qu'il n'a pas vu depuis dix ans; c'était là aussi un sujet de joie pour lui; penses-tu donc qu'il serait juste de désirer que ton oncle eût été privé de ce plaisir uniquement pour que toi, Emilie, tu pusses continuer à goûter le tien? Crois-tu donc, continua Madame Daumont, que cette enfant qui a pris un air maussade à l'arrivée de M. Fontannès soit autre chose qu'une

petite fille égoïste qui, dans ce moment, rapporte tout à elle-même, sans songer à ce qui peut être agréable aux autres, et, en particulier, à un oncle si rempli de bontés pour elle?

Emilie baissa les yeux en rougissant.

— Mais c'est bien difficile, maman, de ne pas être égoïste, dit-elle après une courte pause.

— Sans doute, ma fille; aussi n'y a-t-il que Dieu seul qui puisse nous enseigner à aimer assez les autres pour leur faire quelquefois le sacrifice de nos propres jouissances. Avant de te mettre au lit, Emilie, nous allons lui demander ensemble cette grâce.

Madame Daumont fit une courte prière, après quoi Emilie se mit au lit; la petite fille aurait bien voulu embrasser sa maman, mais elle savait que Madame Daumont lui refusait cette faveur chaque fois qu'elle lui avait donné quelque sujet de plainte un peu grave dans le courant de la journée; aussi quelques larmes coulèrent sur les joues de l'enfant, lorsque sa maman, après lui avoir souhaité une bonne nuit, s'éloigna doucement de la chambre.

Comme M. Desnoyers et son ami avaient quelques excursions à faire ensemble, il ne fut plus question de veillées pendant le reste de la se-

maine, au grand regret d'Emilie; mais elle voulait faire en sorte de n'être plus égoïste. Elle fit donc des efforts pour attendre avec patience le départ de M. Fontannès, qui d'ailleurs était fort aimable pour elle et paraissait avoir oublié le moment d'humeur qu'Emilie avait manifesté à son arrivée.

Le lundi suivant, comme l'oncle William et son ami étaient allés à la ville, en compagnie de Madame Daumont, Emilie, après avoir étudié ses leçons, descendit un moment à la cuisine pour jouer avec le chat; il était tranquillement assis près du foyer, paraissant surveiller la cuisson du dîner qui exhalait déjà une odeur appétissante. Nanette était allée faire quelques emplettes à la seule boutique qu'il y eût dans le village. Emilie profita de sa solitude pour tout examiner avec curiosité; elle fouilla jusque dans les plus petits coins. Fatiguée de ses recherches sans but, elle allait commencer avec le chat la partie projetée lorsqu'elle aperçut au haut d'une armoire une pyramide de pommes de reinette que sa mère avait préparées pour le dessert. Comme cette année-là les pommes avaient été très rares et s'étaient vendues à un prix élevé, les enfants n'en avaient presque pas goûté. Une amie de Madame Daumont, propriétaire d'une

fort belle campagne, située à quelque distance du village, lui avait envoyé, à la fin de décembre, un petit panier rempli de superbes pommes de reinette. Ces pommes avaient vivement excité la convoitise de la petite fille; mais comme sa maman les réservait pour quelque grande occasion, elles les avait immédiatement serrées dans l'office, au grand regret d'Emilie, qui, depuis ce moment, avait espéré bien des fois, mais en vain, de les voir paraître au dessert.

Elle considéra un moment avec attention ces beaux fruits qui étaient rangés symétriquement sur une assiette de porcelaine du Japon. Après un moment de réflexion, elle eut la pensée de s'emparer du fruit qui formait le sommet de la pyramide; mais non; Madame Daumont avait sans doute compté les pommes, et, s'il en manquait une, elle s'en apercevrait bien vite. Emilie avait commencé à écouter la voix du tentateur, et sa conscience avait beau lui crier : « Eloigne-toi bien vite de ce lieu, ou tu vas succomber, » elle ne l'écouta pas; les pommes lui paraissaient si belles! et l'occasion était si favorable! — Si je mangeais un petit morceau de chaque pomme, pensa-t-elle, personne ne le saurait et je ne dérangerais rien à la pyramide.

Aussitôt dit, elle se mit à l'œuvre. D'une main tremblante elle saisit la première pomme, elle y mordit un petit morceau avec précaution, la mit de côté, puis en fit autant à une seconde, à une troisième et à toutes celles que contenait l'assiette; ensuite elle les remit en pyramide avec le plus grand soin et de telle manière que personne ne pouvait s'apercevoir de ce qui s'était passé.

Lorsque Emilie sortit de la cuisine, tout son corps tremblait et ses joues étaient pourpres. Elle descendit au jardin pour respirer l'air frais, car elle commençait à avoir un grand mal de tête; mais elle était si préoccupée de l'action qu'elle venait de commettre, qu'elle n'eut pas même le courage de prendre avec elle sa poupée, ce qu'elle faisait ordinairement chaque matin après avoir étudié ses leçons. Quand elle entendit revenir sa maman, au lieu d'aller joyeusement à sa rencontre comme elle le faisait toujours, elle resta clouée à sa place et ce ne fut qu'aux cris répétés de : Emilie, Emilie! qu'elle se décida à monter l'escalier pour entrer dans la salle à manger, où tout le monde était déjà réuni.

Ce jour-là l'oncle William avait invité plusieurs messieurs à dîner, en sorte que Madame

Daumont, tout occupée à servir ses convives, ne fit pas attention à l'agitation de la petite fille, qui était placée au bas de la table à côté de son frère.

Emilie ne mangea presque pas; un poids énorme oppressait son cœur, ce qui arrive toujours lorsqu'on a fait une mauvaise action. Peu à peu les plats disparurent et l'on en vint au dessert; c'était le moment que redoutait Emilie. Elle aurait bien voulu pouvoir s'esquiver, mais elle n'osait quitter la table sans un ordre de sa maman. De plus, Eugène tenait beaucoup à avoir sa part de certaines friandises que Nanette avait confectionnées en l'honneur de M. Fontannès, et la petite fille n'aurait pu sortir sans lui; la pyramide de pommes fut placée au milieu de la table, et entourée de plusieurs assiettes de bonbons et de pâtisserie.

— Quelles belles pommes! s'écria M. Fontannès; en vérité, Madame, vous devez avoir une recette toute particulière pour conserver ces fruits aussi frais.

Madame Daumont, pour toute réponse, lui fit passer la pyramide. Alors le cœur d'Emilie battit avec violence; cependant elle fut bientôt rassurée en voyant que M. Fontannès commençait

à peler sa pomme sans paraître s'apercevoir du morceau enlevé. Les autres convives prirent chaçun une pomme, mais quand Eugène se fut servi, il dit à Madame Daumont :

— Oh! maman, voyez donc, quelqu'un a mordu cette pomme.

Emilie devint coquelicot, et elle dit d'une voix mal assurée :

— C'est peut-être une souris, maman.

— C'est singulier, dit M. Desnoyers, la pomme que j'ai sur mon assiette a aussi un morceau enlevé; il paraît que nous avons ici beaucoup de souris; il nous faut essayer de les détruire, ajouta-t-il en s'adressant à Madame Daumont.

Dans ce moment celle-ci jeta un coup d'œil sur Emilie, qui avait les joues cramoisies.

— Vous pouvez descendre au jardin, mes enfants, dit Madame Daumont.

Emilie ne se fit pas répéter cet ordre; elle franchit rapidement l'escalier et se trouva bientôt dans la cour, où son frère lui proposa de jouer au volant. Mais elle n'avait pas le cœur au jeu et elle se promena nonchalamment d'un bout à l'autre du jardin.

Une demi-heure après, une voix bien connue

lui cria : Emilie, où es-tu? C'était celle de Madame Daumont, qui avait remarqué la rougeur de sa fille et qui commençait à soupçonner la vérité.

Nous ne donnerons point ici de détails sur la punition qui fut infligée à Emilie; qu'il nous suffise de savoir que ce châtiment lui fut salutaire et que dès lors jamais elle ne se permit de manquer à la vérité. Elle fit à sa mère une confession sincère de sa faute, et Madame Daumont pria ardemment le Seigneur, lui demandant qu'à l'avenir cette chère enfant n'écoutât pas la voix de celui qui est le père du mensonge, et qui sait, si habilement, nous faire tomber dans la tentation. Les prières que la petite fille fit ainsi avec sa bonne mère portèrent des fruits, car depuis ce jour chaque fois qu'Emilie vît des friandises à sa portée, elle se rappela que c'était par ce moyen qu'elle avait été entraînée à la gourmandise, au mensonge, et elle ne manqua pas de s'enfuir bien vite de crainte de retomber en tentation. Pendant trois semaines les veillées furent interrompues; ce temps parut bien long à Emilie, mais elle sentait qu'elle devait porter la peine de sa faute et elle ne murmura point.

X

Délivrance. — Heureuse réunion.

— Vous vous souvenez sans doute, mes enfants, dit l'oncle William, que nous en étions restés au moment où s'approchait du rivage une chaloupe montée par des Européens qui avaient signalé leur arrivée par un coup de feu.

A peine avais-je eu le temps de me rendre compte de ce qui se passait, qu'un coup de canon retentit dans les airs, ébranlant les rochers et se répétant au loin par des échos multipliés. Alors des cris sauvages se firent entendre; les insulaires effrayés prirent la fuite du côté de la forêt, tandis que les Européens mettaient pied à terre.

Tout ceci s'était passé avec une telle rapidité, que, pour moi, c'était comme un rêve; et cependant nous étions sauvés! Non, ce n'était pas un rêve; ce n'était pas le résultat de la fièvre et de l'épouvante qui m'anéantissait; c'était bien

une réalité. Notre bon Père céleste nous délivrait au moment même où tout espoir nous paraissait perdu.

Les matelots, accompagnés de leur lieutenant, s'approchèrent de nous et nous eûmes enfin la grande joie d'entendre parler une langue civilisée ! et de plus une langue que nous comprenions, car nos libérateurs étaient Anglais.

Qui pourrait vous peindre ce que nous éprouvâmes alors, mes chers amis? Il y avait dans mon cœur une telle affluence des sentiments les plus divers, que la langue la plus habile ne saurait en faire un tableau exact. On venait de couper nos liens et nous pouvions nous entretenir en paix avec nos libérateurs à l'endroit même que, quelques minutes auparavant, nous pouvions regarder comme le lieu préparé pour notre supplice. Notre chair à demi consumée aurait sans doute été dévorée par ces sauvages, car nous apprîmes par les matelots que les peuples cannibales de cette île passaient pour être les plus féroces de la mer du Sud et que déjà plusieurs missionnaires avaient péri dans les différents essais qui avaient été tentés pour amener ces insulaires au christianisme.

Le lieutenant, M. Wallis, donna aussitôt des

ordres pour qu'on nous distribuât de la nourriture afin de réparer nos forces épuisées. Je m'étais jeté au cou de mon père, que j'embrassais avec transport, tandis qu'il me serrait convulsivement contre sa poitrine oppressée, pouvant à peine parler, tant était grande son émotion.

Les braves marins, témoins de notre joie, nous regardaient avec le plus vif intérêt, et nous voyions couler sur leurs joues brunies par le soleil tropical des larmes d'attendrissement.

D'une part, la nourriture que l'on nous avait offerte et à laquelle on avait joint un verre de vin de Porto ; de l'autre, la certitude de notre délivrance, nous ramenèrent bientôt à un état de corps et d'âme plus satisfaisant. Mon père alors, en quelques mots, raconta à M. Wallis de quelle manière nous avions été jetés sur ces îles ; puis il voulut lui raconter également les tristes circonstances qui se rattachaient à l'enlèvement de sa chère compagne, de sa fille Clémentine et de sa fille adoptive; mais la parole lui manqua de nouveau, et il lui fut impossible de continuer.

— Il n'est point ici-bas de joie sans mélange, dit-il avec tristesse ; peut-être ne reverrai-je

jamais ma chère femme et mes chères enfants!

Le lieutenant Wallis échangea un regard d'intelligence avec un des matelots.

— Ne désespérez de rien, Monsieur, dit-il, vous retrouverez peut-être un jour tous ces êtres qui vous sont si chers.

Mon père le regarda avec une surprise mêlée d'anxiété.

— Serait-il possible que vous pussiez me dire où est ma femme? où sont mes deux filles?

— Elles sont en lieu de sûreté, Monsieur, répondit le lieutenant en souriant.

— O mon Dieu, sois mille fois béni! s'écria mon père avec transport en joignant les mains et en les élevant vers le ciel.

Pour moi, en écoutant le lieutenant, mon cœur battait avec violence et je ne pouvais presque pas croire à une nouvelle si inattendue.

— Où sont-elles, Monsieur? dites-le-moi, je vous en conjure, m'écriai-je en saisissant M. Wallis par son habit.

— Un peu de calme, jeune homme ; qu'il vous suffise, pour le moment, de savoir qu'elles sont en sûreté.

Je me mis à battre des mains et à sauter de joie.

— Nous allons rejoindre notre navire, dit le lieutenant Wallis ; quand nous y serons montés, le capitaine Barton vous racontera lui-même tout ce qui peut vous intéresser à ce sujet. Pour le moment, il est très important que vous ménagiez vos forces, afin d'être capables de supporter la grande joie qui vous attend.

Pendant que les matelots étaient allés chercher de l'eau douce, nous nous reposâmes quelques heures, avec le lieutenant Wallis, à l'ombre des palmiers ; mais ce fut en vain que nous le questionnâmes de nouveau sur le sort de ma mère et de mes sœurs ; il s'obstina à garder le silence le plus complet, désirant avant tout, disait-il, que nous fussions plus calmes et que nous eussions quelques instants de repos.

Lorsque les matelots furent de retour, nous montâmes tous dans la chaloupe pour rejoindre le *Georges III*, c'était le nom que portait le navire du capitaine Barton. Ce brave officier nous accueillit avec une cordialité qui ne laissait rien à désirer. Il nous fit donner à l'instant même du linge, des habits, et désigna l'une des meilleures cabines de l'avant pour que nous pussions y goûter tout le repos dont nos corps fatigués avaient un impérieux besoin.

Vers le soir, après de nombreuses ablutions, un changement complet de vêtements, et quelques instants de repos, nous nous trouvâmes sensiblement mieux, et nous pûmes monter sur le pont pour nous entretenir avec le capitaine.

La soirée était magnifique; le ciel étincelait d'étoiles, qui nous procuraient une lumière douce et argentée. Nous avions déjà souvent admiré le ciel étoilé; mais, ce soir-là, avec quelle reconnaissance nos regards ne s'élevaient-ils pas vers le ciel, vers ce trône de miséricorde d'où procèdent toute grâce excellente et tout don parfait.

Je n'osais questionner le capitaine Barton sur ce qui m'intéressait si vivement; mais il lut dans mes yeux le secret désir de mon cœur. Mon père était tout à fait calme; la fièvre nous avait quittés, et notre état était assez satisfaisant. M. Barton voulut bien commencer son récit.

Parti de Bombay depuis trois mois avec son navire frété par la Société des Missions des Indes, le capitaine Barton avait dû se rendre d'abord à Batavia, pour y prendre deux missionnaires et leurs familles, afin de les conduire dans un archipel de la mer du Sud, où se trou-

vait déjà une station de missions. Les deux missionnaires, n'ayant pu se fixer dans l'île où ils devaient s'établir, le capitaine Barton en avait visité plusieurs autres, afin de connaître les dispositions de leurs habitants à l'égard du christianisme. Dans l'une de ces dernières, ils avaient été accueillis très favorablement par une jeune reine indigène, qui avait eu déjà l'occasion d'entendre des missionnaires et qui désirait vivement se convertir à la religion chrétienne.

Cette jeune reine parlait un peu l'anglais, et, à son grand étonnement, le capitaine avait trouvé dans sa case une dame européenne et deux petites filles que des insulaires avaient capturées dans une île voisine et qu'ils avaient amenées à leur souveraine comme esclaves. Il n'est pas besoin d'ajouter que cette dame et ces deux petites filles étaient ma mère et mes sœurs. Toutes trois parlant fort bien l'anglais, le capitaine avait pu causer avec elles et apprendre ainsi leur histoire ; mais malheureusement elles n'avaient pu lui donner aucun renseignement exact sur l'île que nous avions habitée ; cependant elles avaient supplié M. Barton de faire quelques recherches à notre sujet avant de retourner à Batavia.

M. Barton, père de famille lui-même, comprit la profonde douleur de ma mère, il en fut touché et lui promit de faire des recherches. Il s'était donc mis en route avec l'intention bien arrêtée de visiter toutes les îles faisant partie de cet archipel. Un jour, comme il avait jeté l'ancre devant l'une d'entre elles et qu'il l'examinait à l'aide de sa lunette, il avait cru remarquer que quelque chose d'extraordinaire se passait sur le rivage, où un grand nombre d'insulaires étaient rassemblés. Il avait aussitôt détaché sa meilleure chaloupe, l'avait fait monter par une troupe de matelots déterminés, bien armés, et avait ordonné au lieutenant Wallis d'aller faire une reconnaissance sur la côte.

Je n'avais pas tardé à m'apercevoir, reprit M. Barton, que deux hommes blancs étaient attachés à des poteaux, et au moyen du porte-voix je criai à M. Wallis de hâter la marche de la chaloupe et de tirer du canon, car je voyais qu'il s'agissait de massacrer des Européens. Vous savez le reste, continua-t-il. Maintenant nous voguons du côté de l'île de Taoué où se trouvent votre femme et vos deux filles.

Nous serrâmes cordialement la main du brave capitaine en lui exprimant toute la reconnais-

sance que nous éprouvions pour son extrême bienveillance, et nous lui demandâmes quand il pensait que nous arriverions à Taoué.

— Dans deux jours, nous dit-il, si nous sommes favorisés par un bon vent.

Nos vœux furent entendus de Celui qui dirige à son gré la mer et les flots, car au milieu de la nuit il s'éleva une forte brise qui enfla merveilleusement les voiles du *Georges III* et en accéléra beaucoup la marche. Le surlendemain matin à huit heures nous jetions l'ancre dans le port de Taoué, tandis que nos cœurs, bondissant de joie et d'émotion, nous permettaient à peine d'articuler quelques paroles.

Je ne vous raconterai point, mes amis, ce que nous éprouvâmes en nous serrant mutuellement dans les bras les uns des autres; ces sortes d'émotions se sentent mais ne peuvent se décrire.

Quoique ma mère eût été fort bien traitée, nous la trouvâmes maigrie et changée; ses beaux cheveux, jadis d'un noir de jais, étaient mélangés de nombreux fils argentés, tandis que Clémentine et Paméla au contraire se portaient à merveille et gambadaient autour de nous comme de jeunes biches. Elles étaient vêtues à

la mode du pays, c'est-à-dire qu'elles portaient une espèce de tunique en étoffe rouge, tissée par les insulaires; elles avaient aussi chacune un grand chapeau de bambou pour les préserver de l'ardeur du soleil.

Ma mère n'avait conservé que quelques vestiges de son costume européen et avait dû se vêtir à la mode du pays en adoptant la tunique; seulement la sienne était bleue au lieu d'être rouge. Sa peau était extrêmement brunie ainsi que celle de mes sœurs, et nous ne pûmes nous empêcher de rire en nous considérant les uns les autres. Clémentine prétendait que j'avais l'air d'un sauvage civilisé, et Paméla trouvait que son papa avait une figure bien jaune et bien ridée. Mais que nous importaient ces changements extérieurs! Nos cœurs n'étaient point vieillis comme nos traits, mais constamment pleins d'une vive et mutuelle affection. Tout ce qui venait de se passer nous semblait un rêve, tant nous avions peine à croire à une aussi heureuse réalité. Lorsqu'on a beaucoup souffert, mes chers amis, on ose à peine se livrer à la joie et à tous ces sentiments intimes du cœur qui font le bonheur d'une famille pieuse et bien unie.

Pour sa demeure la reine avait assigné à ma

mère une jolie cabane de bambous pourvue de bancs, de nattes et entourée d'un petit jardin où nous vîmes quelques légumes d'Europe. Nous étions tous impatients de connaître l'histoire de l'enlèvement de ma mère par les insulaires, ainsi que les détails de son séjour dans l'île de Taoué. Vers le soir, nous nous assîmes ensemble sur une verte pelouse, non loin de sa petite cabane, et là elle nous fit le récit suivant :

« Le lendemain de votre départ, mes chers amis, je pus vaquer en paix à mes occupations domestiques, aidée de Clémentine et de Paméla. Ces chères petites mettaient un grand zèle à me seconder dans tout ce qui était à leur portée, et c'est ainsi que nous parvînmes en fort peu de temps à laver et à sécher une certaine quantité de linge, car tout paraissait si tranquille autour de nous que je ne pensais pas qu'il y eût le moindre danger à rester hors de la caverne, surtout au bord du ruisseau, où de grands arbres nous dérobaient complétement à la vue de ceux qui auraient pu aborder sur le rivage.

« Le lendemain matin, comme j'étais assise près de l'entrée de la caverne, occupée à travailler, mes chères enfants jouant à quelque distance sur le rivage, j'entendis tout à coup des

cris perçants. Je m'élançai vers mes enfants, et quel ne fut pas mon effroi en voyant plusieurs sauvages presque nus enlever dans leurs bras mes deux petites filles qui poussaient des cris affreux. Mon premier mouvement fut d'implorer la pitié de ces misérables en tendant les mains vers eux d'un air suppliant; mais au lieu de m'écouter, deux des insulaires s'approchèrent de moi et, m'enlevant de force, m'entraînèrent dans leur pirogue où se trouvaient déjà Clémentine et Paméla.

« Malgré toute l'horreur de ma position, je me sentis pénétrée d'un vif sentiment de reconnaissance envers Dieu de ce qu'il n'avait pas permis que je fusse séparée de ces chères petites, et je lui demandai d'être soumise à mon sort, quelles que fussent ses dispensations à notre égard. Dans ce moment, mes chers amis, je pensais à ce que vous éprouveriez en ne nous retrouvant pas dans la caverne; et je m'accusais amèrement de n'avoir pas suivi à la lettre les conseils de mon cher mari. Mais il était trop tard et je n'avais plus qu'à me soumettre à la volonté du Seigneur.

« Dans ce moment je me rappelle que je lui demandai de me fortifier par quelques passages

de sa Parole, et celui-ci me vint aussitôt à la pensée : « Béni soit l'homme qui se confie en « l'Eternel et duquel l'Eternel est la confiance » (Jérémie XVII, 7). Un peu calmée par cette précieuse assurance, je me mis à examiner les hommes qui m'entouraient.

« Ils étaient au nombre de six et leur physionomie était plutôt douce que féroce, bien que d'ailleurs ils fussent tous fort laids. Leurs têtes étaient ornées de plumes de perroquets, et ils portaient autour du cou des colliers de verroterie. A leurs oreilles pendaient des anneaux, et lorsqu'ils riaient leurs bouches étaient si énormes qu'elles me parurent affreuses. Clémentine et Paméla s'étaient jetées dans mes bras en pleurant, tandis que les insulaires faisaient avancer la pirogue à force de rames afin de gagner la pleine mer. Au bout d'un moment, ils nous firent signe de manger en nous offrant un morceau de viande de porc rôti, des bananes et du lait de coco renfermé dans une espèce de gourde. Mon cœur était trop serré pour que je pusse rien prendre, mais nos deux petites filles burent avec délices du lait de coco, car les pauvres enfants mouraient de soif.

« Nous voyageâmes ainsi pendant tout le reste

de la journée. Vers le soir nous abordâmes dans une petite île qui nous parut déserte et où les insulaires firent provision d'eau douce ; puis nous remontâmes dans la pirogue. La nuit était si belle et si chaude que nous ne souffrîmes nullement de la brise de mer, qui au contraire venait nous rafraîchir agréablement. Nos ravisseurs nous firent signe de nous coucher sur une natte dans le fond du canot. Nous étions toutes trois si fatiguées que nous pûmes ainsi goûter quelque temps de repos.

« Les sauvages continuaient à ramer avec une vitesse extraordinaire, et le quatrième jour de notre voyage nous abordâmes enfin à Taoué, la plus grande et la plus belle île de cet archipel. L'endroit où nous mîmes pied à terre est situé au sud de l'île, tandis que vous avez abordé du côté du nord. Nous étions toujours dans la plus grande ignorance à l'égard du sort qui nous était réservé, mais comme les insulaires me paraissaient bons et humains, j'étais un peu tranquillisée sur l'avenir, bien que toujours profondément attristée en pensant à vous, mes bons amis.

« Au premier coup d'œil je remarquai que l'île de Taoué n'était pas habitée par des insulaires

entièrement sauvages, car je vis au loin des champs de riz et de maïs fort bien cultivés; je remarquai encore une route assez bien tracée qui paraissait faire le tour de la montagne. Ce fut précisément cette route que nous prîmes. Bientôt elle commença à devenir montueuse, ce qui de temps à autre nous permettait de jouir de quelque magnifique point de vue, tant sur le pays que sur la mer. Mais la plus belle vue est celle que l'on a d'une hauteur que nous atteignîmes bientôt. De là je vis à mes pieds une grande et fertile vallée bordée de hautes montagnes. Tout un pays entrecoupé de collines plantées de bois; des bosquets et de beaux champs de maïs et de riz; de grands et jolis villages, semés çà et là, complétaient le tableau. Enfin, à une petite distance, un charmant petit lac brillait au milieu de la verdure comme une goutte de rosée sur l'herbe verdoyante.

« Vers le soir nous arrivâmes au village principal, habité par la reine Maouna, qui gouverne cette île. Ce village se compose principalement de jolies cases en bambous; elles sont recouvertes de feuilles de palmiers et entourées de belles et vertes pelouses. La case de la reine est la plus grande de toutes, et ce qui la distingue

des autres c'est un fort beau jardin tracé en partie à l'européenne, grâce aux soins d'un missionnaire anglais qui a séjourné pendant plusieurs mois dans cette île. Ce jardin renferme des muscadiers, des girofliers, ainsi que plusieurs autres arbustes à épices. On y voit un grand nombre de belles fleurs qui épanouissent leurs têtes élégantes et brillent des plus riches couleurs au milieu de la verdure.

« De très beaux perroquets verts et rouges sautaient de branche en branche; et à l'extrémité de ce délicieux jardin je vis une charmante cascade dont l'eau bouillonnante, retombant sur des cailloux verts et blancs, formait un petit ruisseau limpide qui divisait le jardin en deux parties à peu près égales. Tout ceci m'indiquait clairement que je ne me trouvais pas dans un pays tout à fait sauvage; aussi je me sentis rassurée, et si j'avais eu autour de moi les êtres qui me manquaient alors, je crois que je me serais trouvée tout à fait heureuse.

« Les insulaires nous firent signe d'entrer dans la case royale, et nous fûmes introduites dans une espèce de salle dont le sol était couvert de nattes très propres; quelques chaises grossièrement travaillées en faisaient tout l'ameu-

blement. Dans ce moment, la jeune reine était entourée de ses femmes, et elle assistait à la toilette de la petite princesse sa fille, enfant de quatre à cinq ans. La reine portait une espèce de tunique jaune sans manches, et fixée autour de son corps par une ceinture de soie. Elle était coiffée d'un diadème formé de plumes et orné de pierreries et de coquillages. A ses oreilles, percées de gros trous, on voyait des branches de jasmin. Elle ne portait point de chaussure, et à chaque doigt de ses pieds se trouvait un anneau d'argent. Sa physionomie, quoique d'un brun foncé, n'était pas dépourvue d'agrément ni d'une certaine expression intelligente. Toutes ses femmes étaient à peu près vêtues comme elle; seulement elles ne portaient point de diadème.

« Les insulaires nous firent signe de rester à une distance respectueuse de la reine, pendant qu'on achevait la toilette de la petite princesse. Celle-ci avait le teint encore plus brun que sa mère, et une des femmes était alors occupée à lui raser la tête au moyen d'une longue dent de requin placée au bout d'un petit bâton. Cette singulière opération ne fut pas très longue; lorsqu'elle fut terminée, on lava la tête de l'en-

fant avec un liquide noirâtre, puis les femmes de la reine l'emmenèrent.

« Aussitôt qu'elles se furent éloignées, la reine me fit signe d'avancer, et m'ayant adressé la parole en mauvais anglais, elle me demanda qui j'étais et d'où je venais. Son air était doux et bienveillant, en sorte que je lui répondis sans crainte et sans embarras que j'étais Européenne, qu'un naufrage m'avait jetée, avec mon mari et mes enfants, sur une île déserte, et que là, pendant que le premier était allé faire une excursion avec mon fils dans l'intérieur de l'île, et que mes filles jouaient sur le rivage, on nous avait enlevées, malgré notre résistance et nos cris, pour nous mener à Taoué.

« Croyant remarquer que la reine était touchée de mon récit, je profitai de son attendrissement pour la conjurer de nous renvoyer dans l'île où j'avais laissé mon mari et mon fils, qui sans doute, ajoutai-je, étaient dans la plus vive inquiétude à notre sujet. La reine me répondit avec bonté que cela ne se pouvait pas pour le moment, mais qu'elle y réfléchirait et qu'elle prendrait une détermination à cet égard aussitôt après l'arrivée des deux missionnaires européens qu'elle attendait de jour en jour. A

cette nouvelle, et en pensant revoir des Européens, je me sentis pénétrée de reconnaissance envers Dieu. Néanmoins, la violente inquiétude que j'éprouvais à votre sujet, continua ma mère, m'enleva bien vite cette légère satisfaction.

« La reine fit signe à ses femmes d'apporter quelques rafraîchissements ; alors, l'une d'entre elles posa sur une petite table un panier garni de fleurs et de coquillages et renfermant des racines. Aussitôt la reine porta l'une de ces racines à sa bouche et se mit à la mâcher, tandis que ses compagnes en faisaient autant. Après cette première opération, toutes les racines mâchées furent mises sur un plat, et là, deux des femmes les pressèrent fortement entre leurs doigts pour en extraire le jus, qu'on recueillit soigneusement dans un vase de noix de coco et qu'on présenta ensuite comme boisson à toutes les personnes de la société. Comme vous le pensez, mes chers amis, je reculai à la vue de cette liqueur dégoûtante en disant à la reine, pour m'excuser, qu'on ne faisait pas usage de cette boisson dans mon pays, et que je craignais qu'elle ne me rendît malade. Heureusement pour moi, la reine n'insista pas, et elle fit signe à ses femmes d'apporter autre chose.

« Bientôt la table fut chargée d'une foule de petits plats faits avec l'écorce de différents fruits et couverts de gâteaux et de pâtisserie de toute espèce, qui paraissaient assez appétissants. Clémentine et Paméla me disaient tout bas qu'elles avaient grand faim, et mon estomac était assez vide pour que je souhaitasse aussi de prendre quelque nourriture. On nous fit signe de nous servir, et nous prîmes quelques gâteaux. Presque tous étaient pétris avec de l'huile de coco qui sentait le rance. Néanmoins, nous les mangeâmes sans répugnance, tant il est vrai qu'un grand appétit est le meilleur de tous les cuisiniers.

« Les pâtisseries et les gâteaux furent remplacés par du thé, qu'on nous servit sans sucre et sans lait dans de petites tasses de porcelaine que la reine avait sans doute reçues en cadeau des Européens qui avaient séjourné dans son île. Cette boisson nous parut délicieuse, car nous en étions privées depuis fort longtemps; elle nous fit grand bien et diminua quelque peu le goût que les gâteaux à l'huile rance nous avaient laissé dans la bouche.

« Avant de nous envoyer à la cabane qui devait nous servir d'habitation, la reine me proposa de faire raser la tête de mes filles par la

même femme qui avait fait cette opération à la petite princesse. A cette proposition, Clémentine effrayée s'attacha à ma robe en me suppliant de refuser cet honneur. Je dis donc à la reine que je la priais de vouloir bien me dispenser de faire subir cette opération à mes enfants, parce qu'en Europe il était d'usage que les petites filles portassent de longs cheveux, et que ce serait un grand chagrin pour leur père de les voir ainsi avec la tête entièrement nue. La reine fronça le sourcil en prenant un air mécontent; cependant elle ne me fit pas d'objection et me laissa sortir de la cabane, conduite par les femmes qui devaient m'accompagner. La hutte qui m'était assignée était construite, comme toutes les autres, en bambou. »

— Mon cher oncle, dit tout à coup Emilie en interrompant le récit, je ne sais pas ce que c'est que le bambou.

— Le bambou, dit l'oncle William, est une espèce de roseau qui croît dans les pays chauds; il s'élève quelquefois jusqu'à vingt mètres de hauteur et atteint une grosseur proportionnée. Sa tige, qui est fort dure, sert à construire des maisons. De plus, entre deux nœuds, cette tige étant vide, on peut aussi s'en servir pour faire

des vases à porter l'eau. Maintenant, je continue le récit de ma mère.

« Cette cabane, construite en bambous, était fort propre et distribuée en plusieurs petites pièces, dont l'une devait nous servir de chambre à coucher ; il est probable que nous aurions dormi fort tranquillement dans cette retraite, sans la quantité de moustiques qui vinrent nous assaillir. Aussi, le lendemain, mes deux pauvres petites étaient-elles tout à fait enflées, et moi-même j'avais beaucoup souffert de l'invasion de ces insectes. Cependant, malgré l'enflure et les démangeaisons que les piqûres des moustiques nous produisaient, notre journée se passa d'une manière assez agréable.

« Après nous avoir fait servir à déjeuner, la reine nous accompagna jusque sur les bords du petit lac que j'avais remarqué la veille. Toute la plaine où il se trouve est vraiment magnifique. et ce lac est charmant ; Clémentine et Paméla s'amusèrent beaucoup à voir d'innombrables troupes de petits poissons rouges, qui nageaient dans son eau claire et limpide. Ces petits poissons nous rappelaient ceux qu'autrefois nous avions vus en Europe et qu'on gardait soigneusement dans de grands bocaux.

« Quinze jours se passèrent sans amener aucun changement remarquable dans notre situation. La reine était toujours très bienveillante à notre égard; elle me fit cadeau de plusieurs vêtements qui me furent fort utiles, car nos costumes européens commençaient à tomber en lambeaux. Cependant, mes pensées étaient toujours avec vous, mes chers amis; dans nos prières du matin et du soir, nous demandions au Seigneur de nous réunir bientôt. Souvent aussi, avec la permission de la reine, je me rendais au bord de la mer dans l'espoir d'apercevoir le navire que j'attendais avec tant d'impatience et qui devait amener à Taoué les deux familles missionnaires. Enfin, par une belle matinée, je vis un point noir à l'horizon ; je ne me trompais pas : c'était bien un vaisseau qui, quelques heures après, abordait dans notre île. Ce fut avec des transports de joie que je saluai des compatriotes, des Européens, et que je fis la connaissance de Mesdames Moston et Rigby, les femmes des deux missionnaires dont j'ai parlé.

« Après avoir entendu le récit de mes aventures, ces dames employèrent tout leur crédit auprès de la reine pour l'engager à me rendre la liberté. Elles y réussirent sans trop de diffi-

cultés, et il fut convenu que le *Georges III* irait à la recherche de mon mari et de mon fils, tout en faisant une reconnaissance dans les archipels voisins. Le capitaine devait nous rendre compte du résultat de ses recherches, lorsqu'il reviendrait à Taoué, pour y prendre des provisions, avant de se rendre à Batavia. Je décrivis au capitaine Barton, aussi bien que j'en fus capable, l'île où je vous avais laissés, sans oublier aussi de lui parler de nos amis Stewart et Mac-Donald, et ce brave marin me promit de faire toutes les recherches nécessaires, bien que cela fût très difficile ; car les notions que je pouvais avoir sur la route que nous avions suivie n'étaient que très imparfaites. En outre, nous ne pouvions avoir aucune indication de la part des indigènes qui nous avaient capturées, car ils étaient partis, avec les sauvages d'une île voisine, pour une expédition guerrière.

« Maintenant, mes chers amis, vous savez le reste de mon histoire, si ce n'est, cependant, qu'une fièvre contagieuse ayant éclaté dans cette île, la reine nous a désigné cette petite cabane pour notre résidence pendant tout le temps que durerait l'épidémie ; notre nouvelle demeure étant située au bord de la mer, la reine

espère que la fièvre ne viendra pas nous y atteindre. Quant aux femmes des missionnaires, elles sont restées dans l'intérieur de l'île pour soigner les malades. »

— Une seule petite circonstance ne m'est pas encore expliquée, dit mon père ; je veux parler des taches de sang que j'ai remarquées sur le fichu de Clémentine, et qui m'ont fait craindre qu'on ne vous eût blessées. Cette pensée nous a causé une grande angoisse.

— Ceci est fort simple, répondit ma mère. Au moment même où les sauvages entraînaient ma fille dans la pirogue, la pauvre petite fut saisie d'un violent saignement de nez; il n'est donc pas étonnant que son fichu ait porté quelques traces de sang.

— Que le Seigneur soit mille fois béni, dit mon père avec émotion. Une fois de plus, il nous a gardés comme un Père plein d'amour et de compassion; nous pouvons reconnaître sa main paternelle et divine jusque dans les plus petits détails de notre singulière histoire.

Alors, prenant à son tour la parole, il raconta à ma mère tout ce qui s'était passé depuis le moment où il l'avait quittée jusqu'à celui de notre arrivée à Taoué. Sa narration, comme vous

pouvez bien le penser, fut écoutée avec la plus grande attention et fit plus d'une fois tressaillir d'épouvante ma mère et mes sœurs.

Maintenant, il s'agissait de décider si nous voulions retourner en Europe ou partir pour la Chine en passant par Batavia, où le *Georges III* devait s'arrêter. Notre indécision ne fut pas longue ; ma mère sentait sa santé fort affaiblie, et mon père lui-même craignait de ne pouvoir déployer assez d'activité dans le poste qu'il avait compté occuper, tant les événements par lesquels nous avions passé l'avaient vieilli. Au reste, après tant d'aventures, nous éprouvions le besoin de revoir nos parents, nos amis, et de vivre de nouveau tranquilles dans la modeste, mais jolie habitation que mon père possédait encore à B..... Il fut donc décidé qu'aussitôt après notre arrivée à Batavia, mon père écrirait à mon oncle, à Canton, pour l'informer de tout ce qui nous était arrivé, et lui annoncer notre détermination de retourner en Europe, où nous l'engagions à venir nous rejoindre.

XI

Conclusion.

Les deux familles missionnaires qui étaient arrivées dans l'île nous comblèrent de bontés. Les dames fournirent assez de vêtements à ma mère pour qu'elle pût se présenter dans la première colonie européenne où nous aborderions. Sa santé était extrêmement altérée par suite des secousses qu'elle avait éprouvées ; aussi mon père désirait-il ardemment que nous pussions partir le plus tôt possible, afin que ma mère pût recevoir des soins à Batavia, où nous pensions séjourner pendant quelques semaines. Grâce à plusieurs billets de banque que mon père avait conservés dans son portefeuille, nous pouvions faire face aux dépenses de notre voyage sans avoir recours à autrui. De retour en Europe, nous espérions pouvoir y vivre comme par le passé, car mon père se proposait d'y exercer de nouveau la médecine.

Le *Georges III*, ayant quelques avaries à réparer, ce ne fut que trois semaines après notre arrivée dans l'île de Taoué qu'il put mettre à la voile pour Batavia, où nous arrivâmes, après une heureuse traversée, sans accident fâcheux. Mais à peine ma mère eut-elle mis pied à terre, qu'elle se sentit très souffrante, et fut obligée de se mettre au lit, où bientôt elle fut saisie par une fièvre intermittente qui nous donna les plus vives inquiétudes. Cependant, mon père, ne se fiant pas à ses propres lumières et ayant fait appeler un très bon docteur, celui-ci assura qu'aussitôt que ma mère serait de nouveau en mer les accès de fièvre diminueraient sensiblement.

Nous avions déjà arrêté nos places sur un bateau à vapeur qui était sur le point de partir pour le Cap, lorsque nous apprîmes, par un navire revenant de Canton, qu'une grande insurrection venait d'éclater dans cette ville; que plusieurs négociants européens, après avoir vu leurs comptoirs brûlés, avaient été tués, et qu'un grand nombre de femmes et d'enfants avaient été massacrés. Cette nouvelle nous jeta tous dans la consternation, et mon père fit aussitôt des démarches pour savoir si on pourrait lui procurer une liste des Européens tués à Canton.

Heureusemeut, le capitaine qui avait apporté cette fâcheuse nouvelle à Batavia put le satisfaire, et nous eûmes la grande joie de voir que le nom de mon oncle ne se trouvait pas sur cette liste, bien qu'une partie de ses propriétés eussent été fort endommagées. Mon père lui écrivit aussitôt pour l'engager à revenir en Europe, afin de finir ses jours au sein de sa famille.

Tout étant prêt pour le départ, nous nous embarquâmes vers le milieu de décembre. Nous arrivâmes heureusement au Cap, où nous prîmes un autre bâtiment qui nous ramena en Angleterre. Nous débarquâmes à Liverpool le 15 avril, et je ne puis vous exprimer, mes chers amis, quelle fut notre émotion en mettant le pied sur le sol européen. Je ramassai la première pierre que je rencontrai sur mon passage, et, à plusieurs reprises, je la baisai avec transport.

Cette pierre, continua l'oncle William en sortant un petit caillou blanc de sa poche, la voici; je l'ai toujours conservée comme un précieux souvenir de toutes les gratuités de l'Eternel à notre égard. Puissé-je ne les oublier jamais!

Après notre arrivée à B....., notre maison ne désemplit pas pendant plusieurs semaines, tant

chacun souhaitait de nous voir et de nous entendre raconter nos aventures. Bien des fois, chaque jour, nous étions obligés de recommencer notre narration.

Nos aventures furent rapportées par les journaux du pays et même par les journaux étrangers; tous y trouvèrent, pendant longtemps, ample matière à divertir, à étonner ou à émouvoir leurs lecteurs. Les uns les tronquaient à plaisir; les autres (et ces derniers étaient les plus nombreux) les augmentaient et y joignaient toutes sortes de choses complétement fausses; quelques-uns allèrent jusqu'à affirmer que les sauvages avaient déjà commencé à nous dévorer, lorsque les matelots anglais étaient venus nous arracher de leurs mains. Bientôt, chacun voulut voir la trace des dents des cannibales, et mon père en vint à posséder une telle clientèle, qu'il pouvait à peine répondre aux demandes qui lui étaient adressées.

J'avais toujours nourri le secret désir d'embrasser le ministère. La protection de notre bon Dieu avait été si visible pendant toutes nos aventures, que j'étais devenu très sérieux; j'avais besoin de répandre au dehors toute ma reconnaissance envers ce tendre Père céleste; je sen-

tais ce que j'aurais été si je n'avais pas reçu de sérieuses impressions dans ma jeunesse ; cette perspective m'épouvanta, et je résolus de travailler de toutes mes forces à diriger mes semblables dans le chemin qui mène à notre Dieu Sauveur ; ce n'était plus seulement un désir, c'était une véritable vocation.

Lorsque je m'en ouvris à mon père, il me fit bien des questions, et lorsqu'il se fut convaincu que c'était bien un ardent désir de sauver les âmes qui me poussait à embrasser le pastorat, il m'approuva et fit de suite les démarches nécessaires pour me mettre à même de faire les études nécessaires.

Avec quelle ardeur, mes chers enfants, je me mis alors à étudier! Souvent je passais des nuits entières au travail, et ces nuits ne me paraissaient pas trop longues. Lorsque j'étais tenté de négliger mes devoirs pour suivre le mauvais exemple de quelque étudiant paresseux, je me rappelais aussitôt tout ce que Dieu avait fait pour moi, et ce fut ainsi, mes bons amis, que je fus souvent mis à l'abri de beaucoup de tentations qui assiégent la jeunesse, surtout pendant le temps des études. Le Seigneur, dans sa bonté, me permit de réaliser le plus cher de mes vœux,

et ce fut le cœur pénétré de reconnaissance en même temps que d'un profond sentiment de ma faiblesse et de mon indignité que je reçus l'imposition des mains, c'est-à-dire que je fus admis au nombre des pasteurs à l'âge de vingt-quatre ans. Depuis, je n'ai pas quitté ce paisible presbytère.

J'ai dû anticiper un peu pour vous parler de moi, mes chers enfants, continua M. Desnoyers; maintenant je dois retourner en arrière pour répondre aux différentes questions que vous avez le droit de m'adresser.

Ce fut, comme je l'ai dit précédemment, environ un an après notre retour en Europe que votre chère maman vint au monde; aussi dans les premières années de son enfance, lorsque, chaque été, elle me voyait revenir dans la maison paternelle pour y passer mes vacances, elle m'appelait toujours son petit papa.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler, mes petits amis, que votre tante Paméla est mariée à Bordeaux et que vous avez, dans ses enfants, deux aimables petits cousins, Jules et Henri, que vous connaissez, puisqu'ils sont venus passer l'été dernier avec nous. Je dois ajouter que votre grand-père, à plusieurs reprises, écrivit en Amé-

rique pour essayer de découvrir la famille de la petite orpheline que nous avions adoptée ; mais ses démarches furent inutiles, et, sur ce sujet, tout demeura dans la plus profonde obscurité.

Votre tante Clémentine, dont les cheveux, comme les miens, commencent à grisonner, vit heureuse, vous le savez, dans la ville voisine. Vous connaissez son mari, vous connaissez ses enfants et vous n'avez pas oublié, je pense, que le but de sa dernière visite était de nous annoncer qu'elle venait de devenir grand-mère d'une charmante petite fille à laquelle on donna le nom de Paméla.

Je ne dois point terminer sans rappeler à votre mémoire nos compagnons d'infortune, MM. Stewart et Mac-Donald; jamais nous n'avons su ce qu'ils étaient devenus. Dieu a voulu que les circonstances relatives à leur disparition demeurassent pour nous un secret impénétrable. C'est ainsi qu'il arrive souvent, mes chers enfants, que Dieu tout en nous dévoilant ce qu'il sait nous être bon et utile, nous cache ce que nous aurions le plus désiré savoir, mais dont nous n'aurions pu tirer aucun profit pour notre avancement dans la piété.

Je ne dois pas non plus oublier de vous dire

que, quelque temps après notre retour en Europe, nous eûmes la joie de voir arriver notre oncle Paul, qui, après avoir couru de grands dangers à Canton où il avait dû rester caché dans une cave pendant plusieurs jours afin d'échapper au massacre, revint heureusement en Europe où il vécut avec nous.

Si vous réfléchissez, mes chers amis, aux divers événements que je vous ai racontés, vous serez sans doute frappés de l'amour avec lequel notre bon Père céleste en a conduit jusqu'aux plus petites circonstances. Aussi terminerai-je mon récit par cette parole de l'apôtre Paul : « Toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu » (Romains VIII, 27).

FIN.

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis et Cie, rue des Grès, 11.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DES ÉCOLES DU DIMANCHE

(Agence : rue des Champs-Élysées, 10)

Bibliothèque des Écoles du Dimanche

Le Comité de la Société des Ecoles du Dimanche, désireux d'offrir à la jeunesse et aux familles protestantes des livres d'une lecture intéressante et propre à les fortifier dans l'attachement à l'Evangile, a commencé et continuera de publier, sous le titre de *Bibliothèque de la Société des Ecoles du Dimanche*, une série de volumes, la plupart originaux.

ONT DÉJA PARU :

LES ENFANTS PIEUX (1re série). 1 vol. in-32, avec portrait. 40 c.
ALLÉGORIES POUR LA JEUNESSE, par Neale. 3e édit. 1 vol. in-18, avec grav. 50 c.
LA BIBLE, son origine et ses bienfaits (leçons modèles No 1), par S. Green, pasteur, 1 vol. in-18. 50 c.
SIMPLES INSTRUCTIONS sur les vérités les plus importantes de la Religion, par J. Todd. 1re série. 1 vol. gr. in-18. 75 c.
2e série, *Id.* 75 c.
LA GERRE, recueil d'anecdotes instructives et édifiantes. Nos 1 et 2. In-18. Chacun. 50 c.
LES OUVRIERS SELON DIEU ET LEURS ŒUVRES (série de biographies), par H. de Triqueti. 4 vol. in-18, avec portraits.
3e série : *Elisabeth Fry. — Sœur Rosalie. — Sarah Martin.* Gr. in-18. 50 c.
4e série : *Laura Bridgman. — Le lieutenant Bellot. — Découverte du passage Nord-Ouest.* 50 c.
Il y a encore des exemplaires in-8° des séries antérieures dont l'ensemble se vend, broché, 1 fr.
VINGT SOIRÉES AU VILLAGE, par S. Descombaz, pasteur. 1 vol. in-12. 1 fr.
VIE DE GUSTAVE-ADOLPHE, par L. Abelous, pasteur. 1 vol. in-12. 1 fr.
Cet ouvrage, le premier d'une série sur les héros de la Réforme, est accompagné de gravures et d'une carte des campagnes du héros protestant.
LE VOYAGE D'HÉLON A JÉRUSALEM. Scènes juives. 1 vol. in-12. 75 c.
CE QUE DISENT LES FLEURS, par une Jeune Fille. in-12. 1 fr.

SOUS PRESSE OU EN PRÉPARATION :

JOURNAL D'UNE PETITE FILLE, par S.-P. B.
HISTOIRES DE La BIBLE EN IMAGES (Ancien et Nouveau Testament), avec de magnifiques vignettes. 2 vol. in-12, avec gravures.
NINIVE ET BABYLONE, par L. Feer. 1 vol. in-12, avec gravures.
LES CATACOMBES DE ROME, par L. Abelous. 1 vol. in-12, avec gravures.

AUTRES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ.

TEXTES ET RÉCITS BIBLIQUES, servant à expliquer le Symbole des Apôtres, le Décalogue et l'Oraison dominicale. In-18, cart. 60 c.
ESSAI SUR LES ÉCOLES DU DIMANCHE, par L.-F.-F. Gauthey, pasteur, directeur de l'Ecole normale de Courbevoie. Ouvrage couronné par le Comité des Ecoles du Dimanche de Paris. In-12. 1 fr.
CANTIQUES A L'USAGE DES ÉCOLES DU DIMANCHE ET DES ASSEMBLÉES DE CULTE, avec la musique à deux voix (12e mille). In-18, cartonné. 60 c.
LE MAGASIN DES ÉCOLES DU DIMANCHE, publication mensuelle, formant au bout de l'année un beau volume in-12 de près de 400 pages, avec vignettes et musique.
Prix de l'abonnement d'un an : 3 fr. 50 c.

N. B. 10 abonnements demandés directement à l'Agence, pour être expédiés sous une seule bande à une même adresse, donnent droit à 13 exemplaires (soit 3 gratuits) ; 5 abonnements dans les mêmes conditions, à un sixième *gratis*.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Ce, rue des Grès, 11. — 1860.